

- LA REVUE D'HISTOIRE DU SAGUENAY—LAC-SAINT-JEAN -

# SaguenayensiA

Volume 40, No 2 — Avril / Juin 1998



LES CONFLITS MILITAIRES  
INTERNATIONAUX ET  
LEURS IMPACTS SUR  
LA RÉGION DU  
SAGUENAY—LAC-SAINT-JEAN

12,00 \$

# MERCI À NOS GÉNÉREUX DONATEURS!

## MEMBRES HONORAIRES

Mgr René Bélanger, Québec  
M. Robert Bergeron, Saint-Lambert  
Me Marcel Claveau, Chicoutimi  
Mgr Jean-Guy Couture, Chicoutimi  
Mgr Marius Paré, Chicoutimi  
M. Anthony Price, Québec  
M. Paul-Gaston Tremblay, Chicoutimi  
Alcan

## MEMBRES CORPORATIFS (1 000\$ ET PLUS)

Abitibi-Consolidated inc.  
Raoul Blackburn Ltée, Chicoutimi  
Caisse Populaire Desjardins, Kénogami  
CEM Consultants inc., Chicoutimi  
Fondation Asselin, Jonquière  
Fondation Mathew Ralph Kane, Québec  
Fondation Thomas-Léon Tremblay, Chicoutimi  
M. Gilbert Gravel, Chicoutimi  
L'Impériale Esso, Chicoutimi  
Le Groupe Riverin, Jonquière  
Les Augustines de la Miséricorde, Chicoutimi  
MRC du Fjord, Saguenay  
M. Jacques Tardif, La Salle  
Gilles Tremblay Syndic, Chicoutimi  
M. Jean-Paul Tremblay, Chicoutimi  
Ville de Roberval  
Ville de Dolbeau

## MEMBRES À VIE (500\$ ET PLUS)

M. Paul-A. Bergeron, Chicoutimi  
Caisse Populaire Desjardins, Chicoutimi  
Dr Jean-Charles Claveau, Québec  
Mme Annette S.-Fortin, Hébertville  
M. Gérard Gaudreault, Chicoutimi  
Me Claude Gauthier, Chicoutimi  
Dr Richard Harvey, Sherbrooke  
M. Desmond Hudson, Plainfield, NH  
M. Patrick Lapointe, Jonquière  
M. Roger Larouche, Deux-Montagnes  
M. Jean-Marie Lemay, Alma  
M. Paul-Eugène Lemieux, Jonquière  
Abbé Ernest Lévesque, Chicoutimi  
M. Réal Lévesque, Jonquière  
M. Paul Murdock, Chicoutimi  
M. Maurice Ouellette, Chicoutimi  
M. Bernard Pelletier, Chicoutimi  
M. Georges-Henri Perron, Chicoutimi  
M. Gilles Rinfret, Chicoutimi  
Scierie Saguenay, La Baie  
M. Gérard Tremblay, Chicoutimi  
Mme Gertrude Tremblay, Alma  
M. Jean-Hugues Tremblay, Chicoutimi  
M. René Tremblay, Chicoutimi  
Mme Céline Turcotte, Chicoutimi  
Abbé Jean-Paul Vincent, Albanel

## MEMBRES BIENFAITEURS (50\$ À 499\$)

Mme Laurette Angers, Jonquière  
M. Gérard Arguin, Sillery  
Dr Louis Bélanger, Montréal  
M. Jean-Baptiste Bergeron, Blainville  
Mme Rachel Bergeron, Jonquière  
Mme Antoinette Brassard, Jonquière  
M. Jean-Marie Couët, Chicoutimi  
Mme Jeanine Dufour-Boucher, Jonquière  
Mme Marie Dharmalingam, Toronto  
M. Aimé Gagné, Montréal  
Mme Irène Gaudreault, Jonquière  
M. C.-A. Gauthier, Jonquière  
M. Louis Gauthier, Chicoutimi  
M. Michel Gauthier, Falardeau  
M. Paul-André Gervais, Chicoutimi  
M. François Gilbert, Sillery  
Mme Michelle Harvey, Sainte-Foy  
M. Jean Lacasse, Piedmont  
M. Marcel LeBlanc, Roberval  
Mme Lucie M.-Bélanger, Chicoutimi  
Mme Elisabeth Murdock,  
Sainte-Agathe des Monts  
M. Majoric Néron, Chicoutimi  
M. Jean-Marc Patoine, Jonquière  
M. Rémy Roussel, Chicoutimi  
Dr Yves Savard, Chicoutimi  
M. Albert Tremblay, Alma  
Dr François Tremblay, Chicoutimi  
M. Jean-Joseph Turcotte, Normandin  
Dr Léo Vandal, Chicoutimi

## MEMBRES DE SOUTIEN (25\$ À 49\$)

M. Christian Allard, Chicoutimi  
Dr Gervais Aubin, Chicoutimi  
Mme Olivette L.-Babin, La Baie  
M. Raoul Bastarache, Ville d'Anjou  
Dr René Bastarache, Tracy  
Mme Céline T.-Beaulieu, Québec  
Mme Jacqueline Beaulieu, Chicoutimi  
M. Charles-Henri Bergeron, Chicoutimi  
M. Ulric Blackburn, Chicoutimi  
Mme Andrée Boily, Chambord  
M. Laurent Bolduc, Laterrière  
Cain, Lamarre, Wells, Chicoutimi  
M. Paul-André Cantin, Beauport  
M. Paul-Émile Carrier, Montréal  
M. Jean-Marie Claveau, Jonquière  
M. Serge Cloutier, Alma  
M. Jeffrey T. Colvard, Binghamton, N. Y.  
M. Miville Corneau, Chicoutimi  
M. Denis Côté, Chicoutimi  
Abbé Rosaire Côté, Métabetchouan  
M. Ernest Dauphinais, Falardeau  
M. Pierre De Champlain, La Baie  
Mme Marthe Delisle, Jonquière  
Mme Jacqueline L.-Demers, Saint-Félicien  
R. P. Albert Dumont, Montréal  
M. Jacques Fortin, Sainte-Foy  
Me Sylvain Gaudreault, Chicoutimi  
Dr Armand Gagnon, La Baie  
M. Fernand Gagnon, La Baie  
M. Victor Gagnon, Chicoutimi  
M. Laurent Gobeil, La Baie  
M. Fernand Gravel, Chicoutimi  
M. Jacques Gravel, Falardeau  
M. Joseph Gravel, Chicoutimi  
Mme Jeanne B.-Grenon, Chicoutimi  
M. Joseph-Eugène Houde, Mont-Royal  
Imprimerie DeLuxe Inc., Chicoutimi  
M. Raymond Labbé, Sainte-Claire  
M. Jacques Lambert, Sainte-Foy  
M. Alain Larouche, Montréal  
M. Réginald Lavoie, Saint-Fulgence  
M. Hervé Leclerc, Shipshaw  
M. Raymond Lemieux, Chicoutimi  
M. Jean Lessard, Boisbriand  
M. Raymond Lessard, Westmount  
M. Alyre Martin, Chicoutimi  
Mme Florence Masson, Chicoutimi  
M. Roger Michaud, Chicoutimi  
Mme Ghislaine Morin, Roberval  
Dr Alyre J. Picard, Alma  
Dr Camille Plourde, Chicoutimi  
M. Claude Potvin, Laterrière  
Dr Claire St-Pierre, Chicoutimi  
M. Marcel Ste-Croix, Saint-Fulgence  
M. Laurent-Yves Simard, Anse-Saint-Jean  
Abbé Robert Simard, La Baie  
Mme Geneviève Talbot, Québec  
Mme Jeannine Tardif-Hébert, Brossard  
Mme Claire Tremblay, La Baie  
M. J.-A. Tremblay, Jonquière  
M. Claude Turcotte, Chicoutimi  
M. Antoine Villeneuve, Chicoutimi  
M. Gérard Villeneuve, Saint-Eugène

*La Société historique du Saguenay tient également à remercier ceux et celles qui donnent des montants moindres.*



# SAGUENAYENSIA

Publiée depuis 1959 par la Société historique du Saguenay

Volume 40, numéro 2, avril-juin 1998

La revue d'histoire régionale *Saguenayensia* est publiée trimestriellement par:

Société historique du Saguenay  
930, Jacques-Cartier Est,  
C. P. 456,  
Chicoutimi, Qc  
G7H 5C8  
Tél.: (418) 549-2805  
Fax: (418) 549-3701

Les avis de changement d'adresse, les exemplaires non distribués et les demandes d'abonnement doivent parvenir à l'adresse mentionnée ci-dessus. Port de retour garanti.

Envoi de publication: enregistrement no 0849.

La revue *Saguenayensia* est répertoriée dans la *Revue d'histoire de l'Amérique française* et dans *Canadian Historical Review*.

La direction de *Saguenayensia* laisse aux auteurs l'entière responsabilité de leur texte. Les articles parus dans *Saguenayensia* ne peuvent être reproduits, traduits ou adaptés sans l'autorisation écrite de l'auteur ou de la Société historique du Saguenay.

La Société historique du Saguenay est membre de la Fédération des sociétés d'histoire du Québec.

La revue *Saguenayensia* est subventionnée par la Société d'archives Sagamie inc.

Dépôt légal: 2e trimestre 1998  
Bibliothèque nationale du Québec  
Bibliothèque nationale du Canada  
ISSN0581-295X

Tarifs d'abonnement:

Particulier: 25\$  
Corporations et institutions: 35\$  
Autres pays: ajouter 5\$  
Ce numéro: 12,00\$

**Couverture:** *Trois Hurricane de l'Escadron 130, basé à Bagotville pendant une partie de la Deuxième Guerre mondiale. La lettre (L), bien visible sur cette photo, démontre que l'appareil appartient à un escadron de chasse.*  
Source: Coll. MDN, PL 20133.

## Sommaire

3

Pierre-Eugène Guay:  
la vie d'un soldat de la Grande guerre

par Jérôme Gagnon

19

Thomas-Louis Tremblay: un héros de chez nous

par Louise Bouchard

25

La conscription de 1917 au Saguenay—Lac-Saint-Jean

par Jérôme Gagnon

33

La base militaire de Bagotville, 1942-1945:  
une histoire méconnue

par Michel Bergeron et Claude Chamberland

55

Le Musée de la Défense aérienne  
consolide ses assises par l'acquisition d'un MiG-23

par le capitaine Luc Gaudet,

57

Les oubliés du IIIe Reich au Saguenay—Lac-Saint-Jean

par Yves Bernard

65

Roberval à l'honneur par ses militaires

par Marcel LeBlanc

79 À TRAVERS LES ARCHIVES

81 COMPTES RENDUS

83 EN BREF...

85 SITES ET MONUMENTS DE LA SAGAMIE

# ÉDITORIAL

Dans les annales de la Société historique du Saguenay, 1998 sera sans doute considérée comme une année de grand cru en ce qui concerne sa revue d'histoire. *Saguenayensia* a commencé l'année sous des auspices fort heureux avec une nouvelle image. La maquette entièrement renouvelée lui donne une allure de jeunesse et un souffle des plus dynamiques. Un signe des temps: on retrouve, pour la première fois dans notre revue, des références provenant de l'Internet. Dans cette lancée, le comité d'édition offre à ses lecteurs, pour sa seconde parution, un numéro spécial sur la guerre contenant plus de 80 pages. Ce numéro aborde un aspect de notre histoire encore méconnu, mais qui, pourtant, suscite un intérêt certain auprès du grand public.

*Saguenayensia* se devait de souligner, de façon spéciale, des événements qui, bien que de triste mémoire, ont marqué la région comme le reste du pays et l'ensemble de la planète. Le XXe siècle, avec son déluge d'innovations techniques et sociales, a connu les conflits armés les plus meurtriers de l'histoire. Dans son rôle de Dominion du grand Empire britannique, le Canada est au premier plan de ces terribles combats qui se déroulent sur le sol de la vieille Europe. Les souffles brûlants de la guerre traversent l'Atlantique pour toucher la lointaine Amérique. Pour le pays et les régions qui le composent, le choc des forces germaniques contre les puissances franco-britannique et américaine ont des retentissements évidents.

Le Canada, au coeur des deux conflits mondiaux, joue un rôle qui, bien que souvent passé sous silence dans le bruit infernal des armes européennes et américaines, surprend par son ampleur. Il remplit une multitude de tâches qui demandent un soutien des plus importants de la part de sa population qui, il faut le dire, ne le fait pas toujours de bon gré. En ce sens, la guerre a des répercussions énormes sur les habitudes sociales, économiques et politiques de la nation. Au Saguenay et au Lac-Saint-Jean, ces répercussions ont été vécues sensiblement de la même façon qu'elles ont touché les grands centres du pays, et c'est ce que notre présente parution tente de démontrer. Des Saguenéens et des Jeannois ont participé aux deux grandes guerres, certains s'y sont illustrés particulièrement, d'autres ont craint d'être obligés de combattre, d'autres encore y sont allés de force, l'ennemi est venu dans la région, en qualité de prisonniers et des étrangers de tous les pays alliés sont venus s'entraîner sur notre sol pour affronter la tourmente des hécatombes européennes. En somme, toute une population a subi, toutes proportions gardées, à l'instar d'une bonne partie des peuples du globe, les conséquences de ces périodes noires de l'histoire de ce siècle.

La relation de tels événements pourrait, à n'en pas douter, faire l'objet d'une publication très dense et c'est un peu le problème auquel le comité de *Saguenayensia* a dû faire face. Devant l'impossibilité de concentrer le contenu des plus pertinents que nous avons pu amasser au cours de la planification de ce numéro, nous avons dû reporter plusieurs articles. Les témoignages que nous avons recueillis de personnes ayant participé à la Seconde Guerre mondiale se retrouveront dans le numéro 1 de 1999.

Pour le présent numéro, nous avons le plaisir d'annoncer qu'il est le fruit d'un travail remarquable de nos collaborateurs ainsi que d'une généreuse participation et une très étroite collaboration de la part du Musée de la Défense aérienne qui, tout comme nous, poursuit une mission d'éducation et de diffusion de notre patrimoine historique collectif.

Jérôme Gagnon

## Saguenayensia

### *Comité d'édition*

**Directeur:** Jean-François Hébert

**Secrétaire:** Évoque Pelletier

**Membres:** Roland Bélanger, Louise Bouchard, Dany Côté, Jérôme Gagnon, Sylvain Gaudreault, Érik Langevin.

**Représentant de la Fondation Sagamie:**

Jean-François Moreau

**Responsable du numéro:** Jérôme Gagnon

**Conseiller en communications:**

Jean Laflamme

**Conception graphique et mise en page:**

Jean-François Hébert

**Révision des textes et épreuves:**

Roland Bélanger, Jean-François Hébert, René Laberge, Raymond Lemieux, Guy Tremblay.

**Impression:** Imprimerie Improthèque inc.

## Société historique du Saguenay

### *Conseil d'administration*

**Président:** Jacques Chouinard, c.a.

**Vice-président exécutif:** Alex Tremblay

**Trésorier:** Jacques Gravel

**Secrétaire:** Hervé Leclerc

**Directeurs:** Me Gaston Allard, Louise Bouchard, Mimi-Constance Couture, Jean Laflamme, Val Rasmussen, Aurélien Tremblay, Roland Tremblay, Rosaire Villeneuve.

### *Conseillers*

**Dolbeau:** Joseph-A. Perron

**Hébertville:** Annette S.-Fortin

**Normandin:** Gérald Bélanger

**Roberval:** Gérard Guay

**Saint-Félicien:** Gemma Lepage

**Archiviste:** Roland Bélanger

### *Personnel bénévole:*

Léon Gamache, Jean-Rock Girard, Albert Larouche.

## La Fondation Mgr-Victor-Tremblay inc.

**Président:** Me Marcel Claveau

**1er vice-président:** Gilbert Gravel

**2e vice-président:** Eddy Lalancette

**Trésorier:** Charles Tremblay

**Secrétaire:** Roland Bélanger

**Directeurs:** Pierre Bergeron, Jean Gagnon, Jean Laflamme, Benoît Lalancette, Jacques Chouinard, c.a., Georges-Henri Perron.

# Pierre-Eugène Guay: la vie d'un soldat de la Grande guerre

par Jérôme Gagnon

Été 1914, le monde plonge tête baissée dans un conflit dévastateur qui marquera à jamais le XXe siècle comme étant une des plus meurtrières périodes de l'histoire. Depuis la fin du XIXe siècle, on assiste, en Europe, à une course effrénée aux armements. Les nations industrialisées rivalisent d'audace pour acquérir des moyens de destruction toujours plus performants. À grands coups de déploiements diplomatiques et d'ententes secrètes, les nations européennes tissent des systèmes d'alliance qui risquent, à tout moment, de mettre le feu aux poudres. Effectivement, le moindre incident en périphérie des grands empires peut s'avérer l'étincelle tragique.

Le 28 juin, l'irréparable se produit. L'archiduc François-Ferdinand, héritier au trône d'Autriche-Hongrie, est assassiné dans les rues de Sarajevo, en Bosnie. L'attentat semble provenir du côté de la Serbie. L'ultimatum austro-hongrois ne tarde pas. La Serbie est enjointe de se soumettre à la volonté de son puissant requérant, risquant ainsi la perte de son autonomie nationale. L'ultimatum étant rejeté, les Austro-hongrois déclarent la guerre, le 30 juillet, au petit état slave du sud, soutenu dans ses aspirations par la Russie, ardent défenseur des peuples slaves. D'entrée de jeu, les réseaux d'alliances se mettent en branle. D'une part, l'Allemagne et l'Italie<sup>1</sup> qui, depuis 1879, sont liées par un traité à l'Autriche. Et, d'autre part, la France qui, depuis 1894, a signé un pacte défensif avec le grand Empire russe contre les puissances de l'Europe centrale, et l'Angleterre qui, en 1904 et 1907, signe des ententes cordiales

avec ses deux alliés, ce que l'on convient d'appeler la Triple Alliance. Le 1er août, l'Allemagne entre en guerre contre la France et le 4, c'est l'Angleterre qui, devant l'agression allemande, face à la neutralité belge, est lancée dans le conflit, entraînant du même coup la plupart de ses dominions.



Le lieutenant Pierre-Eugène Guay, 1893-1918.

ANOC, coll. SIG, carton 2 146.

Le Canada n'est pas préparé à cette guerre. Mais la question de son implication ne se pose pas. La participation du dominion aux guerres de l'Empire britannique, notamment celle des Boers, en 1899, crée un précédent propulsant de facto le Canada dans la tourmente du premier grand conflit mondial. Ainsi, dès le 7 août, le gouvernement canadien prend la décision d'assumer tous les coûts d'un contingent de 25 000 soldats qui sera incorporé au sein de l'armée anglaise. La guerre ne devait pas être longue. Des deux côtés, on était convaincu que la formidable force de frappe dont on disposait allait permettre de remporter une victoire rapide et décisive. C'est avec grand enthousiasme qu'en 1914, on partait à la guerre. Nul ne se doutait que le conflit allait durer plus de quatre ans et causer la perte de millions de vies humaines, dont 60 661 proviennent du Canada. Parmi ces

disparus, on compte une majorité d'immigrants britanniques et de Canadiens anglais, mais aussi des jeunes gens du Québec, issus de toutes les régions, dont le Saguenay—Lac-Saint-Jean.

Le récit de guerre qui suit met en relief la participation de Pierre-Eugène Guay, un jeune Saguenéen, fils d'une famille bien connue

à Chicoutimi pour son implication, au début du siècle, dans le développement économique et politique de la ville. Ce texte est inspiré, en grande partie, de la correspondance que le lieutenant Pierre-Eugène Guayenvoyad'EuropeàsonpèreJoseph-Dominique. Du 28 janvier 1916 au 26 avril 1918, le jeune soldat expédie au Saguenay pas moins de 71 missives décrivant, avec force détails, les événements, les lieux et la vie quotidienne au cours de son entraînement à Calgary, de son séjour au camp des forces expéditionnaires en Angleterre, de son expérience des champs de bataille en France et aussi de ses heureuses permissions.<sup>2</sup>

### Pierre-Eugène Guay

Pierre-Eugène Guay est né à Chicoutimi le 28 octobre 1893, à une époque où la ville entre dans une des périodes les plus exaltantes de son histoire. En effet, depuis moins de trois mois, la voie ferrée reliant le Lac-Saint-Jean (Chambord) à Chicoutimi est inaugurée. L'arrivée du train à cet endroit représente la fin de l'isolement du Saguenay du reste du pays et ouvre une ère de grands développements pour la ville saguenéenne. La famille de Pierre-Eugène est au centre de ces développements. Son père, Joseph-Dominique, déjà propriétaire du journal de la place, s'apprête à se lancer en politique municipale. Il sera élu et son règne sera marqué par des développements majeurs dans les services publics, dans l'industrie (Compagnie de pulpe de Chicoutimi) et dans le commerce. Ainsi donc, Pierre-Eugène bénéficie d'un milieu familial favorable, voire privilégié. Tout comme son père, il fait ses études au Séminaire de Chicoutimi, puis entreprend des études de droit à l'Université Laval. En 1913, diplômé en droit, il quitte Chicoutimi et entre à l'étude de Madore et Gariépy, à Edmonton, en Alberta. Lors de l'entrée en guerre du Canada, en 1914, il est en vacances à Chicoutimi où il collabore au journal *Le Progrès du Saguenay*. À ce moment, il entrevoit de suivre les traces de son père dans le journalisme. Une offre lui parvient d'ailleurs du *Soleil* de Québec. Toutefois, Guay décide de retourner à Edmonton où son patron lui offre de devenir son secrétaire privé. C'est donc en Alberta que Guay reprendra goût à la pratique du droit et y poursuivra ses études.<sup>3</sup>

Pierre-Eugène semble aimer le changement. En 1916, il joint le Corps d'élèves officiers du 19e Alberta Dragoons. Le 4 avril, il est enrôlé à titre de lieutenant dans les effectifs du 233e bataillon du Corps expéditionnaire du Canada. Il recevra son entraînement à l'école d'infanterie de Sarcee, à Calgary. On ne sait si c'est par patriotisme ou par goût de l'aventure qu'il s'engage dans l'armée. Mais, il est clair que son désir le plus grand est de se rendre en Europe, sur les champs de bataille.

*Calgary, le 20 août 1916*

*Je viens de faire une petite démarche qui accélérera quelque peu la réalisation de mes rêves. J'ai demandé que l'on m'expédie tout de suite au front, je suis sûr d'être accepté. Ô*

*bonheur! Mon application est arrivée la première. Mais je n'ai pas le droit d'être enthousiaste, je ne puis être que déterminé, laissant tant de bons amis derrière moi...<sup>4</sup>*

C'est ainsi que, le 26 septembre 1916, il est affecté à la liste générale et s'embarque à Halifax pour une traversée qui l'emmène vers l'Angleterre pour réaliser, comme beaucoup d'autres jeunes Canadiens, le rêve de voyager et de pouvoir contempler «les vieux pays», sans vraiment se douter de la réalité qui les attend sur le continent et les horreurs qui les marqueront à jamais... pour ceux qui en reviendront.

Au moment où s'embarque Pierre-Eugène, la conjoncture, au Canada, est liée en grande partie à la conduite de la guerre. Citons en cela la création, en 1916, du poste de contrôleur chargé de réglementer les entrées et les sorties de vivres, l'exportation massive de produits alimentaires, de minéraux, de ressources énergétiques, de produits manufacturés, d'armes et de munitions vers l'Angleterre et qui oblige le gouvernement du Canada à surveiller et à rationner certaines denrées. De plus, le gouvernement Borden se doit de financer l'effort soutenu du Canada à la guerre. Il instaure donc un système d'emprunt sur le marché domestique, «les bons de la victoire», qui rapporte, entre 1915 et 1919, près de deux milliards de dollars. Les conservateurs ont recours à plusieurs formes de taxation devant mener, en 1917, à l'établissement de l'impôt sur le revenu des particuliers. En ce qui a trait au recrutement, les choses sont beaucoup plus compliquées. À compter de l'automne 1916, l'enrôlement s'épuise. Le Canada doit assumer de lourdes pertes en Europe et le besoin d'effectifs nouveaux se fait cruellement sentir. Il est de plus en plus question de forcer l'effort de recrutement. Il est question d'avoir recours à la conscription. La crise se prépare. Les leaders canadiens-français luttent farouchement contre les pressions d'Ottawa pour augmenter les effectifs militaires. Par conséquent, le torchon brûle entre les Canadiens français et les Canadiens anglais sur les disproportions de l'effort de guerre des deux peuples.

### En Angleterre

Le 6 octobre 1916, Pierre-Eugène Guay arrive à Liverpool, au terme d'une traversée de onze jours sur l'Atlantique. Il décrit le voyage comme étant de tout repos, si ce n'est l'appréhension suscitée par un éventuel torpillage allemand.

*Mon cher papa,*

*Me voici arrivé au terme de mon long voyage. Les péripéties ont été fort ordinaires et les Boches ne nous ont à aucun moment fait sentir leur insistance sauf pour les mesures de prudence qui sont prises.*

*Nous sommes débarqués très loin de Londres et avons quitté le steamer pour prendre le spécial qui nous a amenés*





ANOC, coll. SH - carton 4 414.

*Un groupe d'officiers avant leur départ pour le front, à Edmonton, en 1916. P.-E. Guay est le deuxième en arrière, à partir de la droite.*

*directement à Shorncliff. Trois heures de marche au milieu de la nuit, deux couvertes sur le plancher et réveil à six heures.<sup>5</sup>*

Si, pour Pierre-Eugène, la traversée de l'Atlantique se fait sans accrochage, il n'en va pas de même pour tous les navires effectuant un tel voyage. La Première Guerre mondiale est le théâtre d'une révolution dans les stratégies navales. En effet, c'est au cours de ce conflit qu'est expérimentée sur une grande échelle l'utilisation de sous-marins contre les navires de guerre, mais surtout et essentiellement contre les convois de ravitaillement en provenance de l'Amérique du Nord. Les Allemands sont réputés pour la qualité et la bonne utilisation de leur arsenal sous-marin. Les insuccès accumulés dans la conduite des opérations navales conventionnelles les ont amenés à développer cette nouvelle forme de guerre maritime.

L'offensive navale menée contre les navires marchands en direction de l'Angleterre représente, pour les Allemands, la réponse au blocus naval anglais par la destruction de ses moyens de subsistance. Le Canada, qui joue un rôle majeur dans l'approvisionnement de la métropole, est une cible de choix pour les sous-marins allemands.

Pour les soldats sur le front, cela représente souvent la perte de biens précieux: lettres des membres de leur famille et colis que ces derniers leur expédient. Le manque de cigarettes canadiennes ou de sucre à la crème se fait à ce moment-là cruellement sentir.

*... Le steamer des postes canadiennes a été coulé récemment par les Boches et j'ai bien peur que certaines lettres aient été perdues à cause de cet accident car ma correspondance s'est amincie depuis quelques jours...<sup>6</sup>*

*... Je lis ce matin que le steamer qui m'a traversé, le "Laconia" a été coulé!<sup>7</sup>*

Arrivé au camp d'entraînement de Shorncliff, Pierre-Eugène ne se sent pas trop dépaycé. Le camp ressemble à tout autre camp d'entraînement militaire, mais Shorncliff n'est qu'un tremplin vers le front qu'il attend. Il peut profiter, pendant quelques mois, de son entraînement et de ses cours de maniement de la mitrailleuse pour connaître l'Angleterre et visiter ses attraits. Une des premières lettres qu'il écrit à son père nous donne les premières impressions qu'il a de la vie militaire en Europe et l'amène à faire les premières constatations sur la situation à l'arrière du front.

*[...] Le camp de Shorncliff est idéal, nos tentes sont entourées de fleurs et forment la partie d'un système de jardins comme nous n'en voyons pas chez nous. Nous sommes trois officiers par tente et nous partageons une ordonnance<sup>8</sup>...*

*On nous a annoncé que le cours durera trois mois: je ne pourrai donc pas aller au front avant janvier à moins que ça presse; mais ne craignez pas que je m'offre comme volontaire avant le terme; je réalise la responsabilité qui m'incombe et je sais que j'ai besoin de chaque minute d'instruction. Toutefois, d'ici l'échéance je traverserai en France à plusieurs reprises car on nous envoie pour une couple de jours sur la ligne de feu afin que nous nous fassions la main...*

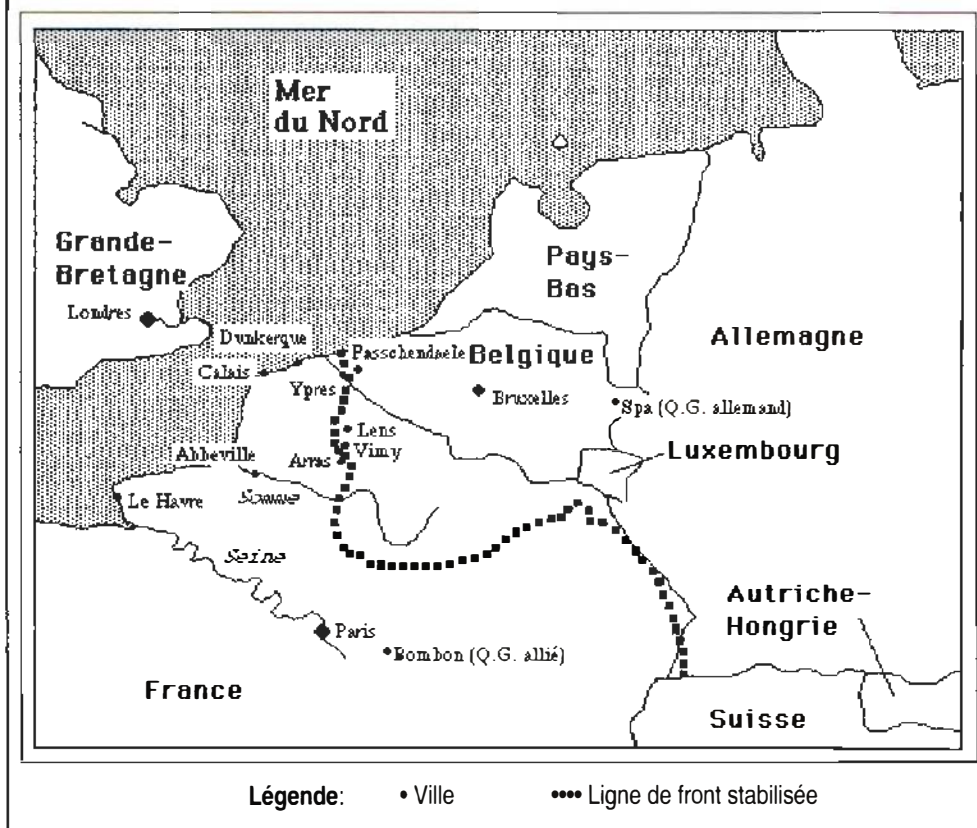
*... Il y a l'océan devant moi et des scènes champêtres incomparables. Il y a les vieilles églises et les vieux châteaux qui m'émeuvent un peu; j'avoue m'arrêter pour admirer les dentelles de pierres et les vitraux anciens. L'impression que donne la pittoresque Angleterre est celle d'un amas de tapis persans [?] tout y est couleur et, plus vieilles elles sont, plus jolies elles semblent.*

*Je suis arrivé au terme de mon voyage, sans le sou et avec trop d'orgueil pour emprunter. Mais j'aurai 20 livres, 10 shillings et 11 pences à mon crédit à la Banque d'Angleterre jeudi (C'est aujourd'hui dimanche)...<sup>9</sup>*

L'Angleterre offre de nombreux moyens de passer les temps libres et les permissions. La plupart de ces permissions se font à Londres. En période de guerre, la ville est envahie par des hordes en uniforme provenant de l'ensemble des pays alliés de l'Angleterre et des quatre coins de l'Empire. Ainsi, Pierre-Eugène fait la rencontre de soldats et d'officiers de plusieurs pays d'Europe dont il se plaît à décrire leurs accoutrements dans ses lettres:

*Je vois tous les jours des blessés belges et français. Les officiers belges portent le même uniforme que nous, sauf que*

## À l'Ouest, rien de nouveau!



*le collet de la tunique est rehaussé d'une bande de velours. Les français ont un costume de coupe identique à la nôtre mais d'un bleu horizon.<sup>10</sup>*

Il semblerait qu'une bonne partie des jeunes gens qui s'enrôlent dans le Corps expéditionnaire canadien ont, entre autres motivations, de pouvoir voir du pays et de connaître un certain dépaysement; si tel est le cas, ils sont servis à Londres. Bien des hôtels et des clubs de nuit sont mobilisés pour recevoir cette clientèle. Certains clubs privés, d'ailleurs, contribuent à l'effort de guerre en accueillant les soldats des dominions de l'Empire:

*Si tu me voyais en ce moment! Je me trouve dans un des immeubles les plus luxueux de Londres, au Royal Automobile Club. J'y coucherai et mangerai jusqu'à mardi matin. Les membres du club ont affecté leur habitat à l'usage des officiers d'outremer sans cesser d'en faire usage et, pour un prix minimum, nous sommes installés comme des rois. En arrivant dans ma chambre j'ai trouvé une robe de chambre ouatée. Un valet m'attendait à la porte, au lever, et me conduisit au bain, ce qui veut dire une chambre luxueusement aménagée comme le reste avec le bain et le lit. Je me trouve actuellement au fumoir, vaste comme une salle de bal. Tous les soirs nous avons une soirée quelconque dans la salle de réception. Dimanche, quelques uns des meilleurs artistes de Londres se feront entendre ici. Tout cela ne coûte rien.<sup>11</sup>*

Au cours de son séjour, il lui est permis de connaître l'Angleterre, mais aussi, et surtout, de côtoyer sa population. Les invitations de la part des Anglais ne manquent pas, surtout pour un officier. Il n'est pas rare qu'au gré des conversations dans les estaminets, les cafés et les clubs, Guay y rencontre des personnalités des plus intéressantes:

*L'autre jour nous avons eu une fameuse discussion au Golf Club. Il y avait là une vingtaine d'officiers et nous avons discuté de la question des écoles.<sup>12</sup> Tous les Anglais membres du Club étaient avec moi et je faisais des vrais bouts de discours. Un de mes approbateurs était le beau-frère de Sir Arthur Conan Doyle.<sup>13</sup> Après la discussion ces Anglais sympathiques sont venus me poser toutes sortes de questions sur la Province de Québec. Le Golf Club de Crowborough est un des plus sélects d'Angleterre.<sup>14</sup>*

Le séjour en Angleterre de Pierre-Eugène Guay, bien qu'en rien comparable avec la dureté de la vie au front, n'était pas qu'une longue suite de plaisirs et de détente. Comme la majorité des soldats et officiers, il y reçut un entraînement intensif. Tout d'abord affecté à l'école de tir de Shorncliff, en octobre 1916, il fut transféré, au début de janvier, dans les rangs du 10<sup>e</sup> bataillon de réserve, commandé par le major Olivar Asselin<sup>15</sup>. Ce bataillon, cantonné à Shoreham, servait de réserve de troupe pour le 22<sup>e</sup> bataillon. Inévitablement, Guay devait se retrouver dans les rangs du célèbre bataillon canadien-français. En attendant, entre le 8 et le 31 mars 1917, il perfectionne ses connaissances des armes à feu à l'école impériale de mousqueterie de Hythe dans le Kent. Au terme de son séjour, il est reçu instructeur de 2<sup>e</sup> classe au tir au fusil et au maniement de la mitrailleuse Lewis. Ce cours déterminera les fonctions qu'il occupera sur le front, puisqu'il dirigera un peloton de mitrailleurs. Les jours de Pierre-Eugène sont aussi occupés aux parades, inspections, entraînements militaires et à toutes les tâches routinières de la vie de garnison.

*...Je suis très occupé. Le major Scott est très énergique et nous fait travailler comme le diable. J'ai maintenant mon peloton de 59 hommes, y compris mes 3 sergents et mes 3 caporaux. C'est une besogne complète de voir à leurs besoins et à leur entraînement. Chose curieuse, Martin, qui travaillait il n'y a pas très longtemps à ton hôtel est caporal de mon peloton. Inutile de te dire qu'il m'est fort dévoué, comme tous*



*les hommes d'ailleurs. Je suis strict mais juste et humain. Je t'ai déjà dit que notre compagnie, la première du régiment, est "draft company", c'est-à-dire que c'est de chez-nous que partent les renforts, c'est-à-dire que nos soldats sont "fully trained", en principe!*

*Comme tous les autres, ils ont une hâte terrible d'aller au front, les "cold feet"<sup>16</sup> n'existent que dans la vie civile. Ce sont de braves gens que l'armée, loin d'encanailler, améliore, sauf à un point de vue: les sacres, hélas! Il faut les voir faire une charge sur des Allemands imaginaires. Il faut voir comment ils interprètent la section 124 du "Field training": "During the delivery of the assault the men will cheer..." (Durant la charge, les hommes iront avec enthousiasme...).*<sup>17</sup>

Le 12 avril 1917, Pierre-Eugène quitte l'Angleterre et s'embarque pour Le Havre, en France, où il ira rejoindre les troupes du 22e bataillon dans les Flandres. Son plus grand désir se réalise. C'est là que commence véritablement son aventure, c'est là qu'il connaîtra la réalité de la guerre et le triste dénouement de son destin... Pour la plus grande gloire de l'Empire britannique.

## Le front et la vie de tranchée

### *Le 22e bataillon canadien-français*

À partir du 1er mai, Pierre-Eugène Guay est au sein du 22e bataillon. Comme tous les autres membres de l'unité, il est très fier de faire partie de cette troupe composée presque exclusivement de Canadiens français. Depuis sa création, en 1914, le bataillon s'est illustré dans plusieurs grandes batailles. Ses exploits sont relatés avec grande fierté dans les journaux québécois.

C'est le 21 octobre 1914 que le gouvernement d'Ottawa prend la décision de créer le *Royal Canadien-Français*, qui sera connu tout au long du premier grand conflit mondial sous le nom du 22e bataillon. Le titre de *Royal* ne pouvait être accordé par la couronne britannique que si l'unité avait pris part au combat. Ainsi, le 22e bataillon ne deviendra officiellement le *Royal 22e Régiment* qu'à compter d'avril 1920, lors de l'incorporation du régiment dans l'armée active du Canada.

Le nouveau bataillon de 1250 hommes reçoit son entraînement à Saint-Jean, puis à Amherst, en Nouvelle-Écosse. Le 20 mai 1915, il s'embarque pour l'Angleterre et arrive en France le 15 septembre de la même année. Le 22e bataillon connaît le baptême du feu sur le saillant d'Ypres, en 1915. En 1916, c'est Courcellette. Puis, au printemps de 1917, c'est la victoire de Vimy qui consacre l'héroïsme, l'efficacité et les grandes qualités militaires du bataillon québécois. Au pays, les exploits du 22e sont célèbres. Les volontaires qui s'enrôlent rêvent d'en faire partie.

Sa composition homogène contribue grandement à cimenter l'esprit particulier du bataillon. Le sentiment d'appartenance que

l'on retrouve dans le 22e bataillon est exceptionnel et est magnifié par les officiers-commandants. Pendant la guerre, l'officier supérieur du 22e est le lieutenant-colonel Thomas-Louis Tremblay. Canadien pure laine, né au Saguenay, il est respecté de ses hommes pour son courage et sa témérité. Tremblay n'est pas un officier fantôme. Il n'est pas rare de le voir aller se rendre compte par lui-même des mouvements de l'ennemi en première ligne. Qu'un officier d'état-major s'expose au feu contribue à accroître la confiance et le respect des troupes.

*À propos de bravoure je t'assure que notre colonel n'est pas un brave ordinaire, l'autre jour il m'a amené avec lui pour observer la ligne boche en plein jour. À un certain moment il s'arrêta et monta sur le parapet de façon à ce que la tête dépassât; je le suivis et des obus se mirent à pleuvoir tout autour de nous; un pauvre diable se déclara "shell shock"<sup>18</sup> et tous ceux de l'entourage descendirent dans les "dug out"<sup>19</sup>. Le colonel ne bougea pas de sa place et naturellement je restai à ses côtés, la fumée nous entourait, les morceaux de terre volaient autour de nous et le colonel ne bougeait pas davantage.*<sup>20</sup>

Au moment où Pierre-Eugène joint les rangs du 22e bataillon, il est incorporé à la compagnie B en tant que lieutenant. Il dirige un des quatre pelotons de la compagnie (à l'époque de la guerre 1914-1918, un bataillon canadien était composé de quatre compagnies). Chacune des compagnies comprend plus ou moins 240 soldats et sous-officiers, suivant les pertes, l'arrivée des renforts et, bien entendu, le recrutement. Chacune des compagnies est composée de quatre pelotons de 60 hommes. En plus de sa tâche de commandant de peloton, Pierre-Eugène se voit confier la direction des unités de mitrailleurs. La formation reçue en Angleterre et les cours de perfectionnement qui lui sont dispensés en France en font l'officier désigné à ce poste.

*Le bataillon est actuellement en repos dans un délicieux village de France... On en profite pour m'envoyer suivre un cours sur l'usage tactique des mitrailleuses, fort loin d'ici, aux environs de Boulogne. D'habitude être envoyé à des cours pendant une période de repos est considéré comme un embêtement sérieux mais quand il s'agit d'aller à Boulogne c'est différent et on me trouve chanceux. Il paraît qu'avec un peu de finesse je pourrai m'esquiver pour passer un dimanche à Paris. J'amène avec moi mon ordonnance et tout mon bagage.*<sup>21</sup>

### *Les lieux*

Ce n'est pas la diversité des paysages qui caractérise le parcours des soldats canadiens en France. La plupart d'entre eux ne virent que le paysage du nord de la France. La région des Flandres et les bords de la Somme sont les territoires où ont été affectés les Canadiens. Même si un bataillon était appelé à

changer de théâtre d'opération assez régulièrement, le tableau qui s'offrait était sensiblement le même partout. La ligne de front qui s'étendait de la frontière suisse à la Manche était constituée de paysages dévastés par le passage des armées, par le balayage complet qui résulte des bombardements. Le front est bordé de part et d'autre de réseaux de tranchées où sont retranchés les belligérants, n'attendant que le moment propice pour enfoncer les lignes de défense de leurs opposants. L'utilisation massive de l'artillerie fait du front un véritable paysage lunaire; une terre stérile où pratiquement aucune végétation ne résiste, si ce n'est quelques résidus de troncs d'arbres calcinés. Le sol est parsemé de cratères, de trous d'obus et jonché de débris et de corps mutilés, témoins de la férocité des combats. L'espace apocalyptique situé entre les deux lignes de tranchées est appelé par les soldats le *no man's land*. C'est sur ce terrain d'une largeur fort variable que se produit le plus clair de l'action hors des périodes de grande offensive. C'est là que se risquent de temps à autre des soldats en quête d'informations sur l'ennemi ou en tentative de faire quelques prisonniers. Ces raids se produisent la plupart du temps pendant la nuit. Ces guerriers audacieux risquent les rafales meurtrières des mitrailleuses qui rasant à tout moment et à la moindre alerte l'horizon de la zone intermédiaire.

Les quelques villages environnants ne sont guère plus reconfortants pour le soldat du front. La plupart de ces petits hameaux sont dévastés par les bombardements et ne constituent que des amas de ruines fumantes. Au mieux, les villages sont désertés par la population. Les militaires ne peuvent espérer quelques contacts avec la population civile que lors des périodes

de repos derrière les lignes de front. Le reste du temps, ils doivent se contenter de leur vie de troglodyte, de la boue des tranchées et de la présence de leurs compagnons d'infortune, des rats et des parasites.

Quant à Pierre-Eugène, sa situation d'officier est beaucoup moins inconfortable que celle du simple troufion. Même que les longues semaines qu'il passe sur la ligne de feu lui permettent de constater la désolation des lieux:

*Nous avons une température magnifique et les feuilles poussent sur les troncs brisés, mais par contre une odeur fétide est dans l'air à cause de tant de dépouilles au hasard des champs troués, bouleversés par les obus...*<sup>22</sup>

*L'automne s'avance et nous commençons à avoir du vent, de la pluie et de la boue, mais nous ne souffrons pas trop de tout cela car l'expérience des saisons de guerre a permis de prendre les précautions nécessaires au confort essentiel...*

*... Nous sommes sous la pluie interminable qui donne un aspect de ruisseau à tout le pays...*<sup>23</sup>

#### *La vie quotidienne dans les tranchées*

Si on ne peut guère parler de vie quotidienne pour l'ensemble des guerres, celle de 1914-1918, celle des tranchées, fait un peu exception à la règle. On peut y retrouver un certain aspect de quotidienneté, même si en ces lieux ne sont pas exclus les risques,

la présence récurrente du danger et les événements circonstanciels (offensives, contre-attaques, raids, retraites, etc.). Il demeure que le déroulement des jours, des semaines, des mois et des saisons est relativement statique, à un point tel qu'il s'agit véritablement, pour l'ensemble du front européen, d'une guerre de position, d'un conflit figé dans le temps et l'espace.

Les acteurs de ce drame, les soldats des tranchées, qu'ils soient français, belges, allemands, anglais, russes, autrichiens ou canadiens, sont enfermés dans ce cadre de vie que rien ne vient troubler, si ce n'est une hypothétique offensive majeure ou une désastreuse retraite. Bien entendu, les escarmouches sont nombreuses. Les avancées et les reculs de quelques kilomètres sont courants et les bombardements sont



*Le moment de la relève à Petit-Vimy, en France, en septembre 1917. De gauche à droite: le lieutenant Bourgaud (en haut), un Canadien anglais (tête nue), le lieutenant Georges LaMothe, le lieutenant Deslauriers, le lieutenant P.-E. Guay et un individu non identifié.*

ANOC, coll. SHG, carton 338

constants, mais le résultat est toujours le même: on se retrouve inévitablement dans un trou à guetter les mouvements de l'ennemi qui nous fait face et qui fait exactement la même chose.

Ainsi, le cadre physique de la majorité des combattants de la Grande guerre est la tranchée. Que ce soient de simples trous d'obus ou de véritables réseaux de tunnels aménagés, le soldat passe le plus clair de sa vie au front, à même le sol du champ de bataille. La tranchée est la constante que l'on retrouve sur tous les secteurs d'opération du nord-ouest de la France et de la Belgique. Ces fortifications sont, selon le secteur, plus ou moins profondes. Leurs parois sont, elles aussi, d'une stabilité variable et le tracé de celles-ci est déterminé par la topographie du terrain et les besoins stratégiques et tactiques des armées. Les tranchées peuvent être constituées de différents matériaux: argile, glaise, roche ou boue. Les structures de soutènement sont déterminées par le temps dont disposent les troupes pour aménager leur système défensif. Ainsi, certaines tranchées n'ont que de simples réseaux de trous d'obus reliés ensemble par des couloirs très rudimentairement creusés, tandis que d'autres peuvent ressembler à de véritables réseaux de fortification soutenus par des structures de bois et de métal dans lesquels on peut retrouver des abris, des casemates en béton et des tunnels; en fait, une véritable forteresse comprenant l'essentiel pour combler, le plus souvent au minimum, les besoins des soldats. La qualité des ouvrages de tranchée dépend de plusieurs facteurs, la qualité du sol en étant le premier. Très souvent, les soldats doivent creuser leur système défensif dans un sol très instable. Peu importe les saisons, la boue est un des pires ennemis du creuseur de tranchée où il devient parfois pratiquement impossible de garder une certaine stabilité aux parois des ouvrages de défense. La fréquence des bombardements et les dégâts importants que l'artillerie, des deux côtés, cause à l'adversaire, ont un effet des plus dévastateurs sur les travaux des tranchées, qu'ils fussent précieusement construits ou forts élaborés. De plus, les différents belligérants n'ont pas tous les mêmes habiletés à construire des tranchées. Les Français ne sont pas réputés pour leur sens de l'organisation. Les tranchées qu'ils creusent laissent passablement à désirer. Par contre, l'ennemi a cette facilité à associer à son dur labeur et à sa position peu enviable le maximum de confort et de facilité.

*Nous avons passé les jours derniers de la façon suivante. Le jour nous restons dans les abris à soixante pieds [?] sous terre et la nuit nous allons poser du fil barbelé en face de la ligne de feu. Le plus amusant est que j'allais chercher mon bon gros fil dans une "cache boche". Les Boches ont laissé un matériel immense autour d'ici; si tu savais la claque qu'ils se sont fait donner, c'est incroyable les abris qu'ils se sont faits prendre, ils sont éclairés à la lumière électrique, ils sont munis de fauteuils etc...<sup>24</sup>*

Devant les tranchées, la défense immédiate est assurée par des réseaux de fil de fer barbelé disposés par entrecroisement et

attachés à des piquets. Toute la façade du secteur des tranchées est protégée par ce système dissuasif. Lorsque les tranchées des deux côtés du front sont très rapprochées, il est important de les couvrir d'un treillage de métal contre les grenades. Le plus important dispositif de défense de la tranchée et sûrement le plus efficace est sans doute la mitrailleuse. Disposée à des endroits stratégiques du système de tranchées, située sur des positions surélevées, cette arme permet de tirer sur l'ensemble du *no man's land* de façon à balayer d'éventuels attaquants. Pour compléter ce système de défense, on dispose, à l'intérieur des tranchées, contre le mur du côté de l'ennemi, d'un petit trottoir en surplomb servant de parapet aux tireurs. Ainsi, lorsqu'une attaque s'annonce, les soldats s'enlignent sur le parapet, contre la paroi frontale, et attendent l'ennemi de pied ferme. Montés sur le parapet, les soldats ne sont pas sans protection: le bord de la tranchée est garni de pierres, de sacs de sable entrecoupés de meurtrières facilitant le tir et l'observation en direction de l'ennemi.

*Mon cher papa,*

*Nous sommes retournés aux tranchées depuis deux jours et ma compagnie occupe une position très intéressante. Je te fais un plan en section de l'affaire (voir figure, p. 12). "e" est le talus de 10 pieds sur lequel passait un chemin de fer français, "b" est notre abri consistant dans une tranchée surmontée d'une double toiture en fer, "a" représente les batteries anglaises à 25 pieds derrière nous, il faut que nous restions couchés lorsqu'elles tirent; les Boches sont à "c", de sorte qu'il est presque impossible aux Allemands de nous atteindre autrement que par les éclats d'obus qui grèlent sur la couverture constamment, c'est un jeu qui n'est pas dangereux,<sup>25</sup> nous n'avons eu que deux blessés en deux jours, ce qui est épatant vu notre proximité du lieu où les obus éclatent.<sup>26</sup>*

*Aujourd'hui nous sommes en repos et pour jusqu'à une dizaine de jours. C'est fort nécessaire car la tension a été très dure: nous avons passé trois jours en rase campagne dans des trous d'obus, sans sommeil etc. Je voudrais pouvoir te décrire la sensation produite par l'ouverture du feu de barrage anglais hier matin lorsque l'attaque s'est déclenchée sur un front de 40 kilomètres. L'atmosphère est plein de coups de fouets et de tourbillons de vent, et les batteries sont si nombreuses que l'on ne distingue pas un seul coup de canon; c'est un bruit qui arrive de partout, sans roulement et donc la symphonie ne ressemble à rien de ce que l'on a entendu déjà.<sup>27</sup>*

*Je t'écris du fond d'une carrière crayeuse qui existait déjà avant la guerre où l'on pourrait placer des brigades entières. Nous passons les journées à dormir et la nuit nous faisons les travaux en avant: creusage de tranchée, posage de fil barbelé etc. J'ai été témoin d'une action fort intéressante il y a quelques jours. Nous étions à travailler entre la ligne de feu et*



*de support<sup>28</sup> lorsque, au milieu de la nuit, les Boches firent une attaque de nuit accompagnée d'un bombardement. Les nôtres envoyèrent le signal S.O.S. et nos pièces [d'artillerie] ouvrirent la partie. Je te garantis que le spectacle en valait la peine. Tous les obus nous passaient au dessus de la tête et éclataient en avant et en arrière de nous, sans aucun danger. Les Boches furent repoussés, se firent prendre un prisonnier, et on dit que 400 ou 500 morts ont été laissés en avant de notre fil barbelé.<sup>29</sup>*

Dans ces tranchées, les soldats vivaient tant bien que mal. Une vie qui, bien que routinière, n'avait rien de bien reposant. L'essentiel des travaux et de l'activité guerrière se faisait pendant la nuit. D'emblée, les soldats sont là pour faire la guerre et c'est à cela qu'ils sont affectés la plupart du temps. Chaque nuit, ils se livraient à d'épuisantes et très dangereuses patrouilles. La plupart du temps, il s'agissait d'observer l'ennemi le plus près possible, de collecter des informations sur son nombre et sur la position de son armement. S'avancer dans le *no man's land*, à quelques mètres des positions ennemies, demandait une maîtrise et un mépris du danger exceptionnels. L'ennemi guette, comme c'est le cas, d'ailleurs, du côté des assaillants. À tout moment, pour un simple mouvement mal dissimulé, un bruit malencontreux, ou en raison de l'attention particulièrement zélée du guetteur d'en face, le patrouilleur risque les balles des tireurs embusqués, les rafales des terribles mitrailleuses, l'explosion d'une grenade à main lancée dans sa direction ou le déclenchement d'un tir d'artillerie.

*Au dernier tour de tranchée je me suis amusé à faire des patrouilles de nuit jusqu'au fil boche. La division voulait un prisonnier et je partis assuré d'un "bar"<sup>30</sup> à ma décoration et de 15 jours de prolongement de permission. Je suis sorti quatre soirs de suite et le 4e nous avons rencontré un parti de Boches. Nous avons échangé des bombes mais nous avons dû retraiter parce que les mitrailleuses tiraient sur nous à bout portant et que nous étions à 20 verges de chez eux et à 900 verges de chez nous.<sup>31</sup>*

Outre les activités guerrières, les nuits du soldat étaient bien occupées. De nombreuses corvées et des travaux s'ajoutaient aux tours de garde et aux patrouilles. La tâche la plus courante était sans aucun doute le creusage et la réfection des tranchées. En raison des intempéries et des bombardements incessants, les tranchées étaient en constante rénovation. La pluie était sans doute la plus destructrice pour ces ouvrages de terrassement. Elle transformait les parois des tranchées, les tunnels et les nombreux boyaux d'accès en véritables bourbiers. Il fallait constamment restabiliser en évacuant le plus possible le ruissellement d'eau et solidifier à l'aide de pierres, de structures de bois et de tous matériaux susceptibles de se trouver à proximité du front. De plus, les tranchées devaient être bien protégées. À tout moment, des fils barbelés devaient être installés face à l'ennemi. Il s'agit ici d'un travail épuisant exposant le soldat au tir de l'ennemi. À ce moment, toutes les précautions s'imposaient pour réduire les risques. Par

exemple, on recouvrait les maillets servant à planter les piquets de plusieurs couches de tissu pour réduire le bruit. Après une bataille, quand tous les travaux étaient à refaire, il arrivait parfois qu'une trêve était décidée pour permettre aux deux camps d'installer leur défense en sécurité.

C'est à la lumière du jour que, paradoxalement, les hommes pouvaient dormir et se reposer un peu. C'est à ce moment que pouvaient se développer une forme de sociabilité et des activités propres à ce milieu de vie. Le sommeil est sans doute ce qui manque le plus au combattant de la Première Guerre mondiale. Seule la lumière du jour empêche les belligérants de s'exposer aux dangers des combats et des patrouilles. Ainsi, lorsque les tirs d'artillerie se calment un peu, les hommes peuvent s'enrouler dans leurs couvertures crasseuses et souvent humides pour gagner deux, peut-être trois heures de sommeil. Dans les tranchées, on essaie de trouver une place pour se coucher dans les abris, ce qui n'est pas toujours possible, alors on s'accroupit dans un trou ou contre les parois de la tranchée pour roupiller un peu. Le combattant, du fait de sa fatigue extrême, développe des capacités à s'endormir à peu près n'importe où. On raconte même qu'il n'était pas rare de voir des soldats dormir en plein bombardement.

Quand il ne dort pas ou ne travaille pas, le soldat doit voir à s'alimenter et à conserver le peu d'hygiène qu'il lui est possible d'avoir sur le front. L'eau est rare et le mieux qu'on puisse en faire, c'est de la boire. Il arrive parfois, le plus souvent sur les positions arrière, qu'il soit possible de se laver. Autrement, l'on endure sans broncher les privations en matière d'hygiène. Le monde des tranchées en est un d'extrême insalubrité. Les hommes pataugent dans une boue infecte mélangée à des restes de nourritures et des déchets domestiques infestés de parasites de toutes sortes occupés à se repaître de déchets organiques et de cadavres en décomposition ici et là, à proximité des retranchements. Les hommes des tranchées vivent, l'expression n'est pas trop forte, en symbiose avec les rats, les poux et les puces qui infectent le camp. L'impossibilité de se départir de ces parasites les amène à accepter ce style de vie.

*La vie militaire a des expériences de toutes sortes et une des moins négligeables est l'absence de propreté existant partout et auxquelles les hommes les plus particuliers se font dans cinq minutes. La nature humaine a à faire des sacrifices plus considérables. Nous sommes couverts de parasites et il n'est pas question de se laver et cependant tout cela paraît naturel...<sup>32</sup>*

Exposé à toutes les saletés inimaginables, le soldat voyait une simple égratignure comme un danger d'infection pouvant mener à la gangrène et à l'inévitable amputation d'un de ses membres. Les maladies sur le front étaient courantes. Sous la pluie et dans un milieu humide, le soldat voyait avec appréhension l'arrivée de l'hiver. Un des problèmes les plus courants était ce qu'on appelle la fièvre des tranchées. Il s'agit d'une affection pulmonaire



Pierre-Eugène Guay au Petit-Vimy, en France, en septembre 1917.

ANQC, coll. SHS, carton 339.

s'apparentant à la pneumonie. Pierre-Eugène en est d'ailleurs victime au cours de l'hiver 1917-1918, ce qui l'amène à être hospitalisé pendant plusieurs semaines.

*Depuis l'autre jour il m'est arrivé ceci, que je suis tombé malade, ou plutôt je l'étais depuis un mois - fièvre des tranchées - tout le monde y passe. Les douleurs dans les jambes sont devenues tellement aiguës que l'on m'a évacué à l'hôpital et me voilà présentement à Abbeville... On m'a évacué le matin de l'attaque du 6<sup>33</sup>, ma brigade n'y était pas et j'ai fait le trajet d'une journée avec les blessés. Il faut voir comme ils sont heureux car tous espèrent se rendre en Angleterre, ça varie de la monotonie des tranchées.<sup>34</sup>*

À tous ces inconvénients du front s'ajoute la piètre qualité de la nourriture. Les soldats ne sont pas morts de faim, mais les quantités de nourriture ne suffisaient pas à combler les besoins des soldats qui trimaient dur. Le soldat canadien était constamment soumis à un menu insipide qui ne variait guère: boeuf en conserve,

biscuits secs, pain rassis de mauvaise qualité et le tout arrosé de thé qui n'en avait que le nom. Par contre, pour un officier comme Guay, le menu peut être plus varié:

*Ce que je mange? des fèves au lard, du jambon, du boeuf rôti et de la confiture et surtout beaucoup d'oignons blancs crus.<sup>35</sup>*

Ainsi, les périodes de repos où les soldats se retrouvent dans les villages, près du front, sont souvent la scène de repas fastueux.

*Après avoir eu tant de misère dans la tranchée, le major Asselin, Plante et moi nous nous sommes acheminés vers un petit village de l'arrière où nous avons d'abord pris un bain, ensuite un excellent dîner, tripes à la mode de Caen, asperges etc. Les Anglais qui ne connaissent pas ces mets délicats ne savent qu'avaler des oeufs à toutes les sauces.<sup>36</sup>*

Les rares temps libres des soldats sont consacrés à l'écriture, à la discussion avec les compagnons du bataillon et, surtout, à jouer aux

cartes en mettant en jeu la maigre solde que l'on recevait. L'écriture, semble-t-il, est le passe-temps le plus courant au sein de l'armée; on veut à tout moment demeurer en contact avec le reste du monde. C'est une joie pour le soldat de donner des nouvelles du front à ses proches, mais c'en est une encore plus grande d'en recevoir. Bien entendu, chacune des lettres que le soldat envoie au pays est scrutée par un service de censure: toute information concernant les lieux où se préparent des opérations militaires ou des propos pouvant sembler défaitistes et subversifs sont littéralement rayés ou découpés.

Les soldats ont un attachement sans borne à la correspondance qu'ils reçoivent. Ils ne se départissent pas de leurs lettres. Mieux vaut perdre une pièce d'équipement plutôt que de devoir abandonner une de leurs lettres. Malheureusement, certains soldats n'ont pas de famille et n'ont pas le réconfort des nouvelles de l'extérieur. Ainsi, pour garder le moral de ces soldats, l'armée, en collaboration avec la population civile française, a prévu un système de marrainage. Des vieilles dames ou des jeunes filles sont jumelées à des soldats, afin d'entretenir une correspondance et, si le hasard le permet, peut-être les rencontrer lors d'une permission. Chaque soldat canadien, lorsqu'il arrive en France, a sa marraine.

*Tu demandes des nouvelles de ma marraine. Voilà je suis bien embêté. Elle persiste à m'inviter chez elle, à Paris, chez son général... Seulement celle-ci n'est pas "fille" et ses idées ne sont pas les miennes. Tout ce qui me fait persister dans ma correspondance avec elle c'est qu'elle écrit joliment.*<sup>37</sup>

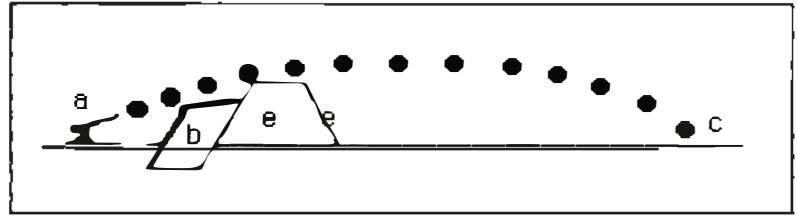
Ce qui fait plaisir par-dessus tout, c'est de recevoir, en plus d'une lettre, un colis contenant toutes sortes de petites attentions de la part des proches qui adoucissent la rigueur du front.

*Hier, j'ai été absolument ahuri. Je t'ai déjà dit que mon chum de l'Ouest m'avait envoyé un colis eh bien! j'en reçus deux autres énormes où il y avait un set de toilette de poche, un jeu de cartes dans un étui en cuir, des cigares à un dollar (tu te souviens les fameux étuis en verre), 100 cigarettes Players, 3 pots de miel, 3 pots de confiture, une douzaine de mouchoirs, une paire de gants, deux paires de bas de soie, deux serviettes, une flash light, des tubes de dentifrice, une brosse à dent, de la gomme Wrigley's, de la vaseline, de l'onguent, du savon, un miroir en acier dans une gaine en cuir et probablement autre chose que j'oublie!*<sup>38</sup>

#### L'équipement et les armes

Faire la guerre, c'est tuer l'adversaire, mais faire la guerre, c'est aussi, dans la mesure du possible, survivre et ce, dans les meilleures conditions possibles. Pour ça, l'armée et les soldats sont équipés de pied en cap. L'aisance et le confort du soldat sont importants, mais les moyens de détruire l'autre le sont encore plus.

#### Coupe d'un site de tranchées



Source: Correspondance de P.-E. Guay, ANQC, fonds SHS, doc. 56A.

Le soldat du Corps expéditionnaire canadien, en 1914, ne ressemble en rien au soldat des guerres précédentes. Finies les couleurs voyantes, finies les marques ostentatoirement distinctives sur le front, l'anonymat, dans les guerres modernes, est essentiel. On relègue aux oubliettes la marche au front au son des instruments de musique; le silence est un facteur de surprise et la surprise est un avantage majeur dans l'issue d'une bataille. Les drapeaux qu'on arborait fièrement jadis, au risque de dévoiler ses positions, sont maintenant sagement rangés au pays. Les couleurs du 22e bataillon canadien-français sont bénites par l'archevêque et déposées à l'église Notre-Dame de Montréal, au cours d'une cérémonie spéciale qui a lieu le 1er novembre 1914. L'uniforme des soldats est sobre mais fonctionnel. Cet uniforme, emprunté à ceux que portent les soldats britanniques, comporte une tunique avec un collet montant et de grandes poches au niveau du bassin. La couleur est vert kaki et le costume est confectionné en toile. Autant que possible, on essaie de rendre cet uniforme le moins ajusté possible pour laisser au combattant une certaine liberté de mouvement. Le pantalon de lainage est agrémenté de molletières; sortes de bandes de tissu enroulées des bottes aux genoux pour éviter que le pantalon ne s'accroche malencontreusement sur un obstacle au front. Le fantassin canadien est coiffé d'un casque en acier, introduit dans les unités combattantes à partir de 1916. Ce casque en forme de soupière identifie sur le front les soldats britanniques et canadiens. Outre ces vêtements de base, le soldat revêtait une longue vareuse pour se protéger du froid. Par contre, celle-ci avait tendance à se charger de boue et devenait trop lourde. Elle était souvent remplacée par une courte veste en peau de chèvre. Le reste de l'équipement du soldat canadien était complété par un harnachement de sacs, de muselières et de plusieurs compartiments à munitions, auxquels on pouvait ajouter le paquetage de campement, une gourde de modèle anglais, une baïonnette, une pelle rétractable, un masque à gaz, etc. Si on ajoute à tout cela le fusil, le soldat devait coltiner quotidiennement près de 40 kilogrammes de matériel.

Les armes utilisées au cours de la Première Guerre mondiale sont essentiellement de fabrication anglaise. On avait, au début de la guerre, équipé les troupes de fusils de fabrication locale: le fusil Ross, qui sortait des usines de Québec. Cette arme, d'une grande précision, avait toutefois tendance à s'enrayer lorsqu'elle était soumise aux



difficiles conditions du front. Ces fusils furent remplacés par les excellents et très performants fusils de marque *Lee-Enfield*, auxquels on pouvait joindre une longue baïonnette. Sa longueur de 1,13 mètre, son poids de moins de 4 kilos et son calibre de 7,7 mm en faisait une des armes les plus redoutables. Avec une cadence de tir qui pouvait aller jusqu'à 15 balles à la minute, elle était une des plus maniables de l'époque. La *Lee-Enfield* n'avait de véritable concurrent que le terrible *Mausers* allemand. L'armement individuel du fantassin était complété par des grenades *Mills*, de fabrication anglaise. Celles-ci, munies d'un retardement de cinq secondes, se fragmentaient à l'explosion en cinquante morceaux, causant des dégâts dévastateurs chez l'ennemi.

L'arme caractéristique des combats de tranchées est sans aucun doute la mitrailleuse. Cette arme à répétition est celle qu'on utilise le plus massivement pour la défense des positions que tenaient les deux camps. La mitrailleuse dont disposaient les forces canadiennes est la fameuse *Lewis Gun*, de fabrication et d'utilisation internationale. Légère et facilement portable, elle avait, par contre, le désavantage d'être constituée d'un mécanisme complexe demandant un entretien particulier. Deux hommes étaient requis pour faire fonctionner cette arme capable de tirer 400 à 550 coups à la minute. Un soldat devait seconder le tireur pour alimenter la mitrailleuse en munitions. La *Lewis Gun* comporte un avantage majeur pour les forces du Commonwealth: elle utilise le même calibre (7,7 mm) que le fusil de combat *Lee-Enfield*.

*Notes à l'usage des commandants de sections de mitrailleuses*

*Toutes les nuits les Allemands font des raids et ce sont les mitrailleurs qui ont en main le sort et l'honneur du bataillon; et il n'y a pas un raid allemand qui puisse réussir si vous êtes sur vos gardes et que vos mitrailleuses et votre ammunition sont en bonne condition...*

*Aux tranchées voyez à ce que chaque homme, durant le jour, observe et se mette bien dans l'oeil la configuration du terrain en avant de lui, à gauche, à droite, afin qu'ils sachent bien où et comment tirer en cas d'attaque de nuit. Ainsi s'il y avait une pente en face du poste de mitrailleuse il faudra que le tir s'y conforme la nuit; autrement, le feu, en cas d'attaque, passera par dessus la tête de l'ennemi...*

*Habituez vos sections à remplir les magasins rapidement car durant l'action ils peuvent se vider 300 fois plus vite qu'on les remplit. Un magasin doit être rempli dans une minute et quinze secondes et changé dans 3 secondes. Pratiquez à remplir les magasins la nuit.<sup>39</sup>*

La Première Guerre mondiale est également celle où l'on voit l'apparition de nouveaux moyens de destruction. Employés dans le présent conflit de façon quasi-expérimentale, il s'agira, dans plusieurs cas, des armes de l'avenir, qui seront utilisées massivement lors des guerres subséquentes.

La Grande guerre voit également l'apparition d'armes anti-personnelles très dévastatrices. C'est le cas des terribles lance-flammes qui délogent efficacement les soldats cachés dans les abris. C'est le cas aussi de l'avènement des premières armes chimiques. Lors de la bataille d'Ypres, en 1915, surviennent les premières attaques au gaz asphyxiant. Ces atroces moyens de destruction sont d'abord utilisés par les Allemands, puis les troupes franco-britanniques les employèrent également pour jeter la confusion chez l'adversaire avant une offensive. Parmi ces gaz, mentionnons le fameux gaz moutarde qui brûlait les tissus organiques extérieurs et intérieurs, aveuglait les soldats et rongait, par un effet corrosif puissant, le métal des armes. Ces gaz pouvaient agir pendant douze heures et rien n'échappait à leur insidieuse action: armes, munitions et soldats qui, souvent incapables de respirer, enlevaient leurs masques, s'exposant ainsi aux effets nocifs des gaz.

*En cas d'attaques au gaz, tirez quelques rondes de temps à autre pour diminuer les chances d'endommagement. Notez également que l'huile a pour effet de préserver contre les gaz.<sup>40</sup>*

*De temps à autre, lorsque nous revenons à l'arrière nous éprouvons une volupté qui nous est inconnue, celle de la sécurité! Sécurité un peu relative puisque nous sommes toujours dans les zones de l'artillerie lourde et que les gaz asphyxiants ont déjà atteint des individus à 40 kilomètres des lignes boches...<sup>41</sup>*

### **Une bataille: celle de la Cote 70**

Pendant tout son séjour au front, Pierre-Eugène Guay ne connut qu'une seule grande offensive, celle de la Cote 70, au mois d'août 1917. Sur une carte topographique, la cote 70 est tout simplement un point de repère représentant une colline d'une hauteur de 70 mètres au-dessus du niveau de la mer. Sur le terrain, la Cote 70 est une élévation fort pratique pour observer l'évolution du front ennemi. En ce sens, la position est particulièrement stratégique. Le seul problème est qu'elle est aux mains des Allemands et ce sont eux qui peuvent observer à leur guise les déplacements anglo-canadiens. La Cote 70 est située au coeur des faubourgs de la ville de Lens. Chef-lieu du département du Pas-de-Calais, cette ville est reconnue pour sa production minière, notamment le charbon. Les faubourgs de Lens sont constitués de corons<sup>42</sup>. Évacués depuis le début de la guerre, les faubourgs de Lens ont été complètement rasés par les combats incessants qui se déroulent dans le secteur. La ville n'est qu'un amas de ruines, coupé en maints endroits par des réseaux compliqués de tranchées.

Le but de l'offensive qui débute le 15 août 1917 est de prendre la fameuse Cote 70, afin de dominer les hauteurs de Lens et, éventuellement, de reprendre le secteur au complet. Quoiqu'il en soit, cette offensive permettra d'offrir à l'armée anglo-canadienne le

contrôle sur un point d'observation idéal et une position avantageuse pour le futur de la guerre. Le plan est simple: suite à un pilonnage intensif des positions défensives allemandes, une première vague d'attaque se lance sur un premier réseau de tranchées allemandes, ce qui permettra de prendre une partie des faubourgs est de Lens et de dominer le versant ouest de la Cote 70. Une seconde vague d'assaut traversera les positions de la première vague et atteindra les tranchées de la ligne de soutien allemande, ce qui englobe, en plus d'une bonne partie des faubourgs, le flanc est de la Cote 70 qui sera entièrement sous contrôle anglais.

C'est à 4:25, au matin du 15 août 1917, que s'ébranle, sous une pluie d'artillerie, la première vague d'assaut vers les lignes ennemies. Le 22e bataillon, flanqué à sa droite du 25e bataillon de la Nouvelle-Écosse, fait partie de la première vague. Les compagnies A et B forment les troupes d'attaque et les compagnies C et D s'occupent de nettoyer les positions enfoncées par les deux premières compagnies. Pierre-Eugène Guay est commandant en second de la compagnie C. Certes, le gros du travail est effectué par les troupes d'assaut, mais le travail de nettoyage comporte de nombreux dangers; il reste de nombreuses positions à l'arrière qui sont encore tenues par les Allemands et de terribles nids de mitrailleuses menacent encore le secteur. Pierre-Eugène donne d'ailleurs un bon aperçu de ce que fut sa bataille de la Cote 70:

*Mon cher papa,*

*Tu as été longtemps sans recevoir de nouvelles de moi, et pour cause! C'est que nous avons été à l'attaque, nous avons cassé la gueule à des centaines de Boches et cela enlève tous les loisirs pour faire de la correspondance. Parti pour la ligne de choc le 14 au soir nous sommes revenus en arrière le 22 août. Je l'ai déjà dit que mes fonctions d'officier de mitrailleuses m'exposent le moins possible, si peu même que je ne devais pas aller à la ligne de feu, selon les ordres de division, car dans une attaque la coordination des mitrailleuses est impossible si l'objectif est défini: c'était notre cas. Considérant qu'on n'est pas soldat à moins de faire une attaque, j'allai voir le Colonel pour lui faire part de mon désir...*

*C'est ainsi que je partis pour [censuré] un soir de pluie, commandant en second de la compagnie "C", et songeant que si un malheur arrivait au chef Billy Morgan, j'aurais des responsabilités bien sérieuses. Dois-je te rapporter tous les détails? Qu'il suffise de dire que nous étions bien alignés prêts à marcher en avant, lorsqu'à 4.25 a. m., le 15, un barrage épouvantable se déclencha sur les lignes boches. Signal d'avances, les grosses batteries tirent fort en avant de nous, et sur des objectifs spéciaux. Le barrage que nous suivons est créé par les obus de 18 livres qui éclatent au dessus et un peu en avant de nos têtes. À mesure que des flocons de fumée tourbillonnants s'avancent nous avançons au pas toujours. Cela est si peu énervant que j'allumai un cigare... personne*

*n'avait peur, c'était une belle promenade mais les éclatements sont si nombreux qu'on ne peut les distinguer, on n'entend qu'un bruit.*

*Mêlés aux obus de shrapnels<sup>43</sup> il y a des obus remplis d'huile liquide qui se répandent en gerbes fulgurantes, les balles des mitrailleuses de brigade forment un rideau d'acier au dessus de nos têtes. Nous approchons des maisons, on aperçoit des Boches qui essaient de s'enfuir et qui sautent. Nous voyons plus près des prisonniers qui sortent de leurs retraites, ici et là un groupe lutte pour une mitrailleuse. J'arrive à la course auprès d'une que j'avais vue de loin, un de nos soldats de la 4e brigade est étendu mort auprès d'un Boche qui a les deux joues percées par une balle et qui me regarde fort ahuri, est-ce parce qu'il se meurt? Je n'en sais rien. Je fais signe à mon compagnon, ancien journaliste de Montréal; une balle l'achève et nous faisons prisonnier l'autre Boche qui est à ses côtés. Je prends la mitrailleuse sur mes épaules et nous poursuivons notre marche. Ma mitrailleuse est depuis parvenue au bataillon, c'est un nouveau modèle 1917, dont le canon ne fait pas de flammes.*

*Pendant le reste des sept jours nous ne fîmes qu'occuper différents éléments de tranchées relevant un bataillon ici pour être remplacés à notre tour et envoyés ailleurs. C'est la veille de notre retour à l'arrière que se passe un fait qui m'a valu un peu de crédit. Cette nuit-là nous quittions la première ligne de feu où nous étions à quarante verges des Boches, sur le qui-vive le jour comme la nuit, pour aller en support de la même ligne, quelques cent verges en arrière. Le matin, nos troupes attaquèrent par la droite et le hasard voulut que les Allemands attaquent quelques minutes auparavant, de sorte que les barrages se croisèrent et que les troupes se trouvèrent face à face dans le no man's land, les Boches furent repoussés chez eux mais leur aile droite arriva partiellement sur notre ancienne ligne et un combat corps à corps s'engagea dans notre tranchée. La brigade demanda aussitôt que nous allions porter des bombes aux nôtres. Les Allemands faisaient donner leur artillerie sur notre ligne de support d'une façon terrible; je n'avais encore jamais vu un barrage semblable et je partis avec une quinzaine d'hommes. Nous ne nous rendimes pas tous jusqu'à l'avant mais je réussis à rendre suffisamment d'ammunition. Tu aurais dû voir nos amis du 25e m'accueillir! Nous marchions sur les cadavres des grands Boches de la garde prussienne qui étaient étendus pêle-mêle avec les nôtres au fond de la tranchée, les cadavres mutilés et encore chauds.*

*Il paraît que le général a serré la main du sergent qui est allé lui annoncer que nous nous étions rendus. En tout cas on dit que je suis recommandé pour une décoration. Mais prenez garde que cela paraisse dans les journaux car on n'est pas supposé savoir...<sup>44</sup>*



La bataille de la Cote 70 dura dix jours. Elle fut une des belles victoires canadiennes. C'est un des rares points que les Allemands ne reprendront plus du reste de la guerre. Par contre, la bataille fit mal au 22e bataillon: trois officiers tués, cinq blessés, 29 sous-officiers et soldats tués et 208 blessés, et cela sans compter les sept disparus que l'on porta plus tard comme morts. Pour Pierre-Eugène Guay, la Cote 70 représente les honneurs. Au cours du mois qui va suivre, il lui sera remis la Croix militaire signifiant l'acte de bravoure qu'il démontra lors de l'épisode où il porta, au risque de sa vie, des munitions aux gars du 25e bataillon. Ainsi, sur les documents subséquents, on ajoute à son nom les lettres M.C. (Military Cross).

*On est formidable pour moi au bataillon. Le colonel Tremblay, le major Dubuc et l'adjudant Vanier sont excessivement bien disposés à mon égard et c'est uniquement à cause de cela que j'ai été recommandé pour une décoration.<sup>45</sup>*

*Les journaux t'ont sans doute annoncé la bonne fortune qui m'est échue sous forme d'une décoration, la croix militaire. Je suis actuellement à la tranchée, dès que je serai en arrière je t'enverrai un bout du ruban afin que tu connaisses en quoi cela consiste.<sup>46</sup>*

### La fin d'un soldat

Suite à une maladie et à une longue convalescence, Pierre-Eugène Guay retourne, à la fin de novembre 1917, au sein du 22e bataillon qui est stationné dans le secteur de Vimy-Méricourt. Le secteur est tranquille et c'est la routine de la vie de tranchée qui rythme la vie au front. Les événements normaux n'ont pas de prise sur la vie des soldats qui voient défiler les jours sans changements. Les Fêtes qui, naguère, égayaient la vie au Canada, sont l'occasion pour les soldats de sombrer dans la mélancolie et l'ennui profond:

*Je vais passer un Jour de l'An sans saveur. Pour tous ceux qui m'entourent, le premier janvier ne signifie à peu près rien; nous n'avons pas de chapelle, les amis manquent et ma seule distraction sera d'aller à Étapes, manger des huîtres toutes fraîches... Il souffle un vent terrible, un de ces vents froids qui nous font presque révolter contre la nature. Mon chandail neuf et soyeux est insuffisant à me protéger et je sais que je marche la figure crispée en vacillant sur les talons de mes bottes... Je vis ce Jour de l'An en communion avec vous tous, édifié par le spectacle de la vertu du foyer domestique, en admiration devant l'amour si grand que vous portez à vos enfants et l'attention affectueuse dont vous entourez grand-père, ce jeune homme pensant à la vieillesse.<sup>47</sup>*

Au mois de février 1918, le bataillon est transféré dans le secteur bien connu de Lens. C'est là qu'il passera le reste de l'hiver et qu'il établira ses positions en vue des offensives du printemps et de l'été. Le secteur est tranquille et monotone. La victoire



Des soldats arrivant de la bataille de la Cote 70, à la fin d'août 1917. Le lieutenant P.-E. Guay est le deuxième, en arrière, à partir de la droite.

remportée au mois d'août 1917 a fait de ce secteur une chasse gardée des armées franco-britanniques et même les offensives majeures entreprises par les Allemands, au début de 1918, ne troubleront pas la quiétude des positions qu'occupe le 22e bataillon. Entre-temps, Pierre-Eugène est promu en permanence commandant en second de la compagnie C. Il anticipe ainsi d'être promu sous peu à un grade supérieur:

*Ainsi la prochaine fois c'est à mon tour de conduire la compagnie au feu; le major restera en arrière et je partirai en charge d'une colonne de plus de 200 hommes. Mes chances d'être capitaine sont évidentes et tu comprends ma joie. De là à commander une compagnie il n'y a qu'un pas, et je compte le faire.<sup>48</sup>*

Pierre-Eugène Guay ne connaîtra pas l'honneur d'être capitaine. Le 1er mai 1918, il sera frappé, au cours d'une inspection de routine, d'un éclat d'obus qui mettra fin dramatiquement à ses jours. Quelques jours auparavant, le 26 avril, il écrivait une dernière lettre à son père, où transparaît l'espoir de la fin imminente du conflit. Le journal *Le Progrès du Saguenay* en publie d'ailleurs un extrait des plus significatifs:

*Mon cher papa,*

*Nous passons toujours à travers et espérons que cela finira bientôt. Nous sommes tellement déçus qu'écrire est chose*





Photo prise après l'attaque de la Cote 70, au nord de Lens, dans le Pas-de-Calais, à la fin d'août 1917. P.-E. Guay est à l'avant, avec une casquette sur la tête.

ANOC, coll. SHS, carton 340.

*réellement difficile et j'espère que vous tiendrez compte des circonstances. J'arrive de recevoir des lettres du Midi de la France. Y retournerai-je jamais? Tu me demande si en pleine défensive, je trouve moyen de pratiquer mes devoirs religieux: Je t'affirme que oui.*

*Bien des baisers à tous  
Pierre-Eugène*<sup>49</sup>

La mort du lieutenant Guay crée tout un émoi au Saguenay. Certes, il ne s'agit pas du premier soldat originaire de la région à mourir sur le champ d'honneur. Mais ici, il s'agit d'un officier dont les exploits avaient été relatés à plusieurs reprises dans le journal local. On pouvait suivre hebdomadairement, à Chicoutimi, le déroulement de la guerre à travers ses lettres et on admirait le bataillon auquel il était assigné. D'autant plus que le commandant de celui-ci était originaire de la région. Le lieutenant-colonel Tremblay écrit d'ailleurs, à l'attention des parents de l'officier disparu, une lettre racontant les circonstances de la mort de leur fils. Cette lettre fut, elle aussi, rapportée dans le journal:

*France, 15 mai 1918,*

*Absent du régiment je n'ai appris qu'hier la mort de votre fils Pierre-Eugène, tué par l'ennemi, le 1er mai, vers cinq heures du matin. Sa compagnie était en support, sous son commandement, et il en faisait l'inspection lorsqu'un éclat d'obus fit explosion près de l'endroit où il se trouvait. Un petit morceau d'acier vient le frapper droit au coeur et la mort fut instantanée. Il était très aimé au bataillon et fut l'un des plus*

*brillants officiers qui soit passé chez nous. Étant moi même de Chicoutimi, une étroite amitié m'unissait à lui et je ressens vivement, comme chef et comme ami, le perte d'un aussi brave officier.*

*Votre dévoué.  
T.-L. Tremblay  
Commandant du 22e bataillon*<sup>50</sup>

Le lieutenant Guay, comme tous les soldats canadiens morts en France pendant la guerre, est inhumé dans un cimetière réservé aux militaires morts au combat. Le corps de Pierre-Eugène repose dans le cimetière du verger de Wailly, près de la ville d'Arras. Comme tous les cimetières militaires, celui de Wailly représente la discipline militaire. Une infinité de croix blanches alignées comme si les morts étaient, même au moment du repos éternel, en formation de régiment. Guay est inhumé

sur le lot 2, rangée E, tombe 13.<sup>51</sup> À Chicoutimi, sa mémoire n'est pas passée sous silence. Un service funèbre pour le repos de son âme est célébré le 17 mai 1918, à la cathédrale de Chicoutimi. Présidée par Mgr Eugène Lapointe, cette cérémonie regroupait toute la haute société chicoutimienne et plusieurs membres de l'armée canadienne.<sup>52</sup> De plus, un monument funéraire a été érigé dans le cimetière Saint-François-Xavier, pour perpétuer la mémoire d'un héros reposant loin de sa patrie.

## Conclusion

Le 11 novembre 1918, la Première Guerre mondiale se termine avec la victoire des armées alliées sur la puissance des grands empires du Centre. Le bilan est accablant: près de 15 millions de morts, civils et militaires, plus de 21 millions d'éclopés, des pertes économiques évaluées à 282 milliards de dollars et une Europe complètement dévastée. La jeunesse d'un continent est anéantie par ce conflit meurtrier à l'issue duquel la paix semble loin d'être acquise. De terribles divisions subsistent. La guerre a favorisé, en Russie, une révolution qui ne tardera pas à déborder ses frontières. Les vaincus, Allemands et Autrichiens, sont si péniblement affaiblis par le diktat des vainqueurs que les traités qu'ils vont signer annoncent déjà une prochaine hécatombe et les nations périphériques des grandes puissances, celles par qui la guerre a commencé, en sont déjà à se battre, insatisfaites du nouveau découpage de l'Europe, découpage décidé plus ou moins arbitrairement par les vainqueurs.

Au Canada, la situation est, elle aussi, fort problématique. Le pays doit affronter, à la fin de la guerre, une véritable crise

## Bibliographie

- CHABALLE, Joseph, *Histoire du 22e bataillon canadien-français (tome 1)*, Montréal, Éditions Chantecler Ltée, 1952, 412 p.
- CORNELL, HAMELIN, OUELLET et TRUDEL, *Canada: unité et diversité*, Montréal, Holt, Rinehart et Winston Ltée, 1968, 578 p.
- DUPUY, R. Ernest, DUPUY, Trevor N., *The Harper Encyclopedia of Military History*, New-York, The Harper Collins Publishers, 1993, 1654 p.
- MEYER, Jacques, *La vie quotidienne des soldats pendant la Grande guerre*, Paris, Hachette, 1966, 379 p.
- MORTON, Desmond, *Une histoire militaire du Canada (1608-1991)*, Québec, Septentrion, 1992, 414 p.
- NICHOLSON, colonel G. W. L., *Le Corps expéditionnaire canadien (1914-1919)*, Ottawa, Imprimeur de la Reine, 1963, 671 p.
- WADE, Mason, *Les Canadiens français de 1760 à nos jours (tome 2)*, Ottawa, Cercle du livre de France, 1963, 574 p.

intérieure. La prospérité artificielle qu'avait engendrée la guerre ne tient plus à partir de novembre 1918. L'industrie canadienne, dont le volume de production dépasse de beaucoup les besoins nationaux, doit trouver de nouveaux débouchés. Elle doit s'adapter à une économie de paix. Les finances de l'État doivent faire face à une énorme dette de guerre de deux milliards de dollars. Socialement, le Canada doit voir à réadapter à la vie civile des milliers de soldats, entretenir de nombreux blessés et subvenir aux besoins des veuves et des orphelins, victimes eux aussi des méfaits de la guerre. C'est peut-être au plan politique que la guerre a causé les plus lourds dommages au Canada. La question de la conscription a divisé profondément le peuple canadien. L'unité nationale n'a jamais été aussi mal en point qu'à la fin de la Grande guerre. Robert Borden s'est rendu extrêmement impopulaire au Québec et son parti en portera les stigmates pendant plus de quarante ans. Pierre-Eugène Guay et des milliers de Canadiens seraient-ils morts inutilement? Tous ces efforts et ces privations n'auraient-ils servi que les seuls intérêts de la triomphante Albion?

Non pas, puisque la guerre a eu un impact certain sur l'avenir du statut colonial du Canada face à l'Angleterre. L'Amérique du Nord britannique tenue, dès les débuts, de s'impliquer dans la guerre, le fit avec grand empressement et avec une générosité de son sang qui dépasse les limites du raisonnable. Que le Canada ait perdu, en chiffres absolus, plus d'hommes que les États-Unis, illustre bien son énorme contribution. Pour cette raison, l'Angleterre se doit d'être magnanime. Déjà en 1917, le premier ministre anglais, Lloyd George, crée le *Imperial War Cabinet*, dans lequel les autorités des colonies sont consultées sur la conduite de la guerre. Après la victoire, en 1919, les principales colonies font partie de la délégation diplomatique chargée de ratifier, au nom de la métropole, le traité de Versailles. Le Canada, suite aux nombreuses pressions de Borden, signe le traité séparément et au nom du Parlement canadien. La place que le Canada est en train de se forger au sein du concert des nations se concrétise par l'acceptation exceptionnelle d'une colonie, le Canada, parmi les membres de la nouvelle Société des Nations (SDN). La contribution des soldats canadiens sur les champs de bataille ne fut donc pas vaine. Le prestige du Corps expéditionnaire canadien offre à Borden une chance singulière d'influencer la formation du Commonwealth moderne, dont l'aboutissement se concrétise par la signature du statut de Westminster, en 1931, officialisant l'indépendance quasi-complète du Canada.



La tombe de Pierre-Eugène Guay, au cimetière de Wailly, en France.



## Notes

- 1 L'Italie ne participera pas aux combats avant 1915, et après quelques mois dans les rangs de la Triple Entente, elle se joindra aux Alliés.
- 2 Correspondance de Pierre-Eugène Guay (1916-1918). ANQC, fonds Mgr-Victor-Tremblay, document 56A, 44 p. Ce document est composé de lettres manuscrites, de cartes postales et de documents officiels relatifs au service du lieutenant Pierre-Eugène Guay dans le Corps expéditionnaire des forces canadiennes d'outre-mer.
- 3 «Le lieutenant P.-E. Guay tué au front» dans *Le Progrès du Saguenay*, 10 mai 1918, p. 2.
- 4 Extrait des lettres de Pierre-Eugène à Émile. ANQC, fonds Mgr-Victor-Tremblay, dossier 148, pièce 6.
- 5 Lettre du 8 octobre 1916.
- 6 Lettre du 28 février 1917.
- 7 Lettre du 31 décembre 1916.
- 8 Soldat mis à la disposition d'un officier.
- 9 Lettre du 8 octobre 1916.
- 10 Lettre du 14 octobre 1916.
- 11 Lettre du 21 avril 1917.
- 12 Guay fait sans doute référence à la question des écoles bilingues d'Ontario, qui fait couler beaucoup d'encre et échauffe les esprits, à cette époque, au Canada.
- 13 Célèbre romancier anglais, créateur du personnage de Sherlock Holmes.
- 14 Lettre non datée, écrite sans doute aux alentours de Noël 1916.
- 15 Le célèbre journaliste et chroniqueur parlementaire du début du siècle.
- 16 Froussard.
- 17 Lettre non datée, vraisemblablement du mois de janvier 1917.
- 18 Choc nerveux causé par l'intensité d'un bombardement.
- 19 Abris rudimentaires creusés contre les parois de la tranchée.
- 20 Lettre du 2 août 1917.
- 21 Lettre du 3 juin 1917.
- 22 Lettre du 12 mai 1917.
- 23 Lettre du 14 octobre 1917.
- 24 Lettre du 20 mai 1917.
- 25 Moins risqué, mais sûrement dangereux!
- 26 Lettre du 12 mai 1917.
- 27 Lettre du 4 mai 1917.
- 28 La ligne de support est un ensemble de tranchées situées derrière la ligne principale du front. C'est dans ces tranchées que sont cantonnés les renforts. Après un certain temps sur la ligne de feu, les troupes sont relevées par ceux de la ligne de support. Située souvent à moins d'un kilomètre de la ligne de feu, il existait toujours des passages de communication entre les deux lignes. Ces passages étaient appelés les boyaux et c'est par ces boyaux qu'arrivaient le ravitaillement en munitions, mais surtout les repas.
- 29 Lettre non datée, probablement au cours du mois de juin 1917.
- 30 Signe distinctif ajouté à une médaille pour mentionner un fait d'arme ou un acte de bravoure.



Le «Christ des Tranchées»: une illustration de la Première Guerre mondiale chargée de symboles...

- 31 Lettre du 14 octobre 1917.
- 32 Lettre du 4 mai 1917.
- 33 Pierre-Eugène ne put participer à une des belles victoires du 22e bataillon, celle de Passchendaele, en Belgique, près de la frontière.
- 34 Lettre du 13 novembre 1917.
- 35 Lettre du 4 octobre 1917.
- 36 Lettre du 8 mai 1917.
- 37 Lettre non datée, écrite entre le 8 et le 17 février 1918.
- 38 Lettre du 14 janvier 1918.
- 39 Extrait des notes à l'usage des commandants de sections de mitrailleuses, écrites par Pierre-Eugène Guay lors de son cours de formation sur les *Lewis Gun*, en juin 1917.
- 40 Extrait des notes pour les commandants de sections de mitrailleuses.
- 41 Lettre non datée, probablement en septembre 1917.
- 42 Nom donné aux bourgades construites par les compagnies de charbon au XIXe siècle et qui furent si bien décrites par Émile Zola dans *Germinal*. En 1917, ces faubourgs ne ressemblent en rien à ceux décrits par le célèbre romancier.
- 43 Obus à fragmentation. Ce sont les morceaux des obus qui causent les blessures.
- 44 Lettre non datée, probablement fin août 1917.
- 45 Lettre non datée, début septembre 1917.
- 46 Lettre non datée, probablement fin septembre 1917.
- 47 Lettre du 1er janvier 1918.
- 48 Lettre du 26 mars 1918.
- 49 «Une lettre posthume», dans *Le Progrès du Saguenay*, 13 juin 1918, p. 5.
- 50 «Comment est mort le lieutenant Guay», dans *Le Progrès du Saguenay*, 13 juin 1918, p. 5.
- 51 ANQC, fonds Mgr-Victor-Tremblay, dossier 265, pièce 21.
- 52 «Service funèbre du Lt Pierre-Eugène Guay», dans *Le Progrès du Saguenay*, 23 mai 1918, p. 2.



# Thomas-Louis Tremblay: un héros de chez nous

par Louise Bouchard

*La gloire nimbée d'héroïsme, de Jules César à Eisenhower, n'a pas cessé d'électrifier l'imagination populaire, n'a pas consenti à être enfouie dans l'oubli. Elle s'appelle la gloire militaire.*

Auteur anonyme.

Tous ceux qui ont connu le Chicoutimi des années 40 ont entendu parler du camp Tremblay, sur la zone du Vieux-Port à Chicoutimi. Qui n'a pas déjà aperçu, lors d'une traversée de la réserve faunique des Laurentides, l'affiche indiquant *lac du général Tremblay* au kilomètre 159? Plusieurs fois, je me suis demandé qui était ce général Tremblay. Les villes d'Ypres, de Courcellette, de Vimy, de Lens et de Passchendaele l'ont vu à l'oeuvre durant les quatre années qu'a duré la Première Guerre mondiale. Le général Thomas-Louis Tremblay a été un héros de cette guerre, un héros de chez nous.

Fils du capitaine de marine Thomas Tremblay et de Mathilde Lachance, Thomas-Louis Tremblay est né à Chicoutimi le 16 mai 1886. Après des études scientifiques au Mont Saint-Louis<sup>1</sup>, il s'inscrit, en 1904, au Collège militaire royal de Kingston. Trois ans plus tard, il sort du collège avec un grade de lieutenant, un diplôme d'ingénieur civil en main et le titre de *Best men at all arms*,

distinction décernée à l'athlète le plus complet dans les sports et la culture physique.

En 1907, Thomas-Louis Tremblay commence sa carrière professionnelle comme ingénieur à la construction du chemin de fer transcontinental, position qu'il occupe pendant quatre ans, pour passer ensuite à la pratique privée. Même s'il poursuit une carrière civile, il ne délaisse pas pour autant la vie militaire: de 1907 à 1912,

il sert dans le 18<sup>e</sup> régiment d'infanterie, les Francs-Tireurs du Saguenay. En 1913, il joint les rangs de la 1<sup>ère</sup> batterie de l'artillerie canadienne. Ce changement d'unité coïncide avec ses nouvelles fonctions d'arpenteur-géomètre pour la province de Québec.<sup>2</sup>

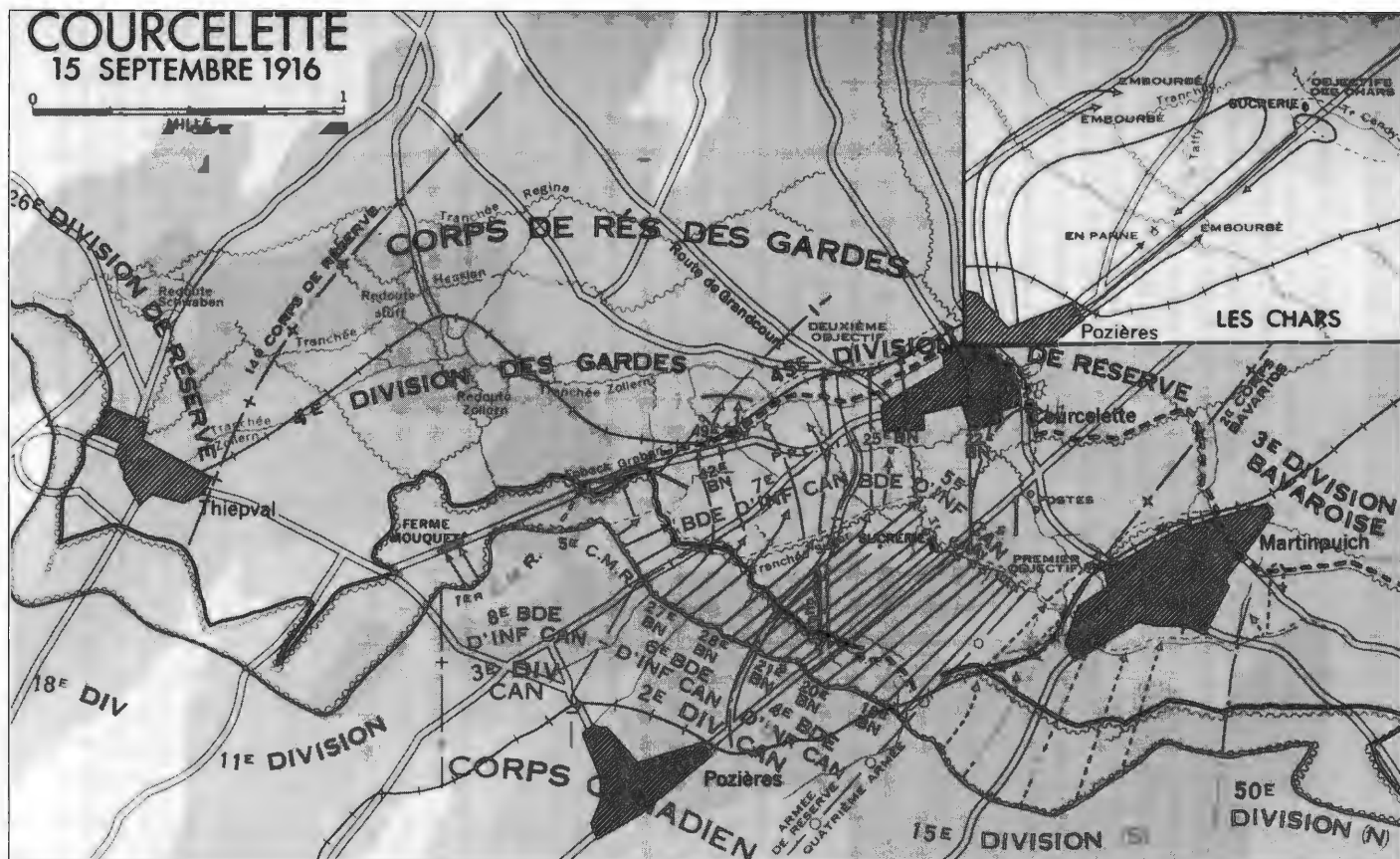
En 1914, à la déclaration de la Première Guerre mondiale, il entre en service actif pour l'armée. Lors de la mobilisation du premier contingent de volontaires canadiens-français, il se présente avec son unité à Valcartier. Le 12 mars 1915, le major Thomas-Louis Tremblay, alors âgé de 28 ans, devient le commandant en second du célèbre 22<sup>e</sup> bataillon canadien-français.<sup>3</sup>

À son arrivée à Amherst, en Nouvelle-Écosse, en mars 1915, le major Tremblay est chargé, par le commandant Gaudet, de l'entraînement du bataillon. Cette première tâche d'importance, qui



AN OC. coll. SH S. carton 2500.

*Le brigadier-général Thomas-Louis Tremblay, vers 1923.*



G. W. L. Nicholson, *Le Corps expéditionnaire canadien, 1914-1918*, Ottawa, Ministère de la Défense nationale, 1963, p. 185.

Carte de la bataille de Courcelette, survenue le 15 septembre 1916. À remarquer, dans le coin supérieur droit, la localisation de la «Sucrierie», conquête que rapporte le lieutenant-colonel Tremblay dans son journal.

consiste à l'initiation des hommes à la vie militaire et à la préparation des officiers et du bataillon pour le combat, semble convenir parfaitement au major. Sa formation militaire supérieure, combinée à ses qualités personnelles, vont lui permettre d'obtenir de bons résultats avec l'entraînement de ses hommes. On peut lire à ce sujet, dans le rapport<sup>4</sup> du colonel Landry, inspecteur général des troupes pour l'Est du Canada, que «l'amélioration et le progrès de cette unité en exercice, entraînement et discipline depuis l'arrivée à Amherst, ont été remarquables»<sup>5</sup>.

Le 20 mai 1915, les hommes du 22e bataillon sont enfin prêts et s'embarquent sur le *Saxonia* au port d'Halifax, en direction du camp d'East Sandling, en Angleterre. C'est seulement en septembre 1915 que les Canadiens français mettront le pied sur le sol français.

En janvier 1916, lorsque le colonel Gaudet est rappelé en Angleterre, le major Tremblay est nommé commandant intérimaire du 22e. Moins d'un mois plus tard, il en est officiellement le commandant avec le grade de lieutenant-colonel, ce qui fait de lui l'un des plus jeunes commandants des armées alliées.<sup>6</sup>

C'est lors de la bataille de Courcelette, en septembre 1916, que le lieutenant-colonel Tremblay s'illustre pour la première fois

et gagne «ses premiers galons». La prise de ce village, le 15 septembre 1916, a la réputation d'avoir été l'une des batailles les plus sanglantes de la Première Guerre mondiale mais, pour le 22e bataillon, elle marque son premier succès. C'est également lors de cette bataille qu'on fait la première utilisation des chars d'assaut au combat.

Lors de cette attaque, les 22e et 25e bataillons se sont vu confier la responsabilité de s'emparer du village de Courcelette, alors que le 26e bataillon devait suivre pour neutraliser les points de résistance et récupérer les prisonniers. Avant cette attaque, le lieutenant-colonel Tremblay donne l'ordre suivant à ses hommes:

*Je les [ai] avertis que la soupe va être chaude dans quelques heures. Nous allons à l'assaut d'un village qui s'appelle Courcelette. Ce village nous allons le prendre et quand nous l'aurons pris, nous allons le garder jusqu'au dernier homme. C'est notre première grande attaque, il faut qu'elle soit un succès pour tous les Canadiens français que nous représentons en France.<sup>7</sup>*

L'attaque du village de Courcelette, fixée pour 18h15, a lieu à travers les champs, sans tranchées. Le lieutenant-colonel Tremblay, à la tête de son bataillon, guide ses hommes selon son intuition en



### Grades et fonctions pour l'armée de terre

Il ne faut pas confondre, dans la hiérarchie militaire, le grade et la fonction. Le titre de commandant ou commandant en second est une fonction alors que le grade est la position hiérarchique du militaire. Voici les grades pour les membres du rang et les officiers de l'armée\*.

<b>Officiers généraux</b>	Général Lieutenant-général Major-général Brigadier-général
<b>Officiers supérieurs</b>	Colonel Lieutenant-colonel Major
<b>Officiers subalternes</b>	Capitaine Lieutenant Sous-lieutenant
<b>Officier subordonné</b>	Élève officier
<b>Personnels non-officier</b>	Adjudant-chef Adjudant-chef maître Adjudant Sergent Caporal-chef Caporal Soldat Recrue

\* Il faut noter que les grades sont différents pour l'armée, la marine et l'aviation.

Source: Site Internet de la Défense nationale du Canada: [www.dnd.ca](http://www.dnd.ca)

direction du bastion nommé «la sucrerie». Il savait très bien ce qui les attendait:

*Nous comprenons très bien que nous allons à la boucherie, la tâche est presque impossible avec si peu de préparation dans un pays que nous ne connaissons pas du tout. Cependant, le moral est extraordinaire et nous sommes déterminés de prouver que les "canayens" ne sont pas des "slackers".<sup>8</sup>*

Tremblay avait bien raison. Un peu plus loin dans son journal, on peut lire que «le bombardement est tellement violent que nous restons pour un instant comme stupéfiés». <sup>9</sup> Vers 19h00, après un violent corps à corps à la baïonnette, les Canadiens arrivent à «la sucrerie». Tremblay mentionne que la 4e brigade «regarde nos hommes avec surprise pouvant à peine croire que des êtres humains aient pu passer [sains et] saufs à travers un feu aussi infernal» <sup>10</sup>. La lutte pour garder le village a été acharnée, vive et même sans pitié. Le commandant Tremblay a eu fort à faire pour

garder ses hommes en rangs et organiser les contre-attaques contre l'ennemi. Malgré des pertes nombreuses et sévères, le lieutenant-colonel Tremblay mentionne ceci:

*Le moral des hommes, qui sont pourtant très fatigués, est très haut. Ils suivent mes instructions données avant la bataille. Ils ont pris le village, maintenant, ils le défendent. Je suis plus fier que jamais de mes hommes se sont des lions.<sup>11</sup>*

Le succès des Canadiens français a été grand, mais «les morts et les blessés se comptent par centaines. Ils sont partout entremêlés; nous entendons continuellement le gémissement des blessés» <sup>12</sup>. Cette bataille de trois jours aura la réputation d'avoir été un véritable enfer pour les soldats. Le lieutenant-colonel note que «si l'enfer est aussi abominable que ce que j'ai vu là, je ne souhaiterais pas à mon pire ennemi d'y aller» <sup>13</sup>.

Cette victoire confère au lieutenant-colonel Tremblay le titre de «héros de Courcellette» et lui procure la médaille de l'Ordre du service distingué. Cette reconnaissance officielle lui a été décernée comme ceci:

*Pour son héroïsme vraiment remarquable du 15 au 18 septembre 1916, le lieutenant-colonel Tremblay a dirigé son bataillon avec beaucoup d'héroïsme et un mépris complet du danger lors de la capture de Courcellette. Il s'est toujours placé aux endroits où le combat était le plus acharné et par son exemple personnel, il n'a jamais cessé de communiquer à ses hommes une nouvelle énergie pour renverser les obstacles et poursuivre l'attaque avec encore plus de vigueur. C'est en grande partie à son héroïsme et à son énergie que les opérations ont été si réussies.*

*Il a dirigé son bataillon au cours de l'avance de 3 000 verges effectuées en terrain découvert sous un barrage d'artillerie violent et continu lors de la prise de Courcellette.*

*Par son exemple entraînant, il a su communiquer un bel esprit d'énergie, de courage et de discipline.<sup>14</sup>*

Le 18 septembre 1916, souffrant et malade, le lieutenant-colonel est évacué en Angleterre. Il subit une opération qui le retient loin des combats pendant cinq mois. De retour avec son bataillon, le 14 février 1917, il écrit que «tous ces braves gens [ses soldats] paraissent heureux de me revoir; c'est un des bons moments de ma vie» <sup>15</sup>. En pleine forme, il est prêt à affronter la prochaine mission des Canadiens: la capture de la crête de Vimy. Il note dans son journal, le 8 avril 1917:

*Je me sens d'abord tout ému et fiévreux, le souvenir de l'enfer de Courcellette trouble mon esprit; je plains presque les boches qui se font massacrer, comme nous un jour. Ce trouble n'a cependant pas été de longues durées...<sup>16</sup>*



## Ordres et décorations du major-général Thomas-Louis Tremblay

**Ordre du service distingué (D.S.O.):** Décerné uniquement à des officiers en reconnaissance de services méritoires ou distingués individuels en temps de guerre.

**Compagnon de l'ordre du Bain (C.B.):** Décerné pour des services exceptionnels à titre militaire au cours de la Deuxième Guerre mondiale et de la Guerre de Corée.

**Compagnon de l'Ordre de Saint-Michel et Saint-Georges:** Médaille décernée par le gouvernement britannique tant à des militaires qu'à des civils.

**Cité à l'ordre du jour de l'armée (4 fois):** Cité par les Forces armées canadienne pour des actes hors de l'ordinaire en temps de guerre.

**Croix d'officier de la Légion d'honneur (médaille française):** Médaille décernée par le gouvernement français.

**Étoile de 1914-1915:** Décernée à tous ceux qui ont servi dans un théâtre d'opérations contre les puissances centrales entre le 5 août 1914 et le 31 décembre 1915, à l'exception de ceux qui étaient admissibles à l'Étoile de 1914.

**Médaille de la guerre 1939-1945:** Décernée à tous les officiers et le personnel non-officier en reconnaissance d'au moins 28 jours de service entre le 3 septembre 1939 et le 2 septembre 1945.

**Décoration des forces canadiennes (CD):** Décernée aux officiers et au personnel non-officier en reconnaissance de 12 années de service dans les Forces canadienne.

**Décoration d'efficacité du Canada:** Décernée, à compter du 23 septembre 1931, aux personnes enrôlées avant le 1er septembre 1939 jusqu'au 17 août 1942, en reconnaissance de 20 années de service méritoire.

**Médaille de guerre britannique:** Décernée à tous les officiers et le personnel non-officier des Forces armées canadiennes déployées à l'étranger et parties du Canada entre le 5 août 1914 et le 11 novembre 1918 ou ayant servi dans un théâtre d'opération.

**Médaille de la victoire (1914-1918):** Décernée à tous les officiers et le personnel non-officier ainsi qu'aux civils ayant fait partie d'une unité dans un théâtre d'opération entre le 5 août 1914 et le 11 novembre 1918. Cette médaille est toujours décernée avec la Médaille de guerre britannique.

**Médaille d'ancienneté de service dans les forces auxiliaires coloniales:** Décernée, du 4 février 1901 au 23 septembre 1931, aux adjudants, sous-officiers et hommes de la milice active, de la RVMRC et de l'ARC Auxiliaire en reconnaissance de 20 années de service.

**Médaille canadienne du volontaire:** Décernée aux personnes de tous les grades de l'Armée, de la Marine et de l'Aviation, qui se sont portées volontaires et qui ont servi honorablement pendant 18 mois entre le 3 septembre 1939 et le 1er mars 1947.

**Décoration pour officiers des forces auxiliaires coloniales:** Décernée, du 4 février 1901 au 31 décembre 1931, aux officiers de la milice active non permanente, en reconnaissance de 20 années de service méritoire.

Source: Site Internet des anciens combattants à l'adresse: [www.vac-acc.gc](http://www.vac-acc.gc).



Archives de la Régie du Royal 22e Régiment, dossier Tremblay

*Une peinture représentant le major-général Tremblay avec ses nombreuses décorations. Au cou, du haut vers le bas: Compagnon de l'ordre du Bain, décoration non identifiée. À la poitrine, de gauche à droite: l'Ordre du service distingué, l'Étoile de 1914-1915, la Médaille de guerre britannique, la Médaille de la victoire (1914-1918), la Médaille canadienne du volontaire, la Médaille de la guerre 1939-1945, décoration non identifiée, la Médaille d'ancienneté de service dans les forces auxiliaires coloniales, décoration non identifiée, la Décoration d'efficacité du Canada, la Croix d'officier de la Légion d'honneur.*

La victoire de Vimy est célébrée en grande par les Canadiens français. Si Courcellette a fait la renommée du 22<sup>e</sup> bataillon, Vimy en fait sa gloire.

Pour s'être distingué lors de la bataille de Vimy, le lieutenant-colonel Tremblay reçoit, le 7 juin 1917, l'une des plus grandes décorations de France: la Croix d'officier de la Légion d'honneur. Il écrit à ce sujet, dans son journal:

*Ce soir, je visite avec Vanier les hommes au travail, et de retour, j'ai eu une agréable surprise. Un message de la division m'apprend que je suis fait officier de la Légion d'honneur et que les majors Dubuc et Lafèche [sont fait] chevaliers du même Ordre. J'en suis tout particulièrement heureux car elle n'était pas du tout attendue et que c'est précisément la décoration à laquelle je tiens le plus.<sup>17</sup>*

De retour au pays en mai 1919, avec le grade de brigadier-général, les éloges à son sujet viennent de partout au Canada. D'un tempérament calme, on dit qu'il avait toutes les qualités d'un chef; hardi, téméraire et infatigable, il savait se faire écouter et respecter de ses hommes. Ces derniers l'admiraient, lui, il les comprenait et leur parlait. Si, dans les tranchées, il passait à l'heure des repas et que, par politesse, un soldat se levait, tout de suite il s'écriait «ne vous dérangez pas les enfants»<sup>18</sup>. Il avait la réputation d'un chef «bon papa» pour qui ses hommes auraient fait n'importe quoi.<sup>19</sup>

Sa ville natale, Chicoutimi, lui a rendu hommage le 13 juillet 1942, en dévoilant une plaque commémorative qui indique que le Centre d'entraînement militaire de Chicoutimi<sup>20</sup> portera fièrement le nom de Tremblay. Sur cette plaque commémorative, on pouvait lire l'inscription suivante:

Centre d'entraînement militaire Tremblay  
Parmi ses fils les plus valeureux  
notre pays s'honore de compter,  
le major-général Tremblay C.M.G. D.S.O.,  
héros de Courcellette, d'Amiens, d'Arras et de Cambrai,  
inspecteur général de l'armée canadienne  
né à Chicoutimi.

Ce Centre d'instruction militaire est fier de porter son nom.<sup>21</sup>

Parmi tous les témoignages de reconnaissance à l'égard de ce héros, ce sont les paroles du major-général Georges-P. Vanier, ambassadeur du Canada et compagnon d'armes du brigadier-général Tremblay, lors de cette inauguration, qui résument bien l'homme qu'était Tremblay.



*Des soldats à la sortie des tranchées. Rapportants divers objets comme souvenirs, les Canadiens qui ont combattu à Courcellette montent sur un camion qui doit les ramener au cantonnement de repos, derrière les lignes.*

*Il fut un chef sévère et juste. Son autorité reposait sur une science militaire solide et sur des qualités d'âme et de coeur qui sont les marques d'un vrai chef. Courageux et dynamique, il sut inspirer confiance, imposer sa volonté aux troupes. Il avait un mépris absolu du danger, ses hommes savaient — on ne trompe pas un soldat — qu'il était sans peur, prêt à faire lui-même ce qu'il leur demandait. Avec eux, il montait à l'assaut, leur communiquait le feu sacré, les entraînait. À l'action devant l'ennemi, il était calme et prenait des décisions sans hésiter, plus d'une fois la mort passa près de lui.*

*Tremblay incarna, en quelque sorte, l'âme du 22<sup>e</sup>, il apporta à ses drapeaux une large part de gloire. Sa place dans l'histoire de notre peuple est assurée. J'ose affirmer qu'il est le plus grand soldat canadien-français depuis Salabery.*

*L'histoire d'une nation est enrichie par des hommes comme lui. Mais nul n'est prophète dans son pays. Les canadiens-français ne se sont jamais rendu compte de l'action bienfaisante exercée par le général Tremblay sur les canadiens de la langue anglaise. Son nom est respecté dans tout le Canada et beaucoup, Dieu en soit loué, nous jugent par lui. Il est la preuve vivante que les canadiens-français n'ont pas perdu les vertus militaires de leurs ancêtres.<sup>22</sup>*

La Première Guerre terminée, il reprend sa profession comme ingénieur en chef et gérant général de la Commission du Havre, à Québec, poste qu'il occupe jusqu'en 1936. À l'âge de 32 ans, il

prend le temps d'épouser Marie Hamel. Trois enfants naîtront de ce mariage.

Sa vie professionnelle est à l'image de sa carrière militaire. Son intérêt pour les activités internationales de sa profession l'amène à s'impliquer dans différentes organisations. Par exemple: en 1925, il fait partie de la Commission d'enquête McLean; de 1927 à 1929, il est vice-président de l'Association américaine contre la contamination des eaux; en 1928, il est vice-président de l'Association des ports d'Amérique; et en 1938-1939, il est l'un des commissaires chargés d'étudier le projet de route entre la Colombie-Britannique et l'Alaska.

Malgré sa carrière professionnelle bien remplie, il ne délaisse pas pour autant ses activités militaires: il occupe la vice-présidence de la «Canadian Legion War Service»; de 1921 à 1931, il est lieutenant honoraire du Royal 22e régiment; de 1921 à 1950, il devient aide de camp honoraire des gouverneurs généraux du Canada; de 1921 à 1946, il est colonel honoraire des Voltigeurs de Québec; à la mort du général Foch, en 1929, il devient le deuxième colonel honoraire du Royal 22e régiment. Cette dernière nomination vient honorer sa brillante carrière militaire.

À la déclaration de la Seconde Guerre mondiale, le brigadier-général Tremblay reprend du service. Sa formation militaire, combinée à son expérience de la Première Guerre, lui confèrent toutes les qualités pour devenir inspecteur général de l'armée pour l'est du Canada. Ce poste, il l'occupe jusqu'à la fin des hostilités avec le grade de major-général.

Thomas-Louis Tremblay décède à Québec, le 28 mars 1951, à l'âge de 64 ans et 10 mois, des suites d'une maladie grave et subite. Figure importante du monde militaire, il a eu droit jusqu'à son dernier repos aux grands honneurs. Ses obsèques ont réuni, dans les rues de Québec, les grandes personnalités du Canada; l'Armée, l'État et l'Église y étaient.<sup>23</sup>

Thomas-Louis Tremblay était un héros de chez nous.

### Notes

- 1 École réputée pour son corps de cadets.
- 2 Jean-Pierre Gagnon, *Le 22e bataillon (canadien-français) 1914-1919: étude socio-militaire*, Presses de l'Université Laval en collaboration avec le ministère de la Défense nationale et le Centre d'édition du gouvernement du Québec, Ottawa et Québec, 1986, p. 77.
- 3 Le 22e bataillon canadien-français a été formé à l'automne 1914, à Montréal. D'abord cantonné à Saint-Jean-sur-Richelieu, il déménage, en mars 1915, à Amherst, en Nouvelle-Écosse.
- 4 Inspection des 7 et 8 avril 1915, cité dans Jean-Pierre Gagnon, *op. cit.*, p. 75.
- 5 *Ibid.*, p. 76.
- 6 Thomas-Louis Tremblay est alors âgé de 28 ans.

- 7 Archives de la Régie du Royal 22e Régiment, journal du major-général Thomas-Louis Tremblay, 15 septembre 1916, p. 76.
- 8 *Ibid.*, 15 septembre 1916, pp. 75-76.
- 9 *Ibid.*, 15 septembre 1916, p. 77.
- 10 *Ibid.*, 15 septembre 1916, p. 78.
- 11 *Ibid.*, 15 septembre 1916, p. 79.
- 12 *Ibid.*, 15 septembre 1916, p. 81.
- 13 *Ibid.*, 18 septembre 1916, p. 90.
- 14 Archives de la Régie du Royal 22e Régiment, dossier du major-général Tremblay.
- 15 Archives de la Régie du Royal 22e Régiment, Journal du major-général Thomas-Louis Tremblay, 14 février 1917.
- 16 *Ibid.*, 8 avril 1917.
- 17 *Ibid.*, 29 mai 1917.
- 18 Archives de la Régie du Royal 22e Régiment, dossier du major-général Thomas-Louis Tremblay.
- 19 *Idem.*
- 20 Le Centre d'entraînement militaire de Chicoutimi occupait tout l'espace de la zone portuaire. Il était destiné aux conscrits lors de la Deuxième Guerre mondiale.
- 21 *Le Progrès du Saguenay*, 14 juillet 1942.
- 22 ANQC, fonds Mgr-Victor-Tremblay.
- 23 *Le Soleil*, 30 mars 1951.



**Potvin &  
Bouchard inc.**

#### JONQUIÈRE:

3900, rue Saint-Jean  
547-4751

#### ALMA:

50, des Pins  
668-3027

#### CHICOUTIMI:

790, rue Alma  
549-4600

#### LA BAIE:

2880, av. du Port  
544-3000

La compétence partout  
au Saguenay—Lac-Saint-Jean



# La conscription de 1917 au Saguenay—Lac-Saint-Jean

par Jérôme Gagnon

La Première Guerre mondiale, en plus de son lot de morts et de destruction, provoque, pour le Canada, de profondes divisions internes, une crise sans précédent et une importante remise en question des institutions fédérales. En 1917, devant l'impératif d'augmenter les effectifs du Corps expéditionnaire combattant en Europe, le gouvernement de Robert Borden se voit dans l'obligation d'avoir recours à la mesure la plus impopulaire de l'histoire du pays: la conscription.

La conscription ou Loi du service militaire survient à un bien mauvais moment pour le Canada. Bien qu'intrinsèquement détestable, cette mesure ne fait qu'attiser un feu qui brûle depuis quelques années. Le pays, au cours de la Première Guerre mondiale, est aux prises avec un conflit ethnique qui déchire de façon profonde les relations, pourtant naturellement tendues, entre Canadiens français et Canadiens anglais. Le conflit débute en 1911 par un malentendu politique lourd de conséquences. Frustrés par la politique de compromis du premier ministre Wilfrid Laurier, les nationalistes canadiens-français, avec à leur tête Henri Bourassa et le journal *Le Devoir*, prennent ouvertement position dans les élections pour le parti conservateur de Robert Borden. Cette alliance peu naturelle porte au pouvoir, à Ottawa, un gouvernement aux tendances carrément impérialistes. Évidemment, l'alliance ne tient pas. En 1912, le gouvernement ontarien, dans son désir de réformer son système scolaire, adopte le règlement XVII, visant à restreindre l'usage de la langue française dans les écoles primaires. Il n'en faut pas plus pour mettre le feu aux poudres. D'un côté, les traditionalistes et orangistes ontariens, soutenus par la majorité impérialiste du gouvernement Borden, de l'autre, la communauté franco-ontarienne, soutenue par les nationalistes de Bourassa et l'ensemble de l'opinion publique du Québec.

Au moment où débute la guerre, en 1914, le Canada n'est pas du tout d'humeur à guerroyer sur les champs de bataille européens. Selon les Canadiens français, la lutte pour la sauvegarde de leurs

droits ne se fait pas en Europe contre une Allemagne expansionniste, mais plutôt au pays contre un gouvernement impérialiste et des Canadiens anglais qu'on ne tarde pas à comparer aux Prussiens d'outre-mer.

Au Saguenay—Lac-Saint-Jean, les événements d'Ontario ont leur écho dans les journaux locaux. L'opinion régionale s'enflamme pour la lutte inégale que mène la minorité francophone de la province voisine et fait bloc avec les protestations de Bourassa et du *Devoir*.

## Prémises à la conscription

Au mois d'août 1914, l'opinion générale est plutôt enthousiaste à la participation du Canada à la défense de l'Empire. L'Angleterre épouse une cause juste et noble en combattant la barbarie prussienne. Le conflit suscite d'autant plus la sympathie qu'il oppose l'agresseur allemand à la «courageuse petite Belgique» qui, en plus d'être majoritairement catholique, inspire l'admiration dans cette lutte inégale.

Ainsi, lorsque le gouvernement d'Ottawa annonce les premières mesures pour aider la métropole dans cette guerre, personne, ou à peu près, n'y trouve à redire. On accepte aisément que Borden décide de fournir à l'Angleterre une aide matérielle. Un million de sacs de farine seront envoyés en Angleterre, un crédit de 50 millions de dollars est voté rapidement par le gouvernement fédéral et, le 19 août, c'est le gouvernement provincial de Lomer Gouin qui renchérit en envoyant outre-mer 4 millions de livres de fromage. À toutes ces mesures, la population du Québec, comme celle de la région, réagit avec une relative résignation et une certaine sympathie.

*Le gouvernement canadien vient d'offrir un million de sacs de farine à l'Angleterre en cadeau, représentant une valeur de \$2,800,000. Personne ne semble y trouver à redire. L'Angleterre*

*est en guerre, il n'est que juste que nous volions à son secours. Mais la farine sera chère cet hiver.<sup>1</sup>*

Personne ne s'oppose non plus à d'autres mesures extraordinaires prises par le gouvernement, telles que la levée d'une armée de 20 000 hommes, la création du Fonds patriotique canadien pour le soutien des familles de soldats et l'adoption de la Loi des mesures de guerre donnant au gouvernement des pouvoirs étendus en matière de censure, de déportation, de contrôle économique et d'ingérence dans le domaine des droits civils. Un semblant de trêve politique semble régner au pays.

Cet état de paix intérieure ne tarde pas, toutefois, à être troublé. Le conflit ethnique en latence reprend de la vigueur, principalement en raison de l'effort du Québec au sujet du recrutement des armées. D'après les statistiques officielles, 64% des soldats enrôlés volontairement pour le service outre-mer sont de souche britannique et nouvellement installés au Canada, 26% sont des Canadiens anglais et seulement 3,7% sont d'origine canadienne-française. Cette situation s'explique en grande partie par le peu de place que l'armée offre à l'élément francophone. Les postes de commandement, la composition des régiments et la langue d'opération est entièrement anglaise.

*C'est à des Anglais qu'on a confié cette mission [recrutement] et les Anglais ont recruté parmi les leurs. Quels sont les Canadiens-français à qui on a donné semblable mission?<sup>2</sup>*

Il n'y a pas que cela. Les Canadiens français n'ont guère d'intérêts dans ce conflit lointain. L'attachement à la couronne britannique ne suscite aucun sentiment patriotique au Québec et la défense de l'ancienne mère patrie, la France, ne réveille pas plus de sympathie. Le clergé catholique a, depuis si longtemps, monté la population du Canada contre l'anticléricisme français qu'on ne se sent guère d'affinités avec ce pays où règnent l'incroyance et l'irrégion.

Il fallait s'y attendre, dans les provinces anglaises, on supporte mal ces disparités ethniques dans le recrutement des volontaires. Le Québec, c'est évident, ne fait pas sa part pour la défense de l'Empire et des intérêts du Canada. La presse anglophone ne manque pas de s'élever contre le manque de patriotisme des Canadiens français et les leaders «pernicieux» qui les commandent. Henri Bourassa et le journal *Le Devoir* sont des cibles de choix pour les journaux orangistes. Bourassa est assimilé à un pro-allemand et à un traître. Le *Saturday Night* de Toronto écrit à son sujet:

*Tous les jours, en Europe, des hommes, qui n'ont pas fait plus de mal, sont pendus comme traîtres.<sup>3</sup>*

De son côté, Bourassa réplique avec autant de véhémence contre les «profiteurs» qui, au prix du sang de leurs compatriotes, s'empressent les poches:

*...il fallait à tout prix que l'aide du Canada prit une forme "puffiste" [prétentieuse], tapageuse, sonore, digne des parvenus cossus et ventrus qui dominent la Haute Finance, le Gros Commerce et la Grande Politique de la Nation Canadienne. Il fallait aussi qu'elle profitât surtout aux "boodlers" [tricheurs] aux vampires, aux fournisseurs de pots-de-vin et de souscriptions électorales, aux trafiquants de bottes en peau de vache fraîche et de rasoirs "made in Germany".<sup>4</sup>*

Ces propos acerbes, qui attaquent de front les milieux de la finance anglophones et les accusent de profiter de la guerre pour s'enrichir, ne font qu'exacerber les tensions qui existent entre le Québec et le reste du Canada. Ce qui ressort également de cette lutte, c'est le retour de la question des écoles d'Ontario qu'on avait un peu mise de côté à la suite de la fébrilité suscitée par les débuts de la guerre. À la fin de 1914, on reprend de plus belle la lutte pour les droits linguistiques des minorités francophones. Le Québec se sent beaucoup plus concerné par ce qui se passe en Ontario qu'en Europe. Avec Bourassa en tête, la question des écoles prend toute la place de la vie politique au Québec pendant les deux années à venir. Le sentiment d'antipathie à l'égard des anglophones, persécuteurs de la minorité francophone ontarienne, nuira considérablement au recrutement des forces combattantes.

Au Saguenay et au Lac-Saint-Jean, le même sentiment domine. Il est alimenté de Montréal et de Québec par les principaux leaders nationalistes. Il n'y a pratiquement pas de semaine où *Le Progrès du Saguenay* se scandalise sur la situation des Franco-ontariens. On publie sans cesse les dernières déclarations d'Henri Bourassa, d'Armand Lavergne ou d'Omer Héroux. On fait grand cas des visites à Chicoutimi de Thomas Chapais, à la fin de janvier 1915, et de l'archange du nationalisme, Henri Bourassa, au mois d'août de la même année.<sup>5</sup> La question des écoles prépare bien le terrain et, lorsque survient la crise de la conscription, l'opinion publique, *Le Progrès du Saguenay* et le nouveau *Colon* de Roberval sont entièrement ligués contre Borden, son gouvernement, la presse anglophone et francophone pro-conscriptionniste, et le Canada anglais au complet.

## La conscription

Cette préoccupation pour les écoles de l'Ontario n'est pas du tout le lot du gouvernement et du premier ministre Borden. La guerre en Europe est ce qui menace le plus les droits et libertés du Canada et Borden fait des pieds et des mains afin que l'Angleterre et son esprit civilisateur triomphent. La participation du Canada est énorme. En avril 1917, on estime à 424 526 le nombre de volontaires à s'être enrôlés sous les drapeaux. Pour un pays ne comptant alors que 8 millions d'habitants, l'effort est plus que considérable, d'autant plus que, dans tous les domaines de l'économie, notamment l'agriculture, on déplore un manque de main-d'oeuvre. De plus, les pertes sur les champs de bataille de la France sont également très importantes. Au cours des mois d'avril et de mai,

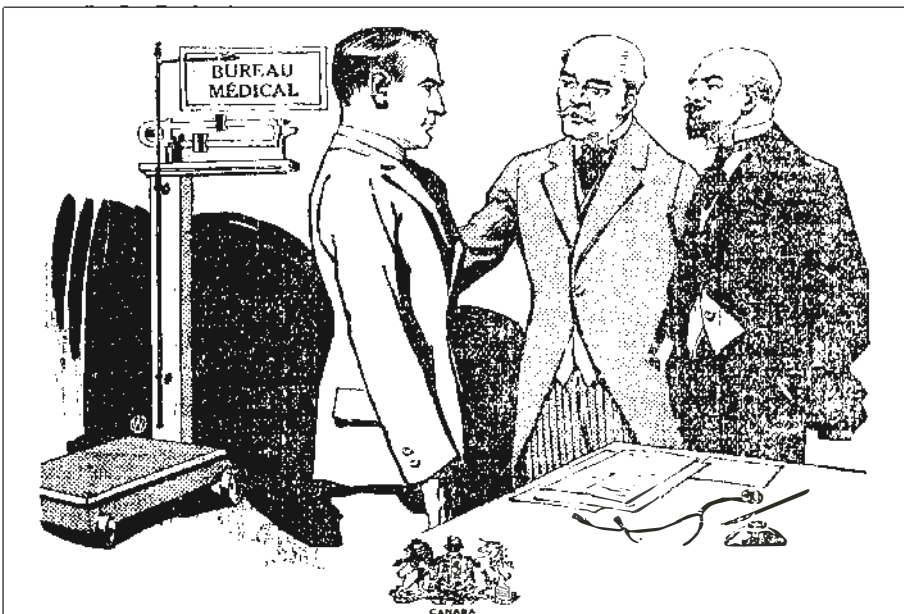
les pertes canadiennes se chiffrent à près de 27 000 hommes, tandis que le recrutement pour ces deux mois n'atteint pas le nombre de 12 000 volontaires.<sup>6</sup>

En février 1917, le premier ministre Borden est en Angleterre pour participer à la conférence impériale visant à définir les impératifs militaires de l'Empire britannique. Le premier ministre, Lloyd George, insiste auprès des dominions sur l'importance d'augmenter les effectifs de combattants. À son retour au Canada, au mois de mai, Borden est fermement décidé à avoir recours à l'instance ultime pour envoyer plus de soldats en Europe. Pourtant, le 17 janvier 1916, de concert avec le chef de l'opposition, Wilfrid Laurier, le premier ministre avait promis qu'il n'aurait jamais recours à la conscription. Il appert que la défense de l'Empire l'emporte sur les promesses. La population, n'étant d'ailleurs pas dupe, s'attend à cette éventualité. Bourassa en fait planer le spectre dans *Le Devoir* depuis le début de la guerre.

En région, on sentait depuis plusieurs mois déjà que l'inéluctable se préparait. À la fin de décembre 1916, sans doute dans le but de préparer l'éventuelle conscription, Ottawa met sur pied un programme d'enregistrement national. On désire, parce semblant de recensement, connaître les hommes disponibles pour le service national. En janvier 1917, *Le Progrès du Saguenay* fait paraître une annonce de J.-É.-A. Dubuc conseillant à la population de s'inscrire sans tarder. Selon lui, l'enregistrement national n'engage à rien.<sup>7</sup> Dans l'hebdomadaire jeannois, *Le Colon*, la même naïveté se perçoit face à l'inscription nationale:

*En somme nous ne voyons aucun danger à nous conformer à la demande du Service national. Nous ne pensons pas que ces cartes soient le prélude de la conscription, qui ne serait pas justifiable dans les circonstances. Nous sommes pour la conscription agricole et industrielle seulement et nous n'avons l'obligation de diriger l'effort commun vers l'amour du sol.<sup>8</sup>*

Dans l'esprit de la population, cette mesure ne pouvait qu'annoncer les véritables intentions du gouvernement. Le peuple ne tarde pas à être fixé. Dès la fin du mois de mars, les aspirations du gouvernement conservateur commencent à transparaître et la conscription est à l'ordre du jour dans les journaux. On ne tarde pas



## Ces Hommes vous aideront dans la décision.

**Etes-vous sujet à être appelé pour le service militaire suivant la loi de la Milice?**

**La réponse à cette question vous sera facilitée sans retard.**

**Rappelez-vous que la première classe qui sera appelée inclue seulement les hommes âgés de 20 à 34 ans, inclusivement, célibataires ou veufs sans enfants. Ceux qui se sont mariés après le 6 juillet 1917, sont considérés comme étant célibataires au sens de la loi.**

**On a maintenant établi des Bureaux Médicaux par tout le Canada. Ces bureaux examineront, gratuitement et sans obligation, tout homme désirant être examiné quant à son aptitude physique pour le service militaire. On vous dira en très peu de temps si votre**

**condition physique vous exempt de l'appel ou vous rend apte pour le choix.**

Il est important pour vous d'obtenir cette information aussitôt que possible. Un certificat d'incapacité, donné par un Bureau Médical, vous rendra exempt de toute responsabilité sous la Loi du Service Militaire à n'importe quel Tribunal d'Exemption. Un certificat de capacité n'exclura pas un appel pour exemption, en aucune manière.

De manière à pouvoir envisager votre avenir avec certitude, rendez-vous à un Bureau Médical aussitôt que possible et assurez-vous si vous êtes ou non éligible. Votre famille et votre patron sont tout aussi intéressés que vous-même.

Emis par  
**Le Conseil du Service Militaire.**  
231F

*Des messages publicitaires sont diffusés dans les journaux afin de promouvoir l'enrôlement, suite à l'adoption de la loi de la conscription.*

à assimiler l'idée d'enrôlement obligatoire à une vengeance des Anglais contre le Québec.

*Les ministres protestants du haut de leurs chaires, les politiciens impérialistes, les journaux jaunes, les sociétés commerciales, les chambres de commerce, les orangistes, les clubs de femmes, tous sont à l'oeuvre depuis quelque temps pour forcer le gouvernement d'appliquer la loi de la milice. Et, l'application de la loi de la milice, dans l'esprit de tout ce monde là, c'est la conscription déguisée. Et la conscription sera surtout dirigée contre la province de Québec ont dit Sam Hugues<sup>9</sup> et certains clergyman.<sup>10</sup>*

Dès son retour d'Angleterre, Borden affirme son intention d'instaurer la loi du service militaire obligatoire. Le Conseil des ministres se met en branle et le projet suit les procédures habituelles



## Les tribunaux d'exemption dans la région

Les tribunaux d'exemption ont été définitivement constitués à Ottawa mercredi dernier.

Nous publions plus bas la liste complète de ces tribunaux pour les districts de Chicoutimi, Lac-Saint-Jean, Charlevoix et Saguenay.

Il ne faut pas oublier que les décisions de ces tribunaux ne sont pas finales, et que les intéressés pourront toujours aller en appel devant les tribunaux d'appel et en dernier ressort devant le tribunal d'appel central.

### CHICOUTIMI

M. Georges St-Pierre, notaire  
M. Onésime Tremblay, avocat  
JONQUIÈRE

M. J.-H. Brassard  
M. J.-E. Bergeron

### GRANDE BAIE

M. F.-X. Bélanger, instituteur  
M. Alphonse Tremblay, Bagotville  
L'ANSE ST-JEAN

M. B. Boudreau

M. Laurent Bouchard  
TADOUSSAC

M. Omer Bouliane  
M. Xavier Maltais, Dolbeau  
ST-GÉDÉON

M. Alphonse Fortin, Hébertville  
M. Étienne Coulombe  
ST-FÉLICIEN

M. J.-A. Jobin

M. Arsène Lefebvre  
ROBERVAL

M. Armand Boily, avocat  
M. Géo.-P. Marcotte  
DELISLE

M. Édouard Fleury  
M. le notaire Gingras, Alma

Le tribunal de Chicoutimi siègera à l'Hôtel de Ville. Dans les autres paroisses les séances se tiendront dans la salle du conseil municipal.

Le Progrès du Saguenay, 18 octobre 1917, p. 3.

d'adoption. La réaction populaire au Québec s'amorce immédiatement. Le mouvement prend naissance à Montréal. Des émeutes s'organisent et les principaux journaux conscriptionnistes en sont les premières cibles. Le 24 mai, on brise les vitres des édifices de *La Presse* et de *La Patrie*. Le mouvement s'étend à la grandeur du Québec. À Chicoutimi, le 27 mai, une manifestation spontanée s'organise, 2 000 personnes envahissent les terrains de l'hôtel de ville. Une demande officielle est faite au maire de transmettre les protestations de la ville au gouvernement Borden et au député Joseph Girard.<sup>11</sup>

En juin, c'est toute la région qui s'enflamme. Des manifestations s'organisent à Alma, Saint-Bruno, Saint-André, Saint-Ambroise et Saint-Gédéon. Lors d'une assemblée à Chicoutimi, le 4 juin, une foule de 2 500 personnes oblige le député Girard à affirmer publiquement qu'il votera en chambre contre la conscription.<sup>12</sup> La région s'est liguée contre le projet de Borden. Les journaux régionaux prennent la tête de la protestation populaire. À chaque semaine, des articles interminables mettent en évidence les dangers d'une telle loi. Ils ne cessent de préciser que la future conscription est

Les protestations du Québec ne réussissent pas à convaincre Borden et le gouvernement d'adoucir leurs positions. Les pressions sont pourtant fortes. Le chef de l'opposition, Wilfrid Laurier, réclame un référendum sur la question. Rien n'y fait. La loi est adoptée en chambre le 25 juillet 1917 et on commence à dispenser l'information à la population. Le 4 octobre 1917, suivant la ratification par le gouverneur général, on entame les procédures d'application.

## La Loi du service militaire, 1917<sup>13</sup>

La Loi du service militaire (Military Service Act) touche une bonne partie de la population. En effet, le gouvernement, selon les termes de la loi, peut appeler sous les drapeaux, soit pour le service outre-mer, soit pour la défense d'autres colonies britanniques ou pour la défense du Canada, tout homme de 20 à 45 ans, citoyen canadien, et ne répondant à aucune des exemptions citées par la loi. Évidemment, la loi prévoit l'appel successif de six classes de ces conscrits. En réalité, seule la classe 1 des conscrits sera appelée à servir au cours de la Première Guerre mondiale. La classe 1 comprend les célibataires ou veufs, sans enfant, de 20 à 34 ans.

Il existe sept raisons pour empêcher un conscrit du service actif:

- a) *s'il s'avère que, de par son métier, il est plus utile au pays en continuant son emploi;*
- b) *si l'intérêt national commande que, de par des compétences particulières, l'homme puisse remplir une tâche qu'il préfère;*
- c) *s'il est désirable pour l'avenir du pays que l'homme continue la formation ou l'apprentissage d'un travail;*
- d) *si l'enrôlement devait causer un préjudice sérieux en raison d'obligations d'affaires, d'ordre financier ou familial;*
- e) *si l'état de santé de l'homme ne répond pas aux standards de l'armée;*
- f) *si l'homme a des scrupules sérieux, de par ses croyances religieuses, reconnues par le gouvernement;*
- g) *si l'homme est privé du droit de vote en vertu de la loi électorale.*

Toute demande d'exemption se fait par écrit sur des formulaires disponibles dans les bureaux de poste. La demande d'exemption est ensuite étudiée par un tribunal local prévu à cet effet et ayant son siège dans les principaux centres de chaque région. Ces tribunaux sont composés de deux membres dont l'un est nommé par un comité gouvernemental et l'autre par les juges des cours en vigueur dans la région. Il existe 9 tribunaux locaux dans la région. En plus, dans chaque ville et village, un bureau médical est mis sur pied afin de déterminer l'état de santé du futur conscrit. Par exemple, à Chicoutimi, c'est le docteur Lacroix de Saint-Romuald et le lieutenant Bisson de Montréal qui dirigent le bureau.

La loi prévoit également des sanctions pour les contrevenants. Officiellement, la loi précise que ceux qui refusent de se soumettre

dirigée contre le Québec et, qu'à ce niveau, elle représente une véritable lutte raciale entre Anglais et Français.

à la conscription encourent des amendes substantielles allant de 10 à 500 dollars et des peines d'emprisonnement pouvant atteindre douze mois. Dans la réalité, l'application de la loi est beaucoup plus simple. Le contrevenant est tout simplement enrôlé de force dans l'armée. Il n'y a pas que ceux qui refusent de se soumettre à la conscription qui sont touchés par la loi, on prévoit des peines similaires pour tous ceux qui se trouvent complices des insoumis à cette loi. Quant aux publications qui voudraient conseiller l'insoumission à la loi, elles s'exposent à des sanctions sévères pouvant aller jusqu'à l'interdiction de publication.

### Les réactions

Au cours de l'automne 1917, la population régionale regarde avec impuissance les premières manifestations de l'application de la loi de la conscription. La mise en place des bureaux médicaux et des tribunaux d'exemption, la publication dans les journaux et les nombreux placards dans les lieux publics ne laissent plus aucun doute, nos jeunes seront embarqués malgré eux vers l'Europe pour servir de victimes aux terribles et cruels Allemands.

Les journaux et les leaders anti-conscriptionnistes poursuivent leur lutte. La dernière chance qui s'offre à la population de contrer cette loi tant détestée, c'est de renverser le gouvernement impérialiste qui l'a mise en vigueur.

Dans le but de légitimer son gouvernement face au Military Service Act, Borden décide d'organiser des élections générales pour la fin de 1917. Pour conforter la puissance de son gouvernement, il mijote un projet de coalition avec les libéraux. Sir Wilfrid Laurier est approché pour l'aider à construire cette union qui permettra de former un consensus politique au pays, l'aidant à poursuivre sans entrave la guerre et surtout d'appliquer la conscription sans opposition officielle. La réponse de Laurier est claire: il n'embarque dans un tel projet qu'à la seule condition qu'un référendum soit tenu sur la question de la conscription. La réponse de Borden ne se fait pas attendre. Il n'y aura pas de référendum. La loi est votée et elle sera appliquée. Par conséquent, les élections auront lieu et deux partis s'affronteront: une coalition formée des conservateurs et de libéraux conscriptionnistes, et une ligue anti-conscriptionniste menée par Wilfrid Laurier.

Encore une fois, les journaux de la région se prononcent clairement, avec grande conviction et détermination:

*Écoutez, mes amis, c'est le moment de garder la tête sur les épaules et d'utiliser comme il le faut le peu de liberté que nous laisse le kaiser Borden. La loi de conscription est despotique, mal venue autant qu'on voudra le croire. Son application s'inspire de principes machiavéliques: elle subordonne le droit de vote des citoyens libres que vous êtes à l'adhésion aux cruels caprices des boches qui s'inspirent à Toronto.<sup>14</sup>*

*Nos concitoyens électeurs ont besoin d'une grande force d'âme: des nouvelles décourageantes vont être mises en circulation d'ici au 17 décembre; des endormeurs et des opportunistes vont lancer les gaz de la lâcheté; l'argent des deux caisses électorales, les millions réalisés en des opérations préjudiciables au pays, les recettes scandaleuses des profiteurs et des accapareurs: l'argent va couvrir nos villes et nos campagnes de son flot corrompateur; les journaux qui travaillent à la démolition de leur pays vont distiller l'erreur dans les esprits et la trahison des plus nobles traditions, qu'importe! Résistons vaillamment à toutes les influences délétères! L'heure est grave. Le vote du 17 décembre fixera le sort de notre pays.*

*Notre devoir est tout tracé: congédier et juger les bourreaux de la nation.<sup>15</sup>*

Devant la gravité de la situation, la presse régionale ne peut que servir un discours alarmant. On imprime à outrance une publicité en faveur du candidat anti-conscriptionniste, le Dr Edmond Savard et on vilipende autant que possible l'infortuné député sortant, Joseph Girard. «Faisons une croix énergique vis-à-vis le nom du candidat qui combat Borden en face, le docteur Savard», «La victoire de Borden sonnera le glas de la nation canadienne», «Un vote pour Girard est un vote pour Borden».

Le résultat est prévisible. Le 17 décembre, la région vote plus que massivement pour Edmond Savard. Dans le reste du Québec, le résultat est le même, sauf que l'ensemble du Canada appuie fortement le gouvernement d'union.

Au début de 1918, le Québec est complètement isolé du reste du pays. Il ne peut compter sur aucune représentation dans l'appareil gouvernemental. Cependant, les adversaires de la conscription reprennent rapidement le combat et incitent la population à boycotter les produits ontariens. Par ailleurs, c'est au sein du gouvernement libéral provincial que provient la plus forte réaction. En janvier 1918, le député de Lotbinière, Joseph-Napoléon Francoeur, présente en chambre une motion selon laquelle le Québec devrait peut-être considérer son retrait de la Confédération. La motion fait l'effet d'une bombe au pays. Pour la première fois depuis la naissance du pacte fédératif, il est question officiellement d'indépendance du Québec. Il s'agit évidemment d'une tactique anti-conscriptionniste, mais qui a au moins eu l'effet d'atténuer les propos des Canadiens anglais face au Québec. Dans la presse québécoise, on en fait grand cas jusqu'au moment où Francoeur retire sa motion. Dans la plupart des journaux, on approuve le geste de l'audacieux parlementaire. Seul *Le Progrès du Saguenay* déplore qu'on ne pousse pas l'idée plus loin:

*En somme, l'affaire sombre de manière à nous décevoir. Le peuple du Québec s'attendait à une toute autre issue; il avait*

*raison, comme il a raison d'être déçu. Nous ne sommes guère plus avancés. Nous n'avons pas appris comment procéder si nous jugeons, un moment ou l'autre, devoir ouvrir les pourparlers de séparation. Nous avons joué les beaux parleurs; nous n'avons point agi. Preuve, une fois de plus, que le salut ne nous viendra pas de la politique.*<sup>16</sup>

L'hebdomadaire saguenéen n'y va pas de main morte et c'est sa principale caractéristique dans cette période tourmentée. Certes, il n'est pas le seul à protester vigoureusement contre l'ordre fédéral. Cette position bien établie dérange fortement les tenants de la soumission à l'impératif militaire. Peu après les émeutes de la Semaine sainte qui ont lieu à Québec<sup>17</sup>, une commission est instituée pour enquêter sur les tragiques événements. Devant l'incapacité du major-général François-Louis Lessard à pouvoir identifier des coupables à la tuerie du 1er avril, il accuse les journaux qui véhiculent l'information: «L'influence qu'ont les comptes rendus des journaux *Le Devoir*, *Le Canada*, et *Le Progrès du Saguenay* nuisent au dénouement pacifique de la situation à Québec. Nous recommandons fortement qu'ils soient supprimés en vertu d'une exigence militaire.»<sup>18</sup>

Le gouvernement tiendra compte de ses recommandations. Bien entendu, la suppression des journaux est un peu draconienne. Toutefois, selon les pouvoirs qu'accorde au gouvernement la Loi des mesures de guerre, il n'est plus possible aux journaux de critiquer ouvertement les mesures que prend le gouvernement. C'est ce qu'annonce *Le Progrès du Saguenay* dans son édition du 25 avril 1918. À partir de ce moment, l'hebdomadaire sera beaucoup plus discret.

### L'application de la loi

Bien qu'elle génère beaucoup d'angoisse auprès de la population, la conscription est en réalité très inefficace. Dans l'ensemble du Canada, les exemptions sont demandées à une très grande échelle. Pour le Québec, seulement 4,1% des demandes sont rejetées contre 10% en Ontario. Dans les milieux agricoles, la résistance est féroce, tant pour le Québec que pour le Canada anglais. En février 1918, seulement 22 000 hommes sont amenés sous les drapeaux. Malgré un durcissement de la loi, au cours du mois de mars, on ne peut que constater l'échec de cette mesure qui devait permettre de lever une armée de 100 000 hommes. Le 19 avril, à la suite d'une importante offensive allemande en Europe, le gouvernement prend la décision d'abolir toute exemption autre que l'incapacité médicale. La réaction est immédiate et provient en grande partie des agriculteurs.

Le 12 mai, une importante délégation régionale, sous la direction de Joseph-Dominique Guay, président de la Société d'agriculture, se rend à Ottawa pour tenter de convaincre le premier ministre de reconsidérer sa décision. L'agriculture est la force vive du pays, elle demande une main-d'oeuvre importante et la conscription nuit énormément à son développement. Qu'à cela ne tienne, Borden reste sur ses positions. Il n'y aura pas de passe-droit.

En région, comme dans le reste du Québec, la population réagit très mal. Au cours d'une réunion unioniste-conservatrice tenue à Hébertville-Station, le 21 avril 1918, Joseph Girard, ex-député, écrit dans son rapport les inquiétudes de son comité. Il mentionne la nervosité qu'a causée la suspension des exemptions et préconise le contrôle des ventes d'armes, de la libre circulation du seul journal *L'Événement* et une extrême prudence dans l'exécution de la loi.<sup>19</sup>

Un très grand nombre des nouveaux appelés ne se présente pas à l'appel, malgré les lourdes sanctions qu'on impose aux insoumis. Le 2 août, une amnistie est proclamée pour les réfractaires qui se présenteront avant le 24 août. L'offre n'a que peu d'effet et un grand nombre prendront la poudre d'escampette. La forêt est leur planche de salut, elle offre une cachette sûre à ceux qui ne veulent pas être enrôlés. Ici, dans la région, c'est surtout vers la fin de l'été 1918 que la vague de déserteurs est la plus marquante.

Étant donné les mesures de censure prises en avril, les journaux fournissent très peu d'informations sur la présence des soldats débusqueurs d'insoumis dans la région. Il semble que ce soit au cours de l'été 1918 qu'arrivent les premiers agents chargés de faire respecter la Loi du service militaire. Dans son édition du 11 juillet 1918, *Le Colon* de Roberval mentionne, par ailleurs, dans un entrefilet, la présence de soldats au Lac-Saint-Jean:

*Plusieurs militaires sous la direction d'un officier de salon qu'on appelle le major L'heureux, sont maintenant dans notre comté à y organiser l'arrestation des conscrits qui refusent de se rendre en Angleterre. D'après les informations que nous avons, la chasse aux insoumis commencera dans quelques jours. Ces militaires seront armés et se proposent de faire des recherches dans la forêt.*<sup>20</sup>

Au Saguenay, c'est un peu plus tard qu'entre en action le détachement de soldats. *Le Progrès du Saguenay* est encore moins loquace que son collègue jeannois sur le sujet. Il ne fait qu'annoncer l'arrivée par train d'un groupe de militaires dans la soirée du 16 septembre. Toutefois, un article est publié quelques jours avant la fin de la guerre sur l'activité des militaires au Saguenay. Selon l'hebdomadaire chicoutimien, les soldats cantonnés à Chicoutimi étaient au nombre de 300. Cette véritable petite armée, toujours selon *Le Progrès*, avait à peine débusqué une trentaine de personnes en deux mois d'activité. Cependant, il est mentionné que la chasse en forêt a été des plus intenses. On allait même jusqu'à perquisitionner dans les camps de bûcherons où commençait à sévir la grippe espagnole.<sup>21</sup>

Malgré cela, il n'en demeure pas moins que la forêt demeure le lieu le plus sûr, comme en témoigne un des insoumis de l'époque, Arthur Bergeron, d'Alma, qui choisit cette alternative avec neuf de ses compagnons:

*Mercredi dix-sept septembre (sic) un train de soldats, chevaux, bagages etc. est arrivé à Chicoutimi pour chercher les conscrits*



déserteurs... Il faut se cacher ou bien se laisser prendre par les soldats.

Nous décidons d'aller se cacher envers le lac Brochet. Le lendemain il fallut se préparer un petit bagage. En préparant ce bagage je me suis dit peut-être nous partons pour ne plus revenir, je vous assure qu'on se prépare de reculons pour faire un voyage comme celui-ci.

Nous arrivons, notre demeure est prête, une demeure de six pieds de long, voilà la grandeur pour dix gros hommes, quelques branches de sapin nous servent de litière en dessous. Le petit poêle près de la porte réchauffe la grotte, une image de la Sainte-Vierge, du Sacré-Coeur et de l'Enfant-Jésus dans le fond...<sup>22</sup>

Le séjour de monsieur Bergeron et de ses amis sera de courte durée. On annonce dans les journaux qu'une entente a été conclue entre l'officier commandant le détachement de Chicoutimi, le lieutenant-colonel J.-A. Beaubien, et l'industriel J.-É.-A. Dubuc afin d'accorder un congé, jusqu'en novembre, aux agriculteurs qui se présenteraient aux bureaux d'enregistrement.<sup>23</sup> Cette mesure démontre la participation de l'élite régionale à la cause des conscrits. D'autres gestes de ce genre seront entrepris par certains personnages régionaux.

C'est le cas de l'ancien député Joseph Girard qui prend le parti des cultivateurs et tente de démontrer la priorité de l'agriculture sur l'industrie, il met en évidence également le favoritisme qui semble régner dans le domaine industriel:

*Vu l'exemple donné par les travailleurs de la Compagnie de pulpe de Chicoutimi qui, sous certaines directions, ont refusé de se rendre aux appels militaires et sont devenus déserteurs, le public agricole a suivi cette prédiction scandaleuse. On m'informe que les autorités militaires ont accordé un privilège à cette Compagnie d'avoir un bureau médical. Une commodité à ces hommes sans tenir compte de leur résistance à la loi. Je trouve aujourd'hui des cultivateurs venus se rapporter de bonne foi en retard et mis au cachot sans miséricorde. Je vous préviens, si la faveur ne devient pas générale vous préparez une révolution. Le foin doit passer avant la pulpe. Voyez-y.*

Joseph Girard<sup>24</sup>

Quelques mois plus tard, Girard revient à la charge avec des cas de cultivateurs qui se sont présentés à la faveur de l'entente



## La Solde Sera la Même

Les hommes enrôlés, suivant la loi du Service Militaire, recevront la même solde que ceux qui sont actuellement en service actif. La solde commencera à partir du moment où l'homme prendra du service. Les conscrits qui auront été choisis auront droit à une allocation séparée et participeront à la distribution faite par le fonds patriotique.

Les soldats Canadiens sont bien payés. Le fait que les salaires sont généralement plus élevés au Canada qu'en Europe, est reconnu dans le système de rémunération pour les hommes en service actif. L'équipement et l'équipement, en plus de la nourriture, sont également fournis au soldat Canadien; par conséquent, il n'a aucune dépense à faire sauf les petites dépenses personnelles.

Le taux de la solde pour les militaires qui font partie des Forces Expéditionnaires Canadiennes, autre que celui des officiers, se répartit comme suit:

	Solde	Allocation de campagne
Sous-officiers "Warrant Officers" . . . . .	\$2.00	30 cts.
Sergents-major de régiment, si c'est pas officier breveté . . . . .	1.85	20 "
Sergent quartier-maître . . . . .	1.80	20 "
Plentons d'ordonnance . . . . .	1.50	20 "
Sergents plentons d'ordonnance . . . . .	1.50	20 "
Sergent-major d'escadron, de Bataillon ou de Compagnie . . . . .	1.60	20 "
Sergent de couleur qui sert de régiment . . . . .	1.60	20 "
Sergent Q. M. de Bataillon, de Compagnie ou d'escadron . . . . .	1.50	20 "
Sergent . . . . .	1.35	15 "
"Lance-Sergent" . . . . .	1.15	15 "
Caporal . . . . .	1.10	10 "
"Lance-Caporal" . . . . .	1.05	10 "
Bombardiers ou second caporal . . . . .	1.05	10 "
Trompettes, clairons et tambours . . . . .	1.00	10 "
Simple soldats, artilleurs, conducteurs Sapeurs, "Batmen", etc. . . . .	1.00	10 "

Comme dans le cas de ceux qui sont déjà outre-mer, une indemnité de séparation sera allouée aux familles qui dépendent du militaire pour leur subsistance. L'indemnité de séparation est de \$20.00 par mois pour les simples soldats, de \$25.00 pour les sergents, et les sergents d'état major, et de \$30.00 pour les sous-officiers dits "warrant-officers". L'expérience a prouvé que la plupart des hommes peuvent faire remise de la moitié de leur solde, en plus de l'allocation, en faveur de ceux qui dépendent d'eux.

Un nombre considérable d'hommes qui se sont enrôlés dans l'armée Canadienne, ont constaté qu'ils sont plus prospères par la solde qui leur est allouée dans l'armée, laquelle leur est garantie en plus de la subsistance, du logement, de l'équipement, du transport, etc., que dans la vie civile. Ils sont pourvus de ce dont ils ont besoin—et de plus, chaque mois, ils voient augmenter régulièrement leur compte de banque.

Emis par  
Le Conseil du Service Militaire.

Un autre message publicitaire favorisant l'enrôlement des conscrits.

Beaubien-Dubuc et qui, au lieu d'être enregistrés normalement et de recevoir leur congé, ont été amenés à Québec en tant que déserteurs. Girard intervient officiellement auprès du général J.-P. Landry, commandant le 5e district de la conscription à Québec. Il plaide la bonne foi des jeunes cultivateurs et s'interroge sur la possibilité que l'entente entre Beaubien et Dubuc soit un piège de l'administration fédérale pour les insoumis.<sup>25</sup>

Peu de temps après, survient l'armistice signé en Europe le 11 novembre 1918. La fin de la guerre vient desserrer l'étau et libérer les conscrits de la peur constante d'être envoyés au front. Deux semaines après la fin des hostilités, les troupes stationnées à Chicoutimi plient bagage, la crise semble enfin terminée. La vie peut reprendre son cours normal, sauf peut-être pour les insoumis. Le gouvernement ne désire pas laisser impunie cette résistance à la loi militaire. Au cours de l'année 1919, on continue à traquer les insoumis. Ces derniers sont astreints à une amende de 250 dollars ou à une peine d'emprisonnement d'un mois. Évidemment, la somme est considérable pour la grande majorité des insoumis et la plupart n'auront d'autre choix que de visiter les geôles régionales.

Entre le 8 juillet et le 20 octobre 1919, 89 insoumis sont emprisonnés à la prison de Chicoutimi<sup>26</sup>. Âgés en moyenne de 23 ans et pour la majorité célibataires (74)<sup>27</sup>, ces jeunes gens sont en grande partie (83) des cultivateurs ou des journaliers. Il n'est donc pas surprenant, étant donné les revenus dont dispose cette classe de gens, qu'ils se soient retrouvés en prison. Les insoumis incarcérés à Chicoutimi proviennent d'à peu près toutes les localités du Saguenay et de l'est du Lac-Saint-Jean.

Bien entendu, la peine d'un mois de prison nous semble peu sévère, à la limite symbolique, mais tout cela s'ajoute aux frustrations des dernières années. On constate que le gouvernement, non content d'obliger les jeunes à participer à sa guerre, les harcèle même après la victoire comme s'il poursuivait une sorte d'opération punitive. Même si la guerre est terminée, les dissensions entre le Québec et Ottawa ne s'estompent pas pour autant.

### Conclusion

En définitive, la conscription est un désastre tant pour la population québécoise et canadienne que pour le gouvernement qui l'a instituée. Pour un coût de trois millions et demi de dollars, la conscription a fourni moins de soldats par mois que le système de volontariat. 83 355 soldats ont été enrôlés par conscription au Canada, 47 509 de ceux-ci ont été envoyés outre-mer, soit l'équivalent de deux divisions. De ce total, le Québec en a fourni 19 050. En ce qui concerne les insoumis, les chiffres sont affligeants, 27 631 (18 827 pour le Québec) ont pu être appréhendés et incorporés à l'armée, soit 40% de l'ensemble de ceux qui ne se sont pas présentés après en avoir reçu l'ordre. Outre les conséquences directes de la triste loi, d'importantes scissions raciales ont vu le jour au pays. Le Québec est plus que jamais isolé du reste du pays. Il s'enferme dans un nationalisme étroit dirigé, à partir des années 20, par l'abbé Lionel Groulx. Dès la fin de la guerre, on ressuscite également la sempiternelle croisade des écoles d'Ontario.

Le grand perdant de cette page noire de notre histoire est le parti conservateur et le premier ministre Borden. Malgré plusieurs tentatives de sa part pour se rallier le Québec, la province restera toujours réfractaire et extrêmement suspicieuse à l'endroit du parti. Pour le Québec, les conservateurs représenteront la conscription jusqu'à ce que le gouvernement libéral de Mackenzie King fasse appel à cette loi en 1942. Pendant 40 ans, les conservateurs subiront le contrecoup de la conscription au Québec.

### Notes

- <sup>1</sup> «1,000,000 de sacs de farine», dans *Le Progrès du Saguenay*, 6 août 1914, p. 2.
- <sup>2</sup> «La milice et l'élément canadien-français», dans *Le Progrès du Saguenay*, 24 septembre 1914, p. 1.
- <sup>3</sup> Mason Wade, *Les Canadiens français de 1760 à nos jours*, T. 2,

Ottawa, Cercle du livre de France, 1963, p. 56.

- <sup>4</sup> *Ibid.*, p. 61.
- <sup>5</sup> *Le Progrès du Saguenay*, 4 février 1915 et 19 août 1915.
- <sup>6</sup> Mason Wade, *op. cit.*, p. 143.
- <sup>7</sup> «Service national», dans *Le Progrès du Saguenay*, 4 janvier 1917, p. 1.
- <sup>8</sup> «Le Service National», dans *Le Colon*, 15 mars 1917, p. 1.
- <sup>9</sup> Ministre de la milice sous le gouvernement Borden. Militariste, impérialiste et orangiste convaincu, il prône une participation sans limite à la guerre. Selon lui, le Québec ne fait pas sa part dans la défense de l'Empire et il est impératif de l'y obliger.
- <sup>10</sup> «Soucis patriotiques», dans *Le Progrès du Saguenay*, 22 mars 1917, p. 1.
- <sup>11</sup> «Chicoutimi contre la conscription», dans *Le Progrès du Saguenay*, 31 mai 1917, p. 1.
- <sup>12</sup> «Grande assemblée contre...», dans *Le Progrès du Saguenay*, 7 juin 1917, p. 2.
- <sup>13</sup> «Loi du Service Militaire, 1917», dans *Le Progrès du Saguenay*, 13 septembre 1917, pp. 7-8.
- <sup>14</sup> «Aux jeunes gens», dans *Le Progrès du Saguenay*, 31 octobre 1917, p. 1.
- <sup>15</sup> «Soyons fermes dans le devoir», dans *Le Progrès du Saguenay*, 8 novembre 1917, p. 1.
- <sup>16</sup> «La motion Francoeur», dans *Le Progrès du Saguenay*, 31 janvier 1918, p. 3.
- <sup>17</sup> Du 28 mars au 1er avril 1918, des émeutes importantes se produisent dans la ville de Québec. Causée au départ par l'arrestation sommaire de quelques conscrits, l'affaire dégénère dans l'ensemble de la ville. La loi martiale est instaurée et des troupes sont dépêchées pour faire régner l'ordre. Dans la soirée du lundi de Pâques, les soldats tirent avec des mitrailleuses sur les émeutiers et tuent 4 personnes.
- <sup>18</sup> Télégramme de François-Louis Lessard au Chief of the General Staff of the Military and Defense, Québec, 5 avril 1918, cité dans Jean Provencher, *Québec sous la loi des mesures de guerre, 1918*, Trois-Rivières, Boréal express, 1971, p. 136.
- <sup>19</sup> Rapport d'une réunion des membres du parti unioniste-conservateur tenue à Hébertville-Station le 21 avril 1918. ANQC, fonds Mgr-Victor-Tremblay, doc. 363A, 3 p.
- <sup>20</sup> «La chasse aux conscrits», dans *Le Colon*, 11 juillet 1918, p. 1.
- <sup>21</sup> «Les opérations militaires à Chicoutimi», dans *Le Progrès du Saguenay*, 7 novembre 1918, p. 1.
- <sup>22</sup> Arthur Bergeron, *Journal d'un conscrit*, septembre 1918. ANQC, fonds Mgr-Victor-Tremblay, dossier 1431, pièce 4, 8 p.
- <sup>23</sup> «Documents», dans *Le Progrès du Saguenay*, 26 septembre 1918, p. 1.
- <sup>24</sup> Télégramme envoyé par Joseph Girard à l'honorable P.-E. Blondin, sénateur, 25 juillet 1918. ANQC, fonds Mgr-Victor-Tremblay, doc. 363G.
- <sup>25</sup> Lettre de Joseph Girard au général J.-P. Landry, 21 octobre 1918. ANQC, fonds Mgr-Victor-Tremblay, doc. 363D.
- <sup>26</sup> Registre de la prison de Chicoutimi. ANQC, fonds du ministère de la Justice, E17.51.
- <sup>27</sup> 15 des insoumis, selon le registre de la prison, sont mariés. La loi de la conscription stipule que toute personne mariée après le 6 juillet 1917 est considérée comme célibataire. On peut donc en conclure que ces mariages ont eu lieu après la date prescrite par la loi.

# La base militaire de Bagotville, 1942-1945: une histoire méconnue



par Michel Bergeron  
et Claude Chamberland

*Novembre 1942, trois chasseurs au décollage de Bagotville. La présence de l'Associated Screen News, à Bagotville, durant cette période, donnera lieu à de superbes prises de vues comme celle-ci.*

Coll. MDN, PL 12 656.

À l'aube de l'an 2000, le monde moderne aura connu plusieurs conflits importants, dont celui de la Deuxième Guerre mondiale. L'éloignement des Amériques des continents européens et asiatiques aura permis au Canada d'éviter de grandes tragédies.

Au pays cependant, les combats se déroulèrent principalement le long de la côte est avec la présence de sous-marins allemands qui rôdaient à la recherche de convois en route vers l'Europe. Un des rôles importants rempli par le pays fut l'apport à la formation des militaires de la force aérienne. Des dizaines de milliers obtinrent des diplômes des diverses écoles mises sur pied en quelques mois seulement. Si bien que l'on surnomma le Canada «l'aérodrome de la démocratie». L'implantation de ces écoles fut

répartie un peu partout sur le territoire canadien, dont le Saguenay—Lac-Saint-Jean.

## **Au service des Alliés**

Les expériences tirées de la Première Guerre mondiale firent comprendre aux Alliés l'importance d'avoir un programme d'entraînement qui leur permettrait d'être plus efficaces face à l'ennemi. Avec le début de la guerre en 1939, le Plan d'entraînement aérien du Commonwealth britannique (P.E.A.C.B.) a été créé de manière à combler les besoins devenus nécessaires par la demande grandissante de personnel pour la force aérienne. Les leçons tirées des offensives allemandes de la Première Guerre firent



comprendre aux Alliés l'importance d'une aviation militaire bien entraînée, capable de frapper même profondément à l'intérieur des pays ennemis. Le mandat confié à l'Aviation Royale du Canada (ARC) consista à mettre sur pied des centres de formation et d'entraîner une grande partie des pilotes des Alliés.

Les bases existantes de l'ARC, en 1939, étaient en nombre réduit (40) et devaient donc être augmentées; le plan prévoyait la modernisation des aérodromes existants et la construction d'au moins une centaine d'autres pour permettre l'entraînement des équipages. C'est ainsi que plusieurs spécialistes militaires parcoururent tout le Canada dès 1939, à la recherche de sites potentiels pour y établir ces aéroports. Plusieurs centaines de plans furent préparés, et une série de critères entrèrent en jeu dans la décision qui fut prise de les construire, dont celui de les aménager à proximité de certains sites stratégiques ou d'installations cruciales pour l'effort de guerre. C'est dans ce contexte que la région du Saguenay fut choisie.

Outre ceux du Canada, plusieurs militaires des pays du Commonwealth, dont la Grande-Bretagne, l'Australie et la



Un des éléments clés de l'infrastructure industrielle du Saguenay—Lac Saint-Jean, la centrale d'Isle-Maligne, photographiée en 1943.

Nouvelle-Zélande, se sont entraînés au Canada entre 1940 et 1945. Le pays se prêtait bien à la présence de ce vaste effort, d'abord par son éloignement du continent européen et, ensuite, par le fait que ses vastes étendues convenaient bien à l'implantation de centres de formation. D'autres pays alliés envoyèrent également des aviateurs pour suivre une formation de pilote, dont la Norvège, la Tchécoslovaquie, la Belgique, la Pologne, les Pays-Bas et la France.

Le P.E.A.C.B. a formé plus de 131 553 navigants brevetés entre 1940 et 1945, les pilotes étant en plus grand nombre avec plus de 49 800, le reste étant réparti entre les navigateurs, observateurs, mitrailleurs, mitrailleurs-radio et les mécaniciens. Le programme s'avérait nécessaire, puisque la contribution des pilotes devenait de plus en plus importante, au fur et à mesure de l'intensification des combats au cours de la bataille d'Angleterre, de l'ouverture de nouveaux fronts mais, surtout, en préparation du débarquement allié de 1944.

### Le choix du site

La proximité des installations industrielles, la situation géographique de la plaine de Bagotville, son sol sablonneux allié à la direction des vents dominants (presque en ouest), ont été des facteurs déterminants dans le choix du site. Les grands espaces de la région et la faible densité de la population favorisaient également l'implantation d'une école de pilotage.

# LE PROGRÈS DU SAGUENAY

CHICOUTIMI, JEUDI 18 SEPTEMBRE 1941

## École d'aviation à Bagotville

La construction en sera entreprise bientôt. — L'affaire de plus d'un million de dollars tout probablement.

Notre région va probablement devenir l'un des principaux centres du Canada pour l'entraînement des soldats de l'air et elle va connaître prochainement dans ce domaine une activité extraordinaire.

Le gouvernement fédéral accordera bientôt les contrats pour la construction d'une école d'aviation à Bagotville, dans le rang St-Louis, aux environs de l'ancien terrain de course. Ce sera vraisemblablement l'affaire d'au moins un million de dollars, sinon davantage. Les travaux vont se faire cet automne.

Il est possible qu'une ou deux autres écoles d'aviation soient construites plus tard au nord du Saguenay ou au Lac-Saint-Jean pour parfaire l'entraînement des aviateurs. Les seules nou-

velles que nous ayons à ce sujet sont des rumeurs, mais apparemment fondées cependant.

L'école d'aviation de Bagotville engendrera l'aménagement d'un village complet qui sera habité par plus de 1,000 personnes, si nos renseignements sont exacts. Au delà de trente bâtiments, dont quelques-uns vraiment imposants par leurs dimensions, seront construits. Outre toute l'accommodation nécessaire pour le logement, la nourriture, les classes et les exercices des élèves-pilotes, outre les hangars pour les avions, il faudra construire une chapelle, un hôpital de 35 lits, une clinique dentaire, un cinéma, un bureau de poste, etc.

Il y aura de plus à exécuter certains travaux d'aqueduc et à construire les égouts. Il faudra ouvrir une nouvelle route sur une bonne distance, installer les fils électriques et téléphoniques, etc.

Le terrain occupé par l'école est très vaste. Le champ de course des avions aura environ un mille et demi de longueur. On a eu la bonne idée de choisir des terrains qui ne sont pas beaucoup propres à la culture. On avait jeté les yeux d'abord sur le rang St-Pierre à Chicoutimi, puis le projet a été rejeté parce que des terres particulièrement fertiles auraient été désaffectées. Présentement un groupe d'ingénieurs et d'autres techniciens voit aux premiers travaux pour l'école d'aviation.

Il nous est agréable de signaler la part active prise par M. le député Dubuc dans les démarches qui ont été faites concernant cette école d'aviation.

Annnonce de la construction de la future base militaire, en septembre 1941.

## La construction de la base de Bagotville

C'est dans *Le Progrès du Saguenay* du 11 septembre 1941 qu'on voit apparaître la première mention de la construction d'un aéroport près de Chicoutimi. Nous obtenons plus de détails le 18 septembre, puisqu'on mentionne qu'il sera construit dans le rang Saint-Louis et qu'il devrait coûter environ 1 000 000\$; en fait, il en aura coûté 6 000 000\$. Selon le même journal, le député J.-É.-A. Dubuc semble avoir mis beaucoup d'efforts pour la concrétisation de cette construction.

Les travaux de construction débutèrent à l'été 1941 et l'ouverture officielle a eu lieu en juillet 1942. Un premier contrat pour construire les 29 baraques militaires a été accordé à *L. G. Ogilvie Limited* de Montréal. Le contrat de construction des quatre immenses hangars pour avions a été donné à la *Cie Collet & Frères*, elle aussi de Montréal, qui, à son tour, a choisi des sous-contractants de Montréal et un de Toronto. Au total, 162 bâtiments furent construits jusqu'à la fin de 1943.

C'est la *Local Construction Company Limited* de Montréal qui obtint le contrat pour l'aménagement des pistes, incluant le drainage



Les équipements lourds de la Local Construction à l'oeuvre pour la construction des pistes d'atterrissage.

Cdt. Mme J.-A. Fréchette.

et le pavage. Elles sont du modèle standard pour l'époque, soit en forme de triangle de 4 200 pieds à chaque face et recouverte de huit pouces d'asphalte. Suite aux représentations faites auprès du ministre de la Voirie, T.-D. Bouchard, par la municipalité, les corporations et diverses associations de Bagotville, avec à leur tête Georges-Henri Lavoie, maire de Bagotville, on réussit à obtenir la construction d'une nouvelle route qui donnera accès à l'aéroport.

À cette époque, plusieurs aéroports militaires devaient, afin d'assurer une sécurité aux pilotes et garantir le maintien des opérations, avoir ce qu'on appelait des pistes de dégagement; c'est ainsi que l'aéroport de Saint-Honoré fut construit comme base auxiliaire pour Bagotville.

Dans *Le Progrès du Saguenay* du 16 juillet 1942, nous apprenons que le gouvernement demande des soumissions pour la construction d'un aéroport à Saint-Honoré. En 1941, le journal avait déjà fait mention de cette possibilité, mais sans plus de détails.

On y avait construit et aménagé plusieurs bâtiments, dont un hangar pour les avions, une tour de contrôle, un édifice pour loger le personnel, un garage de réparations pour les véhicules automobiles, une station des pompes et tout un système d'aqueduc. Les fameux «tunnels», qui sont situés en arrière de cette station et que plusieurs personnes connaissent pour s'y être amusés dans leur enfance, servaient de réservoir pour alimenter la base en eau potable et pour combattre les incendies.

C'est la *Local Construction Company Limited* qui aurait obtenu également le contrat pour la construction et la *Highway Paving Company Limited* qui obtint le contrat d'aménagement des pistes. L'aéroport a



Le Mess des sergents (pilotes) le 17 juillet 1942. Cette photographie témoigne de l'avancement des travaux quelques jours avant l'ouverture officielle.

COL. APC. MDN. PA 191.105.



Les hangars nos 1 et 2 photographiés le 17 juillet 1942. Les appareils près des bâtiments sont des P-40 Kittyhawk de l'Escadron 130 arrivés trois jours auparavant.

COL. APC. MDN. PA 191.106.





COLL. MDN, REA 132-40.

L'aéroport de Bagotville durant l'été 1943.

été ouvert officiellement en juin 1942 et il aura coûté 819 232\$. On a pensé pendant longtemps que les pistes de Saint-Honoré n'avaient pas été utilisées mais, selon les divers témoignages de personnes qui résidaient autour de l'aéroport, les activités étaient assez denses à certaines périodes, surtout en 1943. Comme les pistes de Bagotville devenaient engorgées, à certaines périodes

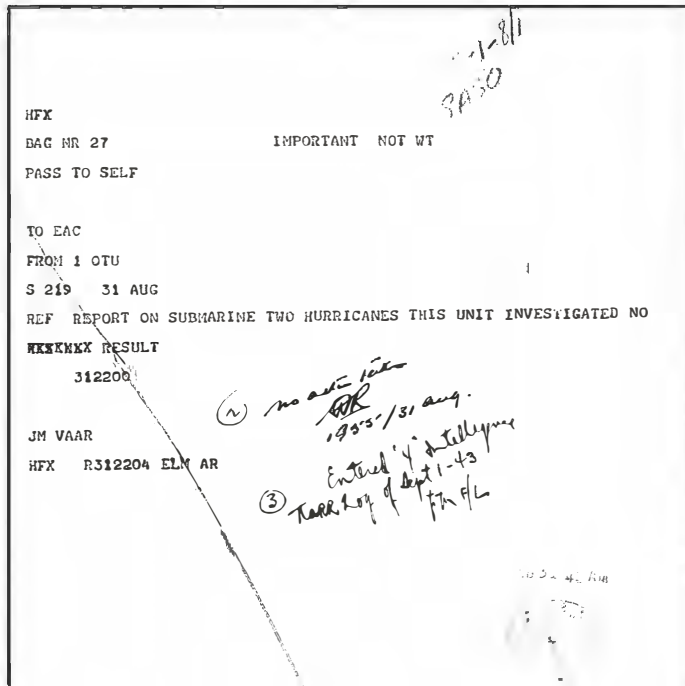
aérienne contre les installations industrielles. On s'imagine facilement ce qui serait survenu advenant un sabotage des barrages qui aurait empêché les usines d'Alcan de fonctionner. Ces usines étaient devenues indispensables pour l'effort de guerre, car elles produisaient une quantité importante d'aluminium nécessaire, entre autres, à la fabrication d'avions.

de la journée, les équipages pouvaient donc utiliser les pistes de Saint-Honoré, ce qui leur permettait de parfaire leur entraînement, comme en témoignait d'ailleurs Raymond Sylvestre, l'ex-adjudant de la RCAF de 1941 à 1971. Les pistes avaient les mêmes caractéristiques que celles de Bagotville.

### La défense du Saguenay industriel

Un des éléments essentiels qui a joué en faveur du choix de Bagotville comme base aérienne est l'importance de protéger les installations de l'Aluminium Company of Canada Limited d'Arvida, les installations portuaires de Port-Alfred, les barrages et les centrales hydroélectriques d'Isle-Maligne et de Shipshaw.

Les craintes étaient grandes à l'époque quant à une possible opération de sabotage ou, encore, une opération



Un message envoyé au commandement aérien de l'Est où il est fait mention de résultats de patrouilles négatives en vue de retracer un sous-marin, le 31 août 1943.

Le F/L H. P. Ayres fait part de ses inquiétudes dans une lettre datée du 9 octobre 1942 au commandement de l'Est, sur les graves problèmes qui surviendraient advenant la destruction du barrage de Chutes-des-Passes. Il mentionne qu'on réduirait de 35 millions de livres la production d'aluminium pour l'année 1942 seulement. De plus, il est à peu près assuré que les barrages situés sur le Saguenay ne pourraient contenir l'arrivée massive de 60 milliards de pieds cubes d'eau, ce qui aurait pour conséquence de détruire les villes et agglomérations situées dans ces secteurs.

Parmi ses missions de surveillance du territoire, la Station de Bagotville collaborait, à l'occasion, avec la base de Mont-Joli pour patrouiller les eaux du Saguenay jusqu'au fleuve, à la recherche des U-Boot allemands qui maraudaient depuis le tout début de la guerre dans l'Atlantique, dans le Golfe et même dans le fleuve Saint-Laurent. Ce fut la période noire appelée «La Bataille du Saint-Laurent».

Au début du conflit, l'ARC manquait de moyens efficaces pour contrer ces attaques. Ce n'est que vers la fin de 1942, avec l'arrivée des avions patrouilleurs à long rayon d'action, tels les Canso et les Liberators, et grâce à de meilleurs équipements de détection, que le Canada put lutter de façon plus efficace.



Commanding Officer,

9-10-42.

Vulnerability of Water Storage

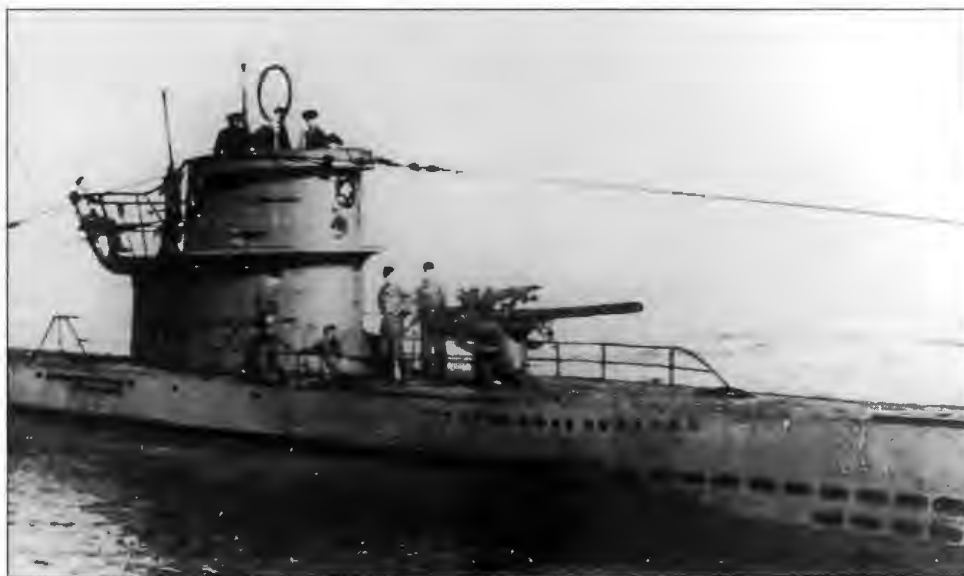
1. Pursuant to my conversations with you and to your instructions, the following report has been prepared.
2. During the years before the war, German exploration parties did a great deal of work at the top of Bersimis, at Manouan, at Mistassini and Chibougamou. One German geological party did an extensive aerial reconnaissance from a base at Lake Manouan and later flew across country to Lake Mistassini and Chibougamou. This party did a great deal of photographic work.
3. At least three German pilots, in the employ of Canadian Aircraft Operating Companies flew many hours on routine freighting operations in this part of the country, and I understand that they left this country when war was declared.
4. The information in their possession would include accurate geographical data and other items useful for purpose of aggression, which under the direction of pilots who know the country and the nature of the country, would enjoy unusual chances of success with very little serious opposition.
5. Having flown this section for many years, thousands of hours, I can visualize this possibility from personal knowledge of the country. The accompanying maps will give the geographical lay of the land, while the following report compiled from information supplied by Mr. J.R. Hango, resident engineer of the Saguenay Power Company Ltd., will explain in part, what loss of water storage exposes us to.
6. The MANOUAN DAM on the Manouan River, a tributary of the Peribonka River is 150 Air Line miles, and 220 miles by river from Lake St. John. The dam is approximately 1,500 feet in length, it impounds sixty billion cubic feet of water by raising the level of the natural Manouan Lakes to maintain an eighteen foot head.
7. The destruction of this dam would result in minor damage from flood waters, because four lakes downstream would act as dampers.
8. The loss of electric power resulting from the loss of water storage, would reduce aluminum production at Arvida, THIRTY FIVE MILLION POUNDS that year. The recovery of production in subsequent years would depend on water storage recovery.
9. PASSE DANGEREUSE DAM on the Peribonka River, 95 Air Line miles and 165 miles by river from Lake St. John, impounds one hundred and fifty billion cubic feet of water, by creating an artificial lake fifty miles in length to maintain a one hundred foot head.
10. The destruction of this dam would bring about floods probably worse than the 1928 flood, in the Lake St. John region, causing widespread damage.
11. The loss of electric power resulting from the loss of water storage would reduce aluminum production at Arvida - EIGHTY FIVE MILLION POUNDS, that year. The recovery of production in subsequent years would depend on water storage recovery.
12. In the event of the destruction of these two dams during the period of Spring high water, May 10th to June 30th, the ISLE MALIGNÉ and CHUTE A CARON POWER Development Dams, might be able to take the bump, I suppose they have the necessary safety factor, but have been unable to find anyone who would with confidence state that they have. In the event that they went out or were also bombed, then flood would cause widespread damage in Chicoutimi, Bagotville, Port-Alfred and the lower levels of the Saguenay, which is tidal at Chicoutimi. The loss of electric power resulting from the loss of water storage would compel Arvida to shut down almost completely. Most of the Saguenay - Lake St. John region would be without power.
13. The reaction of this part of the country to strange aircraft is illustrated by the fact that during the past summer an American Bomber lost its bearings, flew around Manouan Dam for some time and later landed at Dolbeau, where the local people came out to see the aeroplane.
14. The Radio Station at Manouan Dam broadcasts weather to the Ferry Command, it has been having trouble with equipment, and if it does not appear the assumption is "radio troubles" - this whole matter should be much more positive in its protective organization.
15. One hundred miles west of Lake St. John is the great water storage and power development system of the St. Maurice River, equally vulnerable, includes the following.
16. GOUIN DAM which creates a huge artificial lake and impounds one hundred and seventy billion cubic feet of water. Approximately one hundred miles downstream is the Rapide Blanc power development. There are no damper lakes in the St. Maurice. There are also small dams on the Manouan River - they are relatively unimportant. Taureau Dam on the Mattawin River, a tributary of the St. Maurice River, entering below Rapide Blanc, impounds thirty two billion cubic feet of water.
17. Shawinigan has great power developments, altogether the St. Maurice system produces about one million horse power, to be used by the important chemical and other industries of that section. I have not had the facilities to gather that information with accuracy, and in greater detail, but definitely the loss of water storage here would mean a greater curtailment of industry than would occur in the Lake St. John-Saguenay section, though much more diversified.
18. In closing, just in case information relative to possible airport locations should be useful, I recall that from the air, there appears to be gently rolling country and extensive sand flats on the lower Riviere Serpent about one hundred miles north of Lake St. John, and it should be very close to the truck road to Passe Dangereuse. Farther west again in the vicinity of Lac Huard similar flats occur, and farther west again at Lac Chamouchouan. I have indicated these points on the map.



(H.P. Ayres)  
Flight Lieutenant.

Encl.

*La lettre du F/L H. P. Ayres datée du 9 octobre 1942.*



U-Boot Archiv Cuxhaven, Allemagne.

*Le U-Boot (U-Boot: Untersee Boot, nom allemand désignant les sous-marins) allemand U-132 qui pénétra dans le fleuve jusqu'à Cap-Chat et coula trois navires du convoi QS-15, le 6 juillet 1942.*



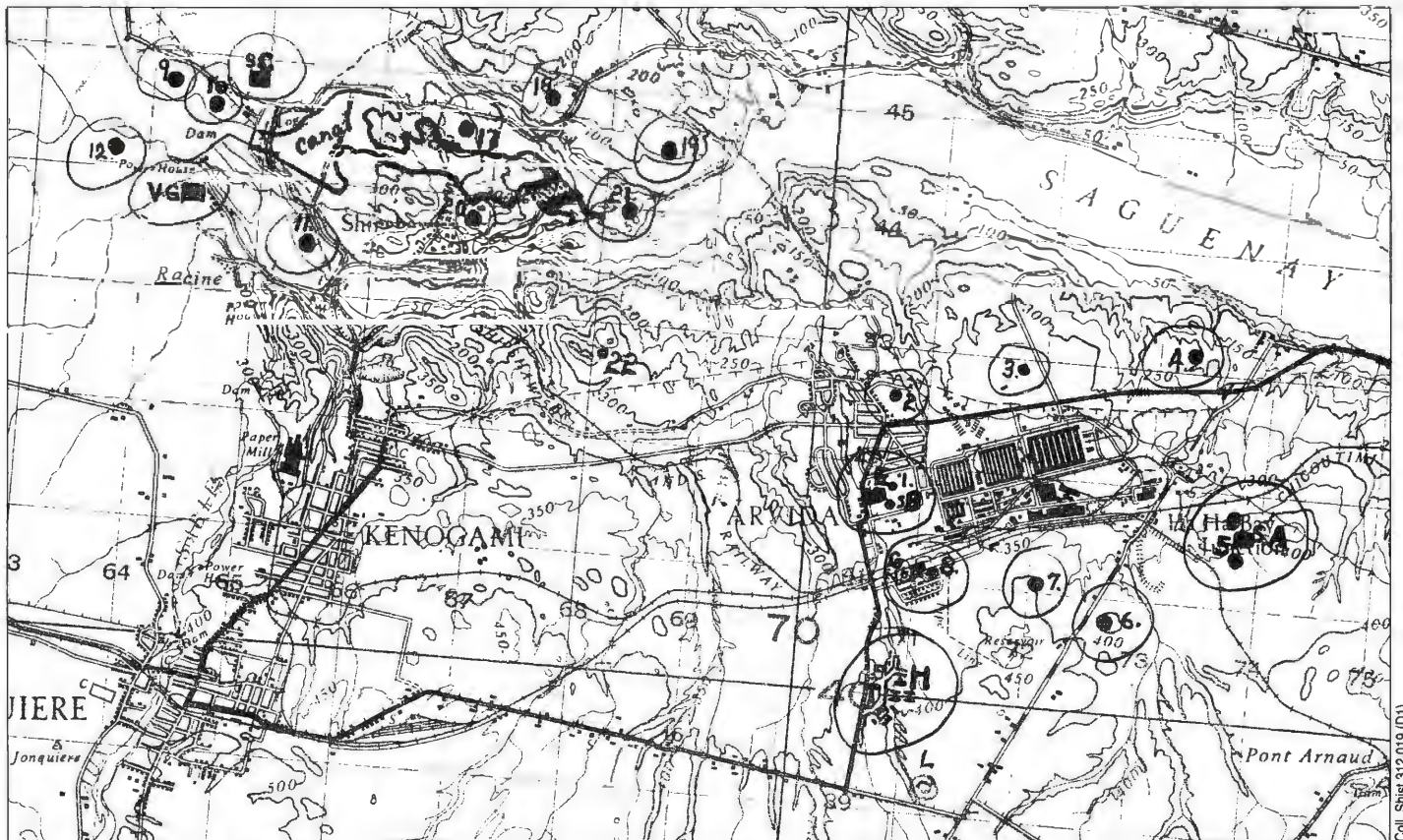
Une batterie de défense antiaérienne installée à Arvida durant l'été 1942.

Coll. Mme J.-A. Fréchette.

Ces sous-marins, qui avaient pour mission de couler les navires marchands transportant du matériel et des vivres pour la Grande-Bretagne, étaient rapides, travaillaient en solitaires, opéraient de nuit et n'hésitaient pas à faire surface à l'intérieur des convois, comme ce fut le cas dans la nuit du 2 juillet 1942, près de Cap-Chat, où le sous-marin U-169 réussit à couler 3 navires, pour

ensuite s'enfuir, après avoir été légèrement touché par les corvettes d'escorte qui l'avaient grenadé.

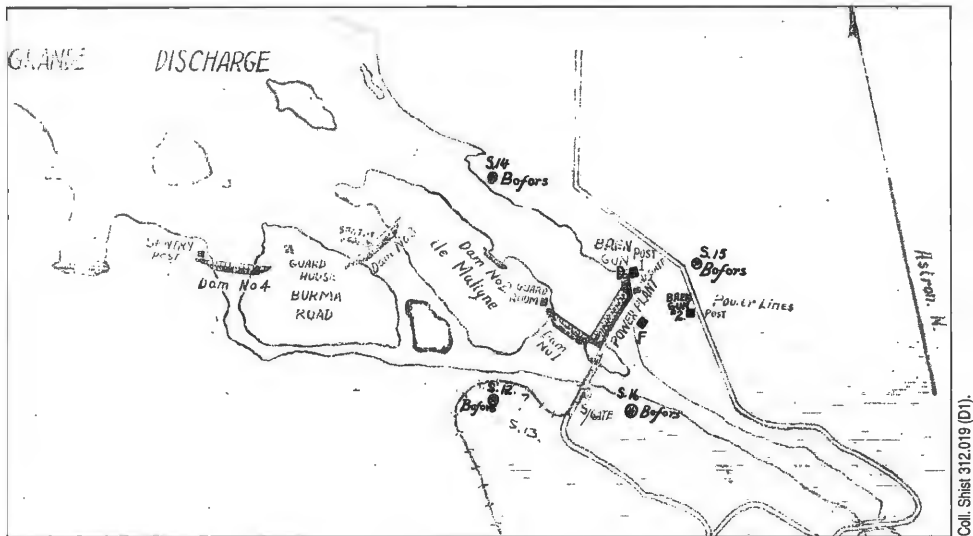
Suite à plusieurs de ces attaques, on révisa la protection des navires en augmentant les escortes des convois, avec des navires de guerre et des patrouilles aériennes. Mais, là encore, les tacti-



Carte de l'emplacement du système de défense antiaérien autour des usines d'Arvida, en janvier 1944.

Coll. Shisr 312.019 (D1).





Carte de l'emplacement du système de défense antiaérien autour des usines d'Isle Maligne, en janvier 1944.

ques d'attaque et de repli des *U-Boot* firent tout de même leur oeuvre sur une période de deux ans où seulement 22 sous-marins ont été coulés par l'ARC jusqu'à l'armistice en 1945.

On pourrait être amené à penser que des sous-marins auraient pu s'aventurer dans les eaux du fjord du Saguenay. Cependant, aucun document d'archives connu n'en fait mention.

En plus des infrastructures de défense présentes dans la région, on installa des effectifs militaires autour des installations de l'Alcan d'Arvida ainsi qu'à Isle-Maligne. Ces effectifs, dont faisait partie la 18e Batterie antiaérienne, maintenaient des équipements de défense antiaérienne et visaient à contrer une possible attaque aérienne allemande. Les appareils de Bagotville entraînaient à l'occasion les artilleurs.

### Les effectifs militaires

Les 30 premiers militaires arrivèrent à Bagotville quatre mois avant l'ouverture officielle et le début des opérations. Ils furent souvent installés de façon temporaire dans des bâtiments de fortune. Afin d'assurer le maintien des opérations, des effectifs de plus de 1 200 militaires, dans plusieurs corps de métier, furent en service tout au long de la guerre.

Le premier commandant de la base fut le S/L T. C.



Le G/C V. S. Parker DFC, AFC (RAF) sera le commandant qui supervisera la période la plus longue des opérations, soit environ 19 mois.

McGill (RCAF), MBE qui arriva le 7 juillet 1942. Il ne fut en poste que quelques jours, le temps de l'arrivée du G/C V. S. Parker, DFC, AFC (RAF) le 20 juillet 1942. C'est lui qui fut responsable de la gestion de la base, ainsi que des opérations d'entraînement pour la plus grande période de la guerre.

En février 1944, on annonça que le commandant d'escadre Vaughn-B. Corbett, D.F.C. (RCAF), qui était jusqu'alors commandant de la base de Moncton et un vétéran de la bataille d'Angleterre, était promu G/C et commandant de la base de Bagotville. Il décédera d'ailleurs dans un accident d'avion ici même à Bagotville, avec trois autres personnes, en février 1945.

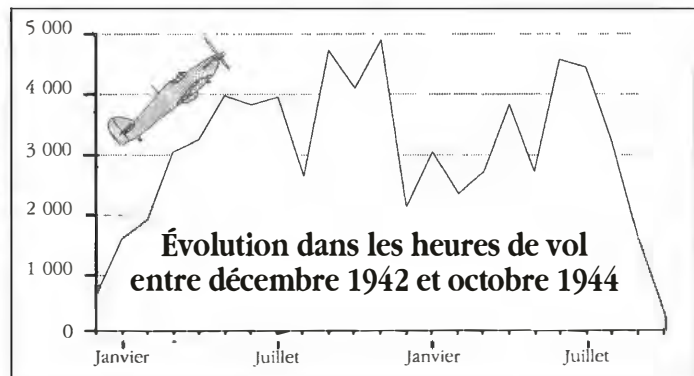
### Les unités et les opérations

Trois unités distinctes opérèrent à Bagotville durant la guerre, soit la 1ère Unité d'entraînement opérationnel (UEO), l'Escadron 130 Panthère et le 12e Détachement radar.

La 1ère Unité d'entraînement opérationnel (UEO) dispensait la formation de pilote de combat sur chasseurs. Elle était la seule école de ce genre au Canada parmi les sept autres UEO qui furent en opération. Une sélection des meilleurs pilotes promus des écoles de pilotage militaire (EPM) est envoyée, après des examens serrés, à Bagotville.

La création de cette unité était en quelque sorte une fierté pour l'ARC puisqu'elle pouvait ainsi démontrer à la RAF qu'elle avait atteint un haut standard de qualité dans la formation du personnel navigant.

L'entraînement des pilotes, d'une durée de 12 semaines, consistait en des cours théoriques et pratiques requis pour la maîtrise des avions de chasse et le mandat qu'ils auraient à







Col. APC, MDN, PA 191 104.

*La promotion no 20 en novembre 1943. Au premier rang, assis au centre, les officiers instructeurs et, à l'arrière, les 55 pilotes promus.*

remplir. Avant de pouvoir piloter un de ces chasseurs, ils devaient apprendre à connaître les particularités du Hurricane en effectuant des vols avec instructeurs à bord des Havard. Rappelons que cet avion de chasse légendaire, le Hurricane, est connu pour avoir contribué à remporter la bataille d'Angleterre avec le Spitfire en 1940.

À titre d'exemple, il s'est effectué 4 899 heures de vol durant le seul mois de novembre 1943. Ces chiffres nous donnent une idée de la densité du trafic aérien comparativement à aujourd'hui

où il s'est effectué en moyenne 875 heures de vol par mois sur CF-18 en 1997.

Au cours des 28 mois d'opérations de la 1<sup>ère</sup> UEO, soit du 28 juillet 1942 à octobre 1944, 29 cours furent dispensés et 940 élèves-pilotes y ont reçu leur diplôme. 61% d'entre eux étaient des Canadiens, le reste des Britanniques, des Australiens et quelques Néo-Zélandais. 41 sont décédés par accident, 29 furent retirés pour maladie ou ne répondant pas aux exigences et deux échouèrent le cours. À la fin de leur entraînement, les pilotes étaient envoyés outre-mer et quelques-uns transférés dans des escadrons de chasse au Canada.

Le premier groupe de pilotes diplômés comprenait trois officiers et 33 Sgt le 10 octobre 1942. La promotion du cours no 29 se fera au début octobre 1944 et comprendra 47 pilotes.

Des contrôles étaient également effectués pour les recrues sur des simulateurs de vol Link Trainer, dont quatre furent installés à Bagotville. On peut voir un de ces simulateurs acquis récemment au Musée de la base de Bagotville.

L'Escadron 130 *Panthère (C)* fut formé en mai 1942 à Mont-Joli et sera l'un des neuf escadrons de chasseurs répartis sur la côte est. Le 14 juillet, il intègra ses nouveaux locaux à Bagotville.



Coll. Musée de la Défense aérienne

*Un P-40 Kittyhawk de l'Escadron 130 durant l'été 1942. Ces appareils ne survoleront la région que durant huit semaines avant d'être remplacés par des Hurricane.*



Hiver 1943, trois appareils de la 1ère UEO. On rapporte qu'il était fréquent que les moteurs de ces Hurricane, refroidis au liquide, refusent de démarrer à cause des rigueurs de l'hiver au Saguenay.



Un document rare: des mécaniciens à l'oeuvre à l'intérieur du hangar no 1, à l'automne 1942.

Le mandat de cet escadron opérationnel était d'assurer une présence sur le territoire en effectuant des patrouilles pour surveiller les installations industrielles, en collaboration avec d'autres unités, dont le 12e Détachement radar.

À leur arrivée au Saguenay en juillet 1942, les pilotes utilisaient des avions Kittyhawk mais, en septembre de la même année, ces appareils furent remplacés par des Hurricane du même type que ceux opérés par la 1ère UEO. Les marques d'identification sur les appareils des escadrons opérationnels au Canada étaient des lettres. Le code complet n'était jamais inscrit pour des raisons de sécurité. Ainsi, à la 130, le code aurait dû être *AE•L*, mais seulement le *L* apparaissait afin de déjouer les possibles services d'espionnage et de les empêcher de comptabiliser le nombre

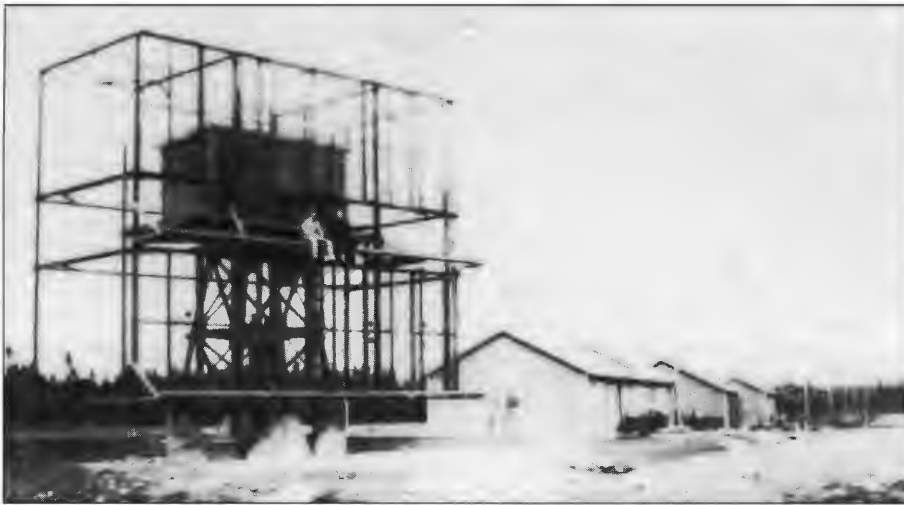
d'escadrons en opération. L'Escadron 130 était composé d'environ 150 militaires et occupait le hangar no 1 avec ses appareils et équipements.

En octobre 1943, l'escadron est transféré à Goose Bay et est remplacé par le 129e Escadron de chasse, qui sera à son tour relocalisé en 1944. Les appareils de l'UEO effectueront les patrouilles jusqu'à la fin des opérations et la fermeture de la base.

Il est recommandé de lire le volume intitulé *Maurice Taillefer, pilote de l'Aviation royale du Canada*, publié aux Éditions JCL en 1992. Cet ouvrage fut le premier recueil publié sur les activités militaires de la base de Bagotville durant la guerre.

Le 12e Détachement radar entreprit ses activités le 1er août 1942 dans des installations situées à proximité de l'aéroport. Une antenne radar fut érigée ainsi que les bâtiments connexes. Le mandat de ce détachement était de surveiller tout appareil ennemi pouvant s'approcher de l'aéroport. Mais les équipements de détection étaient si primitifs, en comparaison avec ceux d'aujourd'hui, que l'on repérait souvent des oiseaux alors qu'on croyait avoir affaire à des appareils ennemis.

Les appareils de l'Escadron 130 simulaient des attaques sur les installations industrielles afin de parfaire les techniques de détection et d'interception. Également, les militaires communiquaient à l'occasion avec le responsable des vols de la Canadian Pacific Air Lines (C.P.A.) à Bagotville afin de connaître l'heure et la position de l'avion civil en route vers la région du Saguenay. C'était une autre façon de calibrer leurs instruments. Ces commentaires nous ont été faits par Frank Duquet, alors responsable du terminus de la C.P.A.



Une station radar de type Intercepteur à contrôle sol (ICS) du même type que celle installée à Bagotville.

Coll. Shearwater Aviation Museum, SAM-P92.56.1.XXXIII.

Au début de 1944, on commença la construction de nouvelles installations plus près des usines d'Arvida. Le 12e Détachement radar cessera ses opérations de surveillance avec l'arrêt des opérations et sera démantelé la même année. On ne sait malheureusement que peu de choses sur le travail de ce détachement puisqu'on retrouve très peu de documents dans les archives militaires.

### L'entraînement

Afin de pouvoir remplir leurs futures missions de pilotes de chasse, les nouvelles recrues avaient à suivre des cours théoriques mais, surtout, pratiques afin de se familiariser avec des appareils plus performants. Les exigences militaires de l'époque, pour ce type de cours, étaient de les familiariser avec le vol aux instruments, le vol de nuit, le vol en formation de combat, le combat aérien, le tir sur cibles mobiles et

## AVERTISSEMENT

Corps d'aviation royal canadien

### CHAMPS D'EXERCICE DE TIR AERIEN

Station du C.A.R.C., Saguenay, P.Q.

Le public est averti par les présentes que, jusqu'à nouvel ordre, des EXERCICES DE TIR AERIEN pourront avoir lieu chaque jour (les dimanches compris) aux Champs d'exercice de tir aérien établis sur les eaux de la partie sud-est du lac Saint-Jean, P.Q.

La "zone dangereuse" de ces champs d'exercice de tir est délimitée par une ligne partant d'un point contigu à la rive sud-est du lac Saint Jean, 48°26'00" de latitude nord par 71°54'30" de longitude ouest. Cette ligne s'étend sur une distance de 3 milles, 262°30' de là 8.5 milles, 312°30' de là 8.7 milles, 42°30' de là 9.5 milles, 132°30'; de là 3 milles, 182°30' et de là se dirige parallèlement à la rive pour s'arrêter au point de départ.

Nulle personne ou vaisseau non autorisé n'aura la permission de pénétrer dans la "zone dangereuse" décrite ci-dessus, entre l'heure du lever et l'heure du coucher du soleil.

Nul avertissement subséquent ne sera donné à ce sujet.

Par ordre,

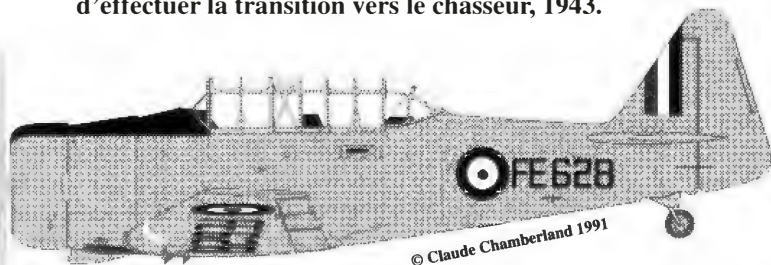
Charles G. POWER, C.P., C.M., C.R.,  
Ministre de la Défense nationale pour l'Air

Ottawa, Ontario, le 4 août 1942.

Le Progrès du Saguenay, 3 septembre 1942.

Avis paru en août 1942 dans Le Progrès du Saguenay où l'on avisait la population de la présence d'un périmètre d'entraînement au Lac-Saint-Jean.

North American Harvard IIb FE628, Escadron 130 (C), Bagotville.  
Cet appareil d'instruction permettait au pilotes d'effectuer la transition vers le chasseur, 1943.



© Claude Chamberland 1991



Coll. MDN, PL12 867

Une vision familière dans le ciel durant la guerre.



fixes. Les pilotes pouvaient pratiquer leurs manoeuvres de vol sur tout le territoire du Saguenay—Lac-Saint-Jean. Cependant, les opérations exigeant du tir de projectiles étaient restreintes à certains secteurs. On retrouve, dans *Le Progrès du Saguenay* du 3 septembre 1942, un avis publié par le ministre de la Défense pour l'air de l'époque, Charles G. Power, restreignant l'accès à cette «zone dangereuse». Un hors-bord était présent sur les eaux du lac Saint-Jean pour la durée de la guerre; il veillait à récupérer les pilotes qui seraient tombés à l'eau au cours des vols d'entraînement.

### Le tir air-air au Lac-Saint-Jean

La pratique du tir air-air se faisait sur des cibles mobiles, principalement dans l'espace aérien du lac Saint-Jean. Les pilotes pratiquaient le tir avec leurs mitrailleuses de bord (8 ou 12) sur des cibles en tissus remorquées par un autre appareil. On enduisait le bout des balles avec de la peinture de différentes couleurs et les traces laissées par les balles dans la cible étaient comptabilisées à la base après que l'avion utilisé pour le remorquage, le Lysander, et plus tard les Bolingbroke, ait laissé tomber la cible sur la piste de l'aéroport.

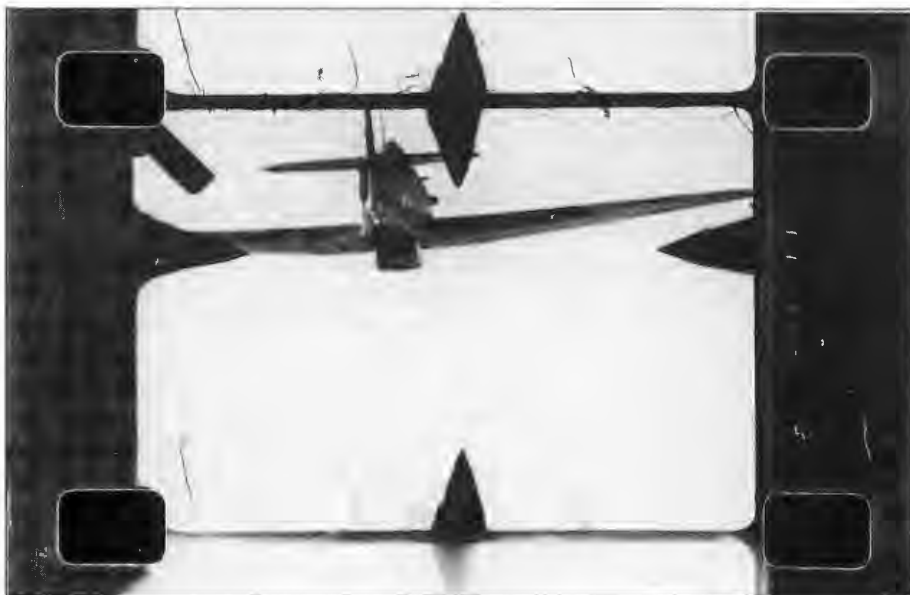
Ces remorqueurs de cibles étaient peints de couleur jaune avec de larges bandes noires. Ils étaient très visibles tant pour les pilotes que pour les civils qui pouvaient observer ces manoeuvres.

Il n'est mentionné qu'une seule fois dans les journaux de guerre qu'il soit arrivé que des balles aient atteint l'avion qui remorquait les cibles. Le pilote et l'opérateur du Lysander en question furent quittes pour une bonne frousse.



Une salle de classe à Bagotville durant la guerre. Les maquettes d'avions allemands suspendues servaient à l'identification ainsi qu'à instruire les futurs pilotes sur les meilleurs angles d'approche afin de contrer leur défense.

Coll. MDN, PL 12 686.



Une séquence de combat aérien simulé tournée au Saguenay—Lac-Saint-Jean par le Sgt Maurice Taillefer, alors pilote à l'Escadron 130.

Coll. Maurice Taillefer.





Coll. MDN, PL 12 655.

*Une photographie exceptionnelle. Des appareils de la 1ère UEO en pratique de combat aérien, quelque part au dessus de la plaine du Lac-Saint-Jean.*

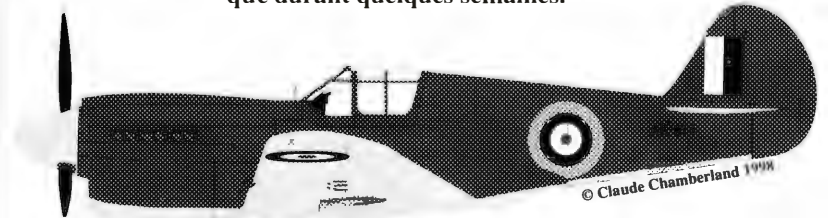
### **Les périmètres d'exercice de tir air-sol de Saint-Gédéon et de Saint-Jérôme**

Un périmètre de tir fut aménagé au sud du lac Saint-Jean. Le premier champ d'exercice était situé en bordure du lac à Saint-Jérôme (Métabetchouan), alors que l'autre se trouvait dans le secteur du rang des Iles à Saint-Gédéon.

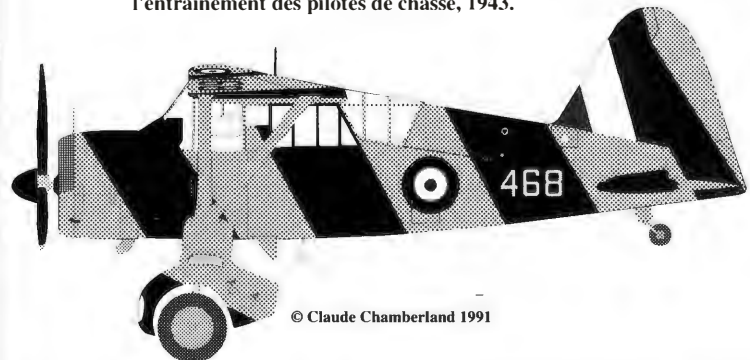
En consultant le journal de guerre de la 1ère UEO, on peut y lire que l'on avait complété les travaux de construction d'une tour d'observation dès le mois d'août 1942. Elle fut ensuite démontée et rebâtie dans le chemin près du cimetière de Saint-Gédéon. Après la guerre, elle sera vendue, modifiée et, finalement, détruite en 1995.

Une des formations dispensées aux pilotes était le largage de petites bombes de pratique remplies d'acide sur des cibles flottantes. Vers la fin de 1943, on ajouta le tir de roquettes. Toute cette formation dispensée aux pilotes était essentielle pour les missions qu'ils auraient à remplir

**Curtiss Kittyhawk AK914, Escadron 130 (C), Bagotville. Ces appareils survoleront la région du Saguenay—Lac-Saint-Jean que durant quelques semaines.**



**Westland Lysander II 468, Escadron 130 (C), Bagotville. Cet appareil servait de remorqueur de cible pour parfaire l'entraînement des pilotes de chasse, 1943.**





Coll. MDN, PL 34 653.

*Un Hurricane en approche dans le secteur du rang des Iles à Saint-Gédéon.  
On remarquera la salve de projectiles dans les nuages se dirigeant vers la cible.*

ultérieurement. Les exercices de tir air-sol se poursuivront durant toute la durée des opérations et cesseront avec le départ des derniers élèves pilotes en 1944. C'est ce qui explique que plusieurs obus ont été retrouvés sur les plages ou dans les eaux du lac Saint-Jean au cours des dernières années.

Certains des militaires qui veillaient au bon fonctionnement des opérations du champ de tir pensionnaient, entre autres, chez les parents de Madeleine Desgagné et chez la famille de Georges Tremblay de Saint-Gédéon.

Il y eut d'autres endroits où se pratiquait le tir air-sol; le secteur de Saint-Honoré, par exemple. Malheureusement, nous ne disposons pas d'informations supplémentaires sur ces autres sites.

En septembre 1943, au plus fort de la période d'entraînement, on recense 117 appareils, dont 87 Hawker Hurricane (avions de chasse), 22 Harvard (avion d'entraînement), 5 Lysander (remorqueur de cibles volantes), un Bolingbroke (remorqueur de cibles volantes), un Tiger Moth ainsi qu'un Norseman.

Toutes ces opérations de vol donnèrent lieu à des débordements de la part des pilotes de l'époque. C'est ainsi que l'on retrouve, dans *Le Progrès du Saguenay*, une note qu'a fait publier le greffier de la ville de Chicoutimi, une lettre du commandant G/C V. S. Parker, dans laquelle il est mentionné que les aviateurs



Coll. Mme Madeleine Desgagné.

*La tour d'observation du champ de tir à Saint-Gédéon, au Lac-Saint-Jean. En avant-plan, une cible triangulaire.*



Col. MDN, REA 5-55.

*Une cible en tissus remorquée.*





*Dernières recommandations avant un vol d'entraînement par le S/L L. G. Schwab à ses élèves, le 30 novembre 1942.*

Coll. MDN, PL 12 665.



*Les équipements de vol du pilote durant la période de la guerre: en pâle, le gilet de sauvetage (Mae West), les différents raccords pour l'équipement radio, le masque à oxygène et le parachute de siège. Le pilote est le S/L L. G. Schwab, instructeur à Bagotville, photographié le 30 novembre 1942.*

Coll. MDN, PL 2 667.



Un élève pilote devant un panneau d'identification de sous-marins allemands. On remarquera, sous son bras, un dossier sur les procédures à suivre en cas d'atterrissage d'urgence en forêt.



L'empennage arrière du Harvard 3294 accidenté le 9 décembre 1942, à Saint-Fulgence. Deux pilotes périrent dans cet accident (voir le tableau 1).

ne peuvent voler à une altitude inférieure à 3 000 pieds au-dessus des populations.

Il était donc loisible à toute personne de prendre le numéro de l'avion, de noter l'heure à laquelle cette infraction avait eu lieu et de rapporter l'incident aux autorités concernées. Plusieurs citoyens de Saint-Honoré s'étaient même plaints de l'audace de plusieurs pilotes qui effectuaient du « rase-mottes » au-dessus de leurs bâtiments et faisaient ainsi peur à leurs troupeaux.

### Les accidents et les décès

On peut juger de l'importance de la circulation aérienne par les dizaines d'accidents qui ont été recensés sur et à proximité des aéroports de Bagotville et de Saint-Honoré.

Certains de ces accidents sont survenus dans des zones habitées ainsi que dans les zones montagneuses entourant la région. Il était fortement recommandé aux pilotes de ne pas quitter les basses terres de la région au risque de se perdre, surtout durant la période hivernale.

Ces accidents étaient causés par des erreurs de pilotage, des bris mécaniques et de mauvaises conditions météorologiques. On retrouvera, au tableau 1, la liste des 38 pilotes de la 1<sup>ère</sup> UEO et des trois pilotes de l'Escadron 130 qui sont décédés lors de ces accidents.

Les accidents d'appareils militaires sont classés en six catégories de gravité : A étant une perte totale pour les appareils et quelques fois entraînant mort d'homme et F étant un accident mineur. Leur nombre était tel qu'il nous a été impossible de répertorier tous les accidents pendant la période des activités aériennes, plusieurs sources d'archives étant incomplètes.

On retrouvera, à l'occasion, pendant plusieurs années, des avions qui avaient été portés disparus, mais pour lesquelles on ignorait l'endroit, comme celui du Sgt Raymond Wilfrid Bailey (RAF), âgé de 23 ans, disparu en mission en novembre 1943.

Il est intéressant d'analyser de quelle façon cette tragédie est survenue afin de mieux comprendre les opérations de l'époque. Le 15 novembre 1943, cinq Hurricanes décollèrent pour une mission d'entraînement. Quelques minutes après le

## Tableau 1

### Liste des pilotes décédés au Saguenay—Lac-Saint-Jean 1942 et 1944

#### 1ère Unité d'entraînement opérationnel (UEO)

##### 1942

McKay, J. A.	10 septembre	Aviation royale du Canada
Soomsky, S.	10 septembre	Aviation royale du Canada
Klimenko, M.	20 septembre	Aviation royale du Canada
Meier, W. E.	20 septembre	Aviation royale du Canada
Adamson, T.	15 octobre	Royal Air Force
Copp, W. E.	4 novembre	Royal Air Force
Sutherland, D. C.	4 novembre	Aviation royale du Canada
Lorimer, D. R.	1er décembre	Aviation royale du Canada

##### 1943

Gagnon, L.-E.	16 février	Aviation royale du Canada
Gilson, A. I.	16 février	Aviation royale du Canada
Davison, H. H.	19 mars	Aviation royale du Canada
Green, K. H.	12 avril	Royal Air Force
Buckley, S. S.	1 juin	Aviation royale du Canada
Franks, I. H. W.	2 août	Royal New Zealand Air Force
Cook, W. E.	19 août	Aviation royale du Canada
Frost, R. W. B.	19 août	Royal Air Force
Kenyon, I. C. B. (1)	30 août	Royal Air Force
Mansfield, G. J. (2)	30 août	Royal Air Force
Jordan, O. M. (2)	31 août	Royal Air Force
Morley, N. J. (2)	4 septembre	Royal Air Force
McKimm, C. H.	28 septembre	Royal Air Force
Turfus, T. S.	28 septembre	Aviation royale du Canada
Swindells, L. R. (2)	8 novembre	Royal Air Force
Bailey, R. W. (1)	15 novembre	Royal Air Force

##### 1944

Price, L. E.	21 janvier	Aviation royale du Canada
Steinberg, A.	21 janvier	Membre du corps médical
Brock, E. I.	8 mars	Aviation royale du Canada
Endersby, P. J. (2)	1er avril	Royal Air Force
Wood, W. R. (2)	1er avril	Royal Air Force
Brooks, R. M.	27 avril	Aviation royale du Canada
Harvey, K. G. F.	27 avril	Royal Air Force
Milne, J. R.	1er mai	Aviation royale du Canada
Olmsted, C. R.	1er mai	Aviation royale du Canada
Swanborough, W. A. (2)	22 mai	Royal Air Force
Nettleton, T. G.	20 juin	Aviation royale du Canada
Morris, L. J.	7 août	Aviation royale du Canada
Walton, E. E. (2)	11 août	Aviation royale du Canada
Small, C. W. R. (2)	1er octobre	Royal Air Force

#### L'Escadron 130 Panthère (C)

##### 1942

Bertrand, J.-G.	9 décembre	Aviation royale du Canada
Vallée, C.-J.	9 décembre	Aviation royale du Canada

##### 1943

Teal, G. K.	9 septembre	Aviation royale du Canada
-------------	-------------	---------------------------

(1) Inhumé au cimetière Saint-François-Xavier de Chicoutimi.

(2) Inhumé au cimetière protestant d'Arvida.

décollage, ils furent pris dans une importante tempête de neige. Trois d'entre eux réussirent à atterrir à Saint-Honoré, un parvint à se poser à Godbout, sur la Côte-Nord, et le Sgt Bailey heurta le flanc de la montagne dans le secteur des monts Valin. Il demeura prisonnier de son appareil.

Les secours furent mis en branle seulement deux jours plus tard, après que la tempête de neige se fût dissipée. 16 Harvard de Bagotville, cinq Canso de Mont-Joli et huit Avro Hanson d'Ancienne-Lorette participèrent aux recherches pendant plusieurs jours. Un vaste territoire fut couvert par les chercheurs, mais en vain.

Le 9 décembre 1972, deux travailleurs forestiers de Saint-David-de-Falardeau retrouvèrent la carcasse d'un avion et ils eurent l'excellente initiative de contacter immédiatement les autorités. Après plusieurs jours de fouille dans le sol gelé, on retrouva des ossements ainsi que des pièces permettant d'identifier le pilote. Son épouse et sa fille, demeurant en Angleterre, furent avisées et vinrent au Canada pour des funérailles, et les restes du Sgt Bailey furent déposés au cimetière Saint-François-Xavier de Chicoutimi.

Un autre cas peut sembler identique mais ne permit malheureusement pas de procéder à l'identification du pilote: plus récemment, en 1992, des travailleurs forestiers de la Côte-Nord retrouvèrent un autre appareil. Mais dans ce cas-ci, ils n'ont pas cessé le travail, ils ont sorti l'appareil du sol gelé avec de la machinerie lourde et déposé les restes de la carcasse sur le bas-côté du chemin, à la recherche de souvenirs. L'escadron de recherche et sauvetage de la base de Bagotville ne fut avisé que quatre à cinq jours plus tard et, le temps de préparer une mission de recherche, ils s'écoula près de six jours. À leur arrivée sur les lieux, la carcasse de l'avion avait été transportée à Baie-Comeau et le site pillé par plusieurs personnes.

«À notre arrivée sur place, le trou laissé par l'avion avait été enterré de nouveau pour faire place au chemin forestier et tout ce qui restait ne tenait que dans quelques boîtes de carton. Lorsque nous avons pu examiner ce qui restait des ailes, les marques d'identification étaient des chiffres apparaissant sur le bleu clair du dessous des ailes, marques uniques à la 1ère UEO et confirmant ainsi la présence d'un pilote de Bagotville.» Quelques mois plus tard, des personnes ont retrouvé, à 1 km du lieu de l'écrasement, les boucles du parachute du pilote confirmant que





Coll. Musée de la Défense aérienne.

*Un des nombreux accidents recensés partout dans la région pendant la guerre. Celui-ci s'est produit dans le secteur du rang Saint-Pierre, à Chicoutimi.*



Coll. Alain Grand.

*Des militaires et des agents de la Sûreté du Québec procédant aux fouilles qui mèneront à l'identification du pilote, le Sgt Raymond Wilfrid Bailey (RAF), en décembre 1972.*



Coll. Claude Charbonand.

*Quelques pièces du Hurricane retrouvé en 1992.*

celui-ci aurait sauté en parachute. Ces pièces du harnais font maintenant partie de la collection du Musée de la Défense aérienne. Malheureusement, l'identité du pilote n'a pu être confirmée, les registres des appareils comportant les codes d'identification n'ont pas été retracés dans les archives.

On peut retrouver, dans le cimetière protestant d'Arvida, les pierres tombales de neuf pilotes qui y ont été enterrés. Nous avons retrouvé la trace de deux pilotes dans celui de Saint-François-Xavier de Chicoutimi, soit les Sgt R. W. Bailey (RAF) et le Sgt I. C. B. Kenyon (RAF).

### Les sports et les divertissements

Ces militaires, qui provenaient d'Australie, de Nouvelle-Zélande, de Grande-Bretagne, de l'Ouest canadien, de l'Ontario, n'avaient aucune famille, sauf certains pilotes du Québec, et arrivaient dans un milieu où on parlait une langue qui leur était étrangère. Afin de divertir les militaires, de leur permettre de mieux s'intégrer à la communauté et de s'assurer que leur moral se maintienne à un niveau plus qu'acceptable, plusieurs activités sportives ou sociales furent organisées.

Pour certains d'entre eux, la vie devait sûrement être difficile, car on fait souvent état de ces problèmes dans les journaux. En octobre 1942, par exemple, les représentants de la Hutte des Chevaliers de Colomb de Bagotville demandèrent à la population de venir en aide aux aviateurs qui n'avaient pas encore la possibilité de se divertir, faute d'organisation, en les recevant chez eux pendant leurs congés. Le 19 novembre 1942, Raymond Hardy, directeur de la Hutte, prit même la peine de s'adresser à la population sur les ondes de la radio pour l'inciter à les appuyer dans ce sens.

Les Chevaliers de Colomb semblaient très sensibilisés à la cause, puisqu'en mars 1944, en collaboration avec la Consolidated Paper Corporation Limited de Port-Alfred, ils organisèrent un festival en l'honneur des aviateurs et de leurs épouses, à la patinoire publique de Port-Alfred, avec réception à l'Hôtel de Ville, etc. 125 couples étaient présents. On retrouve la trace de plusieurs autres activités de ce genre, notamment au cours de la Semaine de l'armée, en juin 1942.

En collaboration avec la Hutte des Chevaliers de Colomb et le journal *Le Progrès du Saguenay*, la population fut souvent sollicitée pour apporter des livres, magazines ou revues en français et en anglais aux aviateurs.

Plusieurs activités sportives étaient également organisées, comme la balle-molle et le hockey. En juin 1942, une ligue de balle-molle des militaires fut créée avec, comme équipe, la RCAF, la 12e batterie d'Arvida, la 18e batterie d'Arvida et le Centre d'entraînement no 51 de Chicoutimi.

Lionel Conacher, figure bien connue du hockey, mit de l'avant un plan pour divertir les militaires. «Partout au Canada, où il se trouve une ligue de hockey organisée et un dépôt de l'aviation canadienne, une équipe de l'aviation sera inscrite», disait-il dans *Le Progrès du Saguenay* du 24 septembre 1942. En plus de divertir les aviateurs, on obtenait, par le fait même, une forte publicité, avantage très important dans le contexte de guerre. En clair, c'était donc bon également pour le recrutement.

Au Saguenay, les militaires ont formé leur propre équipe dans la ligue de hockey Chicoutimi—Baie des Ha! Ha! qui a reçu son affiliation à la Q.A.H.A. Tout a été rendu possible grâce au président de la ligue, Léo Quenneville, au vice-président, Adrien Gagnon, et au secrétaire, Robert Murray. Quatre équipes formaient cette ligue: les Aviateurs (Saguenay-Paper), les militaires d'Arvida, une équipe de Chicoutimi et l'équipe de l'Aluminium d'Arvida. Les parties se jouaient à l'ancienne aréna de Chicoutimi, avenue Morin, ancien Terminus d'autobus, qui a été démoli il y a plusieurs années, et à l'aréna de Port-Alfred. La première partie officielle de la ligue a eu lieu dimanche le 20 décembre 1942. Dans l'équipe des aviateurs, nous retrouvons Jean-Paul Lamirande, qui a joué, entre autres, en 1953-1954 pour les Saguenéens de Chicoutimi de la Ligue senior provinciale de hockey.

### Le transport de la poste aérienne et de voyageurs civils par avion

L'aéroport de Bagotville ne fut pas seulement utilisé à des fins militaires pendant la guerre, mais il servit en même temps à transporter la poste aérienne et des passagers. En effet, la Canadian Pacific Air



Le terminus de la C.P.A., à Bagotville, au printemps de 1943.

Lines (C.P.A.) inaugura, en février 1943, un service aller-retour quotidien (sauf le dimanche) entre Bagotville et Québec. Cette compagnie offrait déjà le même service entre Québec et Montréal. Pour la région, cette nouvelle était très importante, puisque le courrier était constamment retardé par la diminution de plus de la moitié du nombre de départs de trains pour l'extérieur de la région. Le terminal aérien était situé près du hangar 6, à l'extrémité est de la zone d'opération.

Avec la fermeture de la Station de Bagotville, les autorités voulaient abandonner les envolées de Bagotville vers Québec et Montréal parce que le volume de lettres envoyées par avion avait considérablement diminué; *Le Progrès du Saguenay* lança donc une campagne auprès de la population pour qu'elle achemine une lettre par jour par avion. Cette campagne permit de sauvegarder le transport du courrier et, conséquemment, celui des passagers. En juillet 1944, la C.P.A. mettra en service un appareil plus moderne, le Lockheed Loadstar de 14 passagers pour effectuer la navette entre le Saguenay et Québec.

### Faits divers et importance de l'aviation dans la région ou la guerre vécu par la population à l'extérieur de la base

#### Ligue des cadets de l'air

La ligue des cadets de l'air existe, semble-t-il, depuis 1939 ou 1940 dans l'ensemble du Québec. Leur entraînement est supervisé par l'Association des vétérans de l'aviation. L'unité des cadets d'Arvida, qui comptaient une centaine de jeunes, il est bon de le souligner, n'était pas encore terminée. Ils en profitèrent pour se faire expliquer le fonctionnement d'un avion qui était sur place.

#### Exercice d'obscurité

Lundi le 10 novembre 1941, un exercice d'obscurité s'est effectué dans plusieurs

Annonce de la C.P.A. parue dans *Le Progrès du Saguenay*.

Le Progrès du Saguenay, 8 juillet 1943.



viles du Québec. C'était une première dans la région et c'est Arvida qui a été choisi en tant que centre névralgique pour l'effort de guerre. Au son des sirènes et des instructions données à la radio, toutes les lumières de la ville se sont éteintes pendant 30 minutes, sauf celles des usines de guerre, dû à la production qu'on ne pouvait ralentir. Le but de cet exercice était d'empêcher un avion ennemi d'identifier les objectifs militaires et la ville elle-même pour un bombardement. L'opération s'était très bien déroulée. La possibilité d'un bombardement était toujours évoquée, puisqu'en février 1943, le comité de protection civile de Chicoutimi (CPC) avait même invité un jeune aviateur, J.-D. Marion, qui revenait d'Angleterre, pour les entretenir sur les différents types de bombes explosives et incendiaires. *Le Progrès du Saguenay* note d'ailleurs «qu'il faut toujours considérer comme possible le danger d'un bombardement, et ne pas relâcher l'entraînement ni l'unité des troupes». À la réunion suivante du CPC, une autre causerie a eu lieu sur la protection contre les gaz.

En décembre 1941, la Protection civile s'adressait aux lecteurs du *Progrès du Saguenay* pour leur donner des conseils en cas de raid aérien.

Un autre exercice du même genre a eu lieu le 15 février 1942, mais cette fois-ci dans toute la région. Pour l'occasion, on avait également éteint les usines de l'Aluminium Company; même les fourneaux à ciel ouvert ont été éteints en quelques secondes. On note, dans *Le Progrès du Saguenay*, que l'exercice a été tellement bien réussi et la population a tellement bien joué son rôle qu'un train est même entré en gare à Alma, sans lumière.

Le 26 mai 1942, la région procéda à un autre exercice, mais par obligation, puisqu'un avion non identifié, sans lumière et sans signalement a survolé la région. Immédiatement, le processus s'est mis en marche pour créer une réelle obscurité qui semble avoir été très bien réussie. En fait, il s'agissait d'un avion canadien qui s'était écarté de sa route.

#### *Semaine de l'armée*

Du 29 juin au 5 juillet 1942, des activités furent organisées pour souligner la semaine de l'armée. La population a eu droit, notamment, à des parades militaires, à des fêtes champêtres, à une journée de prière, à des activités sportives et à des visites du camps d'entraînement de Chicoutimi.

**Tableau 2**

### **Les grades dans l'aviation militaire canadienne au temps de la guerre**

#### **Aviateurs, sous-officiers et adjudants**

Aviateur, 2e classe	(Av2)	Aircraftman 2nd Class
Aviateur, 1ère classe	(Av1)	Aircraftman 1st Class
Aviateur-chef	(AvC)	Leading Aircraftman
Caporal	(Cpl)	Corporal
Sergent	(Sgt)	Sergeant
Sergent de section	(SgtS)	Flight Sergeant
Sous-officier breveté, 2e classe	(SOB2)	Warrant Officer, Class II
Sous-officier breveté, 1ère classe	(SOB1)	Warrant Officer, Class I

#### **Officiers**

Sous-lieutenant d'aviation	(Sit)	Pilot Officer
Lieutenant d'aviation	(Lt)	Flying Officer
Capitaine d'aviation	(Capt)	Flight Lieutenant
Commandant d'aviation	(Cmndt)	Squadron Leader
Lieutenant-colonel d'aviation	(Lt-col)	Wing Commander
Colonel d'aviation	(Col)	Group Captain
Commodore de l'Air	(CdreA)	Air Commodore
Vice maréchal de l'Air	(V/M/A)	Air Vice-Marshal
Maréchal de l'Air	(M/A)	Air Marshal
Maréchal en chef de l'Air	(M/C/A)	Air Chief Marshal

Source: Hatch, F.J. *Le Canada, aérodrome de la démocratie: le plan d'entraînement aérien du Commonwealth britannique, 1939-1945*. Ottawa, Service historique du ministère de la Défense nationale, Monographie no 1, 1983. 247 p.

#### *Les aviateurs assistent à la messe*

Le 18 octobre 1942, les aviateurs assistaient pour la première fois à l'office religieux à la cathédrale de Chicoutimi et en profitèrent pour faire un défilé. C'est le R. P. Ménard, aumônier à l'aéroport, qui prononça l'instruction.

#### *Concours de fabrication d'avions miniatures*

En avril 1943, afin de «stimuler le travail et développer l'habileté chez les enfants», le magasin Thifault & Saintonge organisa un concours de fabrication d'avions miniatures. Le concours était ouvert aux garçons de 7 à 20 ans et se terminait par une grande exposition à l'hôtel de ville de Chicoutimi. Il est intéressant, entre autres, de lire les questions posées aux jeunes: quels genres d'aéroplanes survolent la région de ce temps-ci? Est-ce que ce sont des chasseurs, des bombardiers, des avions de reconnaissance? Par quelles marques distinctives pouvez-vous différencier les avions de chaque pays? Ce type de concours donnait encore de l'importance à la Station de Bagoiville et à tout le personnel qui y résidait.

#### *Service du guet aérien*

Le service du guet aérien du commandement de la région aérienne de l'Est a été créé en juillet



1943, dans notre région, alors qu'il était déjà en fonction depuis les débuts de la guerre dans des régions comme la Côte-Nord et la Gaspésie. Ce service permettait d'identifier «tout mouvement d'avion, toute activité suspecte ou anormale, tous signaux ou individus louches. Ces renseignements sont également très précieux dans le repérage d'avions amis perdus ou en troubles...» Ce service n'existait pas entre Grande-Baie et Métabetchouan, puisque ce territoire était considéré comme une zone de pratique. On demandait donc à la population de ne pas appeler inutilement les responsables pour rapporter des mouvements d'avions ou des faits inusités. C'est l'officier d'aviation Gérard-E. Tardif, de Québec, qui avait la charge de son implantation. On mentionne, dans *Le Progrès du Saguenay*, qu'on se devait d'être vigilant, tant dans les airs que sur les côtes, puisqu'un «avion peut maintenant traverser l'Atlantique sans escale avec une charge de bombes et revenir sans escale. Si les américains ont de tels appareils, il se peut que l'ennemi en possède aussi.»

### *Campagne d'emprunt de la victoire*

Le dimanche 17 octobre 1943, on avait organisé une parade et des manoeuvres militaires de l'emprunt de la victoire à Arvida. La population a pu voir des démonstrations d'attaques à la baïonnette, de lance-flammes, de tirs anti-aériens, d'exercices de précision et de démonstrations d'autos-chenilles. Les participants à la parade furent la Police de l'Aluminium Company, la police d'Arvida, les guides, le CPC, les scouts, les Vétérans, l'Artillerie les Forestiers, des détachements des régiments de Châteauguay et du Saguenay, les aviateurs de Bagotville et les cadets de l'air.

### *Des Mosquitos à Bagotville*

En juillet 1945, une quarantaine d'avions Mosquitos sont arrivés à Bagotville pour y être remisés. Il ne restait plus, à cette époque, qu'une trentaine d'aviateurs sur place. À l'été 1948, une quarantaine d'étudiants, provenant de l'Ontario, furent embauchés pour emballer ces avions Mosquitos, pour le compte du gouvernement fédéral, qui les expédia en Chine, afin d'aider le général Chang Kai Tchek dans sa lutte contre les communistes chinois.

### **La fermeture de la Station et la vente des bâtisses**

*Le Progrès du Saguenay*, dans l'édition du 23 novembre, annonçait les rumeurs de fermeture de la Station de Bagotville, tout comme celle de Saint-Honoré. Elle ferma officiellement le 29 janvier 1945, suite à la directive no 30 émanant du Eastern Air Command. La fermeture et la vente de l'aéroport allaient présager la réorganisation militaire d'après-guerre.

On mentionne, dans cet article, que les mouvements d'avions sont inexistant depuis fort longtemps et qu'il est important que les autorités civiles veillent à ce qu'on tire le meilleur parti possible de

ces infrastructures, de même que de celles des camps militaires de Chicoutimi et d'Arvida.

L'annonce officielle de la mise en vente des bâtisses de l'aéroport de la Station de Bagotville a été faite dans *Le Progrès du Saguenay* du 24 juillet 1947 par la Corporation des biens de guerre. Le soumissionnaire retenu avait jusqu'au 30 septembre 1947 pour enlever les bâtiments.

Comme en témoigne la photo reproduite dans ces pages, la plus grande partie des bâtiments furent démolis. Il ne subsistait que cinq des six hangars d'avions construits quelques mois auparavant et quelques bâtisses. Selon le député régional, Paul-Edmond Gagnon, les infrastructures auraient été vendues pour la somme de 90 000\$, soit un vrai scandale, alors que la construction en avait coûté 6 millions. Le député Gagnon fit cette sortie lors d'un discours en Chambre dont nous retrouvons un extrait dans *Le Progrès du Saguenay* du 22 juillet 1948.

L'aéroport de Saint-Honoré a été octroyé pour la somme de 22 100\$ au plus haut soumissionnaire, le Dr Gustave Gauthier, qui a agi au nom du Club d'aviation de Chicoutimi.

### **Conclusion**

Comme nous l'avons vu, avec la fin de la guerre et même avant la fin de la guerre, les autorités gouvernementales s'étaient empressées de fermer les bases un peu partout au Canada et de procéder rapidement à leur démantèlement en se départissant des équipements et des terrains à des prix parfois dérisoires. On pensait sans doute à ce moment-là que tous les dangers étaient écartés et qu'il n'y aurait plus jamais de guerre. C'était mal connaître l'humain, puisque cinq ans à peine après le dur conflit qui aura coûté tant de vies humaines et causé tant de dévastations, les activités militaires se déplacent alors en Corée.

Le gouvernement fédéral annonça, dès juin 1948, que la base de Bagotville et celle de Mont-Joli seraient converties en bases aériennes militaires. Les coûts annoncés pour Bagotville seraient de l'ordre de 16 millions et on mentionnait même, dans *Le Progrès du Saguenay*, que la plupart des pistes et des installations seraient souterraines, ce qui a été loin d'être le cas.

La base de Bagotville rouvre officiellement en 1951 et devient un centre d'entraînement important, comme elle l'avait d'ailleurs été au cours de la Deuxième Guerre mondiale, tout en assurant une présence sur le sol saguenéen. On craignait un autre conflit, mais cette fois avec la Russie, alors l'alliée de la Corée. Ce sera le début de la «Guerre froide».

Afin de permettre à Bagotville de remplir sa nouvelle mission, l'Escadron 413 Tusker, équipé du «De Havilland Vampire», ainsi que l'Escadron 414 Knight, équipé du «Canadair Sabre 2»,



La station Bagotville photographée entre 1947 et 1950.

Coll. MDN, REA 479 36.

compteront sur les premiers appareils de la nouvelle génération des avions à réaction à venir survoler les cieux de la région.

Il nous importait, dans cet article, de faire connaître le rôle et la mission de la base de Bagotville au cours de la Deuxième Guerre mondiale et de lever le voile sur le rôle du personnel militaire qui y a été affecté. On oublie malheureusement trop souvent ces hommes et femmes qui travaillent dans l'ombre et qui sont pourtant d'une valeur inestimable pour aider à résoudre des conflits si lourds et si coûteux en vies humaines et en pertes matérielles. C'est en quelque sorte à toutes ces personnes que cet article est dédié.

### Remerciements

Les auteurs désirent remercier la maison d'édition JCL de Chicoutimi, pour l'autorisation de reproduire certains documents,

M. Gaston Gagnon, historien, pour ses précieux conseils, M. Guy Barrette, bénévole au musée, pour ses longues heures de recherches dans les journaux, ainsi que toutes les personnes qui ont accepté de témoigner de leur expérience.

### Bibliographie

- Douglas, W. A. B. *The Creation of a National Air Force. The Official History of the Royal Canadian Air Force - Vol II./ La création d'une aviation militaire nationale. Histoire officielle de l'Aviation royale du Canada - Tome II.* Ottawa, Ministère des Approvisionnements et Services, Canada, 1987. 881 p.
- Griffin, J. A. *Canadian Military Aircrafts: Serials and Photographs, 1920-1968/Avions militaires Canadiens: Numéros de série et photographies 1920 - 1968.* Ottawa, Musée de la guerre du Canada, Publication numéro 69-2; 1969. xv-691 p.
- Hadley, Michael L. *U-Boats Against Canada. German Submarines in Canadian Waters.* Kingston and Montreal, McGill-Queen's University



Press, 1985. xxv-360 p.

Hatch, F. J. *Le Canada, aérodrome de la démocratie: le plan d'entraînement aérien du Commonwealth britannique, 1939-1945*. Ottawa, Service historique du ministère de la Défense nationale, Monographie no 1, 1983. 247 p.

Kostenuk, Samuel, Griffin, John. *RCAF. Squadrons Histories and Aircraft, 1924-1968*. Toronto, Hakkert & Company, 1977. xix-257 p. (Canadian War Museum, National Museum of Man, Historical Publication, v. 14).

*Le Progrès du Saguenay, 1941-1951*.

Milberry, Larry. *Sixty Years. The RCAF and CF Air Command 1924-1984*. Toronto, CANAV Books, 1984, 480 p.

Roberts, Leslie. *There Shall Be Wings*. Toronto, Clarke, Irwin & Company Limited, 1959. 290 p.

Stacey, C. P., *Armes, hommes et gouvernements: les politiques de guerre du Canada 1939-1945*. Ottawa, Ministère de la Défense nationale, 1970. 747 p.

Anonyme. *The R.C.A.F. Overseas, The Fifth Year*. Toronto, Oxford University Press, 1945.

#### Documents officiels

*Air Force Casualties in and around Canada*, Ottawa, Service historique, Ministère de la Défense nationale, SHist 90/19.

Cartes du système de défense des alumineries d'Arvida en 1943, Ottawa, Service historique, Ministère de la Défense nationale, SHist 312.019.

Extraits du rapport d'accident du Kittyhawk AK-915-1, Ottawa, Archives publiques du Canada, RG 24, Bobine de microfilms: C-5934.

Extraits du journal de bord du sous-marin allemand U-132, le 6 et 7 juillet 1942. Allemagne, Bundersarchiv, Militärarchiv; dossier RM 98/339.

Extraits du rapport du convoi QS-15, Ottawa, Archives publiques du Canada, RG 24, Bobine de microfilms: C-4025.

Journal de guerre, *No 130 (F) Squadron, Mont-Joli, Bagotville*. avril 1942 - octobre 1943. Ottawa, Archives publiques du Canada, RG 24, Bobine de microfilms: C-12,254.

Journal de guerre, *RCAF Station Mont-Joli, P.Q.* avril 1942-juillet 1942.

Ottawa, Archives publiques du Canada, RG 24, Bobine de microfilms: C-12,191.

Messages de convois côtiers, QS-15, 6 juillet 1942. Ottawa, Archives publiques du Canada, RG 24, Bobine de microfilms: C-5530.

*O.T.U.'s under the B.C.A.T.P.*, Ottawa, Service historique, Ministère de la Défense nationale, SHist 74/13.

#### Monographies

Brisson, Pierre. *Défendez le Saguenay: les 50 ans de la Base des Forces canadiennes de Bagotville: 1942-1992*. 1992

Brown, Capt Eric. «Sea Hurricane, Shipboard Fighter Extempore», dans *Air International*, Volume 17 Number 3, September 1979. pp. 127-134.

Débats de la Chambre des Communes: 1ère session le 6 avril 1945.

Douglas, W.A.B., *La création d'une aviation royale du Canada. tome II*. Ministère de la Défense du Canada. 1988.

Gagnon, Karl, «La Base militaire de Bagotville» dans *Saguenayensia*, vol. 31, no 1 (janvier-mars 1989): 23-27.

Goulding, James. «Hawker Hurricane, RAF Northern Europe, 1936-1945», dans *Camouflage and markings*, Number 3. England, Decimus Books Limited, London, 23 p.

Halliday, Hugh. «The P-40 in RCAF service», dans *The CAHS Journal*, Summer 1966, pp. 42-44.

Huntley, Ian; «RCAF Colours 1939-1945», dans *Air Enthusiast*, Vol. Journaux de la Chambre des Communes: 11 Georges VI 1947.

Kostenuk, Samuel. «The RCAF Squadron Continuity», dans *The CAHS Journal*, Summer 1968, pp. 42-45.

Kostenuk, Samuel. «The RCAF Squadron Continuity», dans *The CAHS Journal*, Fall 1968, pp. 68-71.

Mason, Francis K. «The Hawker Hurricane I», dans *Profile Publications Ltd*, Number 111, London, 20 p.

Mason, Francis K. «The Westland Lysander», dans *Profile Publication Ltd*, Number 159, England, London, 16 p.

Pépin, Pierre-Yves. *Le Royaume du Saguenay en 1968*. Projet ARDA no. 15023. 1969.

Winkene, Ingwald. «The RCAF Hurricanes», dans *The CAHS Journal*, Summer 1967, pp. 34-40.

*Une alliance de confiance avec vous!*

**ARNOLD**  
CHEVROLET GEO OLDSMOBILE INC.

**548-0821**  
**JONQUIÈRE**



# Le Musée de la Défense aérienne consolide ses assises par l'acquisition d'un MiG-23

par le capitaine Luc Gaudet,  
affaires publiques, 3e Escadre Bagotville

La «Guerre froide» a pris une toute nouvelle signification à la 3e Escadre Bagotville, le 1er décembre 1997, quand, par une température de -27 degrés (résultat des vents de plus de 15 noeuds soufflant sur la piste ce jour-là), un chasseur MiG-23ML «Flogger-G» en provenance de la République tchèque «a enfreint» l'espace aérien surplombant les installations militaires bagotvilloises «à bord» de deux Hercules CC-130 canadiens, pour se poser, tel un cadeau du ciel et avant même le passage du Père Noël, à la 3e Escadre...

En effet, acquis des autorités tchèques pour une «bouchée de pain» par le Musée de la Défense aérienne de la 3e Escadre Bagotville, l'un des «joyaux» aériens du bloc de l'Est est arrivé en sol saguenéen, il y a déjà quelque temps, en pièces détachées, à la grande satisfaction d'un fébrile comité d'accueil qui s'était déplacé sur la piste gelée, pour prendre possession du fruit de la magnanimité tchèque, au nom du musée de l'escadre. Ainsi, un premier Hercules contenant le fuselage, les ailes, le moteur et d'autres pièces s'était posé à Bagotville avant qu'un autre suive un peu plus tard la même journée froide de décembre dernier, transportant en plus des pièces restantes, quatre ingénieurs et techniciens tchèques venus en terre canadienne pour «remonter» l'appareil. Ceux-ci, avec l'aide précieuse de techniciens du 3e Escadron de maintenance (Air) basé à Bagotville, ont résolu le «casse-tête» en moins de quatre jours, alors qu'on en prévoyait au départ huit pour remonter l'appareil.

C'est le 13 septembre 1997, après plus de deux années de tractations entre le gouvernement tchèque, les autorités canadiennes et le conseil d'administration du musée de Bagotville, que l'appareil de fabrication russe a été officiellement remis au Musée de la Défense aérienne de la 3e Escadre Bagotville par les autorités tchèques, lors d'une cérémonie officielle tenue à la base de Hrádec Kralové, à moins de 100 kilomètres de Prague. À cette cérémonie participaient, entre autres, l'ambassadeur canadien en

République tchèque, M. Ronald Halpin, le commandant de la 1ère Division aérienne du Canada, à l'époque le major-général George Macdonald, et représentant la 3e Escadre, le lieutenant-colonel Jean-Luc Desgroseilliers et le conservateur du musée de Bagotville, M. Claude Chamberland. Selon le major-général Macdonald, «cette cérémonie contribuait à perpétuer les excellentes relations qui ont existé entre le Canada et la Tchécoslovaquie et maintenant la République tchèque».

Ce projet emballant, déposé au conseil d'administration du Musée de la Défense aérienne de la 3e Escadre Bagotville au printemps de 1995, avait pris son envol à l'automne de la même année lors d'une visite effectuée à la 3e Escadre par une délégation tchèque, dont le lieutenant-général Ing. Ladislav Klima, commandant de l'Armée de l'air tchèque. Celui-ci avait alors été approché par le commandant de l'escadre de l'époque, le colonel Richard Bastien (promu brigadier-général depuis ce temps), au sujet de la possibilité d'acquérir, pour le bénéfice du musée de Bagotville, un chasseur ayant évolué à l'époque de la «Guerre froide», pour le «camp des méchants». La démarche, si elle réussissait, visait ainsi à illustrer le rapprochement important ayant été effectué entre les pays membres de l'OTAN et l'ancien bloc de l'Est depuis 1989.

Ainsi, même si le premier vol d'un prototype du MiG-23 a eu lieu en 1966, l'appareil peint en «camouflage» acquis par le musée de Bagotville constitue l'une des versions récentes ayant été construit en 1983. Celui-ci est donc en excellent état. En fait, quelques jours à peine avant que les autorités tchèques ne le remettent officiellement à la délégation canadienne lors de la cérémonie de l'automne dernier, le MiG-23 avait effectué son dernier vol le 9 septembre 1997. «La communauté de Bagotville est extrêmement fière de cette acquisition» dit le conservateur du musée de Bagotville, M. Claude Chamberland. «N'oublions pas que nous sommes les seuls au Canada à disposer d'un MiG-23



Le MiG-23 ML 4857 photographié en septembre dernier, lors de la cérémonie officielle en République tchèque.

De plus, de concert avec les activités traditionnelles ayant cours au Musée en saison estivale, un important programme de visites guidées de l'escadre a été mis sur pied l'été dernier. Ainsi, plusieurs fois par jour, selon la demande, du mercredi au dimanche, un autobus bondé de visiteurs a sillonné l'escadre incluant la «zone d'opération». Les visiteurs ont eu l'occasion de voir les escadrons et d'en connaître les fondements historiques. Ils ont aussi pu se rendre sur l'aire de stationnement des avions où, selon l'heure de la journée, ils ont eu la chance de voir évoluer divers aéronefs dont les CF-18 Hornets, T-33 Silverstars et hélicoptères CH-146 Griffons basés à Bagotville, mais aussi des F-16 Fighting Falcons américains et même des F-4 Phantoms de la force aérienne allemande.

puisque les musées de Trenton et de Comox possèdent chacun un MiG-21.»

Désormais interdit de vol au Canada en vertu d'un protocole d'entente signé entre les autorités canadiennes et tchèques, l'appareil acquis pour environ 5 000\$ (montant couvrant la «ferraille») a une valeur se situant entre 4,5 et 5,5 millions de dollars sur le marché secondaire de l'armement. Le MiG-23 est un appareil considéré facile à piloter et il a toujours bénéficié de bons commentaires parmi les pilotes qui l'utilisent toujours aujourd'hui.

On compte exposer éventuellement l'appareil de façon permanente au parc commémoratif, adjacent au Musée de Bagotville, aux côtés des valeureux CF-101 Voodoo, CF-5 Freedom Fighter, F-86 Sabre et CF-100 Canuck. D'ici là, dès le 18 juin prochain, à l'occasion du début du programme des visites guidées organisées par le Musée de Bagotville, les milliers de visiteurs attendus durant la prochaine saison pourront voir de près le MiG-23, puisqu'il sera en montre pour tout l'été aux côtés d'un CF-18 à la zone d'alerte. Selon le vice-président du conseil d'administration du Musée de Bagotville, le major Richard Allard, qui s'affaire déjà depuis plusieurs mois en prévision de l'ouverture du musée qui entamera sa deuxième saison cette année le 9 juin (près d'une semaine avant le début du programme des visites guidées), la nouvelle acquisition aura sans aucun doute un attrait important auprès des visiteurs cet été. «Le MiG-23 est tout de même l'un des anciens ennemis jurés de nos propres CF-18», dit-il enthousiaste.

L'année 1997 aura été une année importante pour la jeune organisation du Musée de la Défense aérienne de la 3e Escadre Bagotville. En effet, celui-ci a été inauguré le 18 juin 1997, après avoir reçu son accréditation du ministère de la Défense nationale.

Tout cela revient encore en 1998 alors que, de plus, comme l'an dernier, une exposition statique attendra les visiteurs à la zone d'alerte où ceux-ci pourront se familiariser (en plus du MiG-23) avec un CF-18, son armement, du matériel provenant de l'escadron 439 de Soutien au combat ainsi que du 3e Escadron de maintenance (Air) dont un moteur, de l'outillage, une partie d'aile en réparation, des coupes de pneu et d'un réservoir d'essence, un caisson de survie de pilote, un frein de CF-18, etc.

Comme la première saison du Musée de la Défense aérienne de la 3e Escadre Bagotville fut un franc succès, avec un total de 5 850 visiteurs en deux mois d'opération, soit du 18 juin au 24 août 1997, et que le programme des visites guidées fut un élément-clé de cette affluence, il va sans dire que l'on compte beaucoup sur le programme des visites pour consolider la place du Musée de Bagotville comme lieu de prédilection des touristes en visite en sol saguenéen, en 1998. Nul doute que l'acquisition du MiG-23 contribuera à maintenir la fréquentation et la popularité du Musée de la Défense aérienne de la 3e Escadre Bagotville la saison prochaine.

# Les oubliés du IIIe Reich au Saguenay Lac-Saint-Jean

par Yves Bernard

---

De 1940 à 1947, le Canada a détenu secrètement, dans une vingtaine de camps, plus de 35 000 officiers et soldats allemands. Des pilotes de chasse, des commandants de sous-marins, des généraux. Ces hommes avaient été capturés par les Anglais lors de combats. Or, pour éviter de les garder sur son territoire, Londres demanda au Canada d'accueillir ces hommes. Le Canada, qui fut mis devant les faits accomplis, acquiesça. Mal préparées, les autorités canadiennes feront preuve d'improvisation et n'auront souvent que peu de choses à dire, la supervision étant faite par des officiers anglais.

Cette partie de l'histoire, que le gouvernement essaya d'oublier, a été mise au jour depuis quelques années par différents chercheurs, dont je fus. En 1995, après 8 ans d'enquête et grâce à l'aide de la Fondation Asselin, je fis paraître, avec ma collègue Caroline Bergeron, le livre *Trop Loin de Berlin* sur l'histoire de ces prisonniers allemands. Une recherche qui fut passionnante et qui prit sa source au Saguenay.

## Tout démarra au Saguenay

Je travaillais à l'époque à la radio de CKRS. En 1987, je réalisai, avec l'animateur François Grenier (aujourd'hui décédé), un documentaire sur la bataille de Dieppe. Jusque-là, rien de particulier. Une émission comme une autre.

Toutefois, je reçus un téléphone d'un auditeur après l'émission qui me dit ceci: «C'est bien votre reportage, mais j'aimerais que vous puissiez parler des soldats allemands qui ont été gardés prisonniers au Lac-Saint-Jean durant la guerre.» Comment des soldats allemands au Saguenay, ai-je répondu? J'ai d'abord pris à la légère cet appel, puis je me décidai à faire quelques vérifications. Un appel à la Société historique du Saguenay. Non, me dit-on, aucune information sur ce sujet. Un autre appel à la base militaire de Bagotville. Puis un premier appel aux Archives nationales à Ottawa. Là, un archiviste m'indique qu'à première vue ce sujet ne lui dit rien.

Je rappelle donc l'auditeur qui m'avait rejoint en lui mentionnant le résultat de ma recherche et qu'il avait probablement fait «erreur» pour ne pas employer d'autres mots. L'individu insista alors pour me rencontrer. Après quelques hésitations, j'acceptai. Cet homme, Laurier Beaulieu, travaillait pour la compagnie Price. Il me raconta alors qu'à l'automne 1943, il avait travaillé comme «busboy» au camp de la rivière Alex et qu'une centaine de soldats allemands avaient été utilisés dans ce camp. Au bout de dix minutes, j'étais convaincu de la sincérité de cet homme. Nous organisâmes alors un voyage pour nous rendre sur place au camp de la rivière Alex, à Saint-Ludger-de-Milot, filmer le témoignage de M. Beaulieu. Une véritable expédition. Nous trouvâmes les ruines du camp et nous fîmes ce retour dans les souvenirs de notre témoin. Mais il fallait maintenant aller plus loin. Où trouver l'information officielle pour corroborer?

Je décide alors de rappeler de nouveau aux Archives nationales à Ottawa. Un archiviste différent de la première fois et fort sympathique écoute mon histoire et me suggère alors de faire une demande d'accès à l'information car, soupçonne-t-il, les documents portant sur cette page de la guerre sont peut-être encore interdits au grand public. Je suis donc ces conseils. Un mois passe puis, un matin, un colis m'attend au bureau. Une centaine de pages, des photocopies de microfilms. Ça y est. C'est bien vrai. On y découvre des papiers avec le sceau secret indiquant le trajet utilisé par le train pour amener les soldats allemands au Saguenay... leur destination... quelques rapports des officiers militaires.

Je constate rapidement, cependant, que ces documents sont très techniques et que je devrai fouiller plus loin. Toutefois, je remarque que ces prisonniers allemands qu'on nous envoie viennent d'autres camps répartis au Québec et au Canada. «Comment... il y avait plusieurs autres camps?»

C'est là que va véritablement démarrer cette enquête qui nous conduira du Saguenay jusqu'en Europe, en passant par l'Amé-





Caroline Bergeron.

Notre informateur, M. Laurier Beaulieu.

rique latine, pour retrouver des survivants de cette époque, afin de reconstruire ce casse-tête oublié de notre histoire.

### La piste des archives et l'aventure de Saint-Ludger-de-Milot

Nous eûmes accès, au début de notre enquête, aux archives de la compagnie Price à Chicoutimi. À l'époque, les documents sur les camps forestiers reposaient dans le sous-sol de la compagnie, dans des classeurs plus ou moins abandonnés. Il y en avait plus d'une centaine et, en plus, sans aucun classement (autre époque). Il fallut passer les documents un à un.

Au bout d'une journée, toujours rien. Des documents sans lien avec notre recherche. Alors que nous étions sur le point d'abandonner, le dernier tiroir du dernier classeur allait nous récompenser: un document ficelé avec pour titre: «Camp 142 et camp 143».

C'était un document contenant les rapports des contremaîtres et aussi, par moments, de la Défense nationale. Les textes décrivaient les travaux des soldats, leur rémunération, et aussi traitaient parfois de l'attitude des prisonniers. Notre enquête allait par la suite nous conduire à Ottawa, aux Archives nationales, où d'autres demandes d'accès à l'information allaient nous permettre d'obtenir d'autres documents pertinents et surprenants concernant le Saguenay—Lac-Saint-Jean.

On apprend ainsi que l'utilisation de soldats allemands au camp de la compagnie Price au lac Onatchiway va soulever une certaine panique au sein des forces armées lorsqu'on constate que le camp est finalement tout près de l'aluminerie Alcan. Voici ce que j'écrivais à ce sujet dans *Trop Loin de Berlin*:

Nous sommes le 6 octobre 1943. Un groupe de 50 prisonniers allemands arrive par train à Chicoutimi. Ceux-ci qui étaient internés jusque-là au camp de Frédéricton au Nouveau-Brunswick sont dirigés vers l'exploitation forestière que possède la compagnie Price au lac Onatchiway à moins de 50 kilomètres de Chicoutimi. À l'exemple des autres papetières de l'Ontario qui utilisaient depuis quelques mois des prisonniers de guerre allemands pour la coupe du bois, la compagnie Price avait décidé d'avoir recours à cette main-d'oeuvre peu chère. Chaque prisonnier qui travaillait en forêt était alors payé 50 cents par jour.

Quelques jours plus tard, la Gendarmerie Royale du Canada est informée du transfert de ces prisonniers à Chicoutimi. Après un réexamen de la liste des allemands utilisés par

la compagnie Price, la GRC (RCMP) fait parvenir un *télégramme urgent* aux autorités de la compagnie demandant le transfert immédiat de six des 50 prisonniers. Ceux-ci sont considérés comme dangereux pour la sécurité des installations d'Alcan.

Ces prisonniers sont alors retournés le 14 octobre à Frédéricton. À peine 24 heures plus tard, le commissaire B.T. Wood fait parvenir au ministre de la Justice Louis St-Laurent, une analyse touchant cette utilisation par la compagnie Price de ces prisonniers. Il écrit:

*«Il a été porté à mon attention que des prisonniers de guerre et des internés allemands sont maintenant employés à des travaux en forêt par différentes compagnies. Il y a quelques semaines, j'ai appris aussi qu'un groupe de 50 allemands non-combattants provenant de Grande-Bretagne avait été placés dans un camp de travail près du canal Welland en Ontario, une voie d'eau extrêmement importante pour le transport maritime. Or, comme vous le savez sans doute, malgré la présence de soldats, cinq de ces prisonniers ont réussi à s'évader et deux sont toujours au large.»*

*«J'apprends maintenant qu'un groupe de 46 internés allemands qui avaient été internés pour des raisons de sécurité nationale, ont été placés dans un camp de travail près de Chicoutimi. Or ceux-ci se trouvent donc à proximité des installations d'Alcan à Arvida. Ils représentent un danger sérieux pour cette aluminerie et la sécurité nationale. Je m'explique encore mal comment une telle autorisation a pu être donnée. C'est par chance que nous avons appris leur présence près de Chicoutimi.»*

*«Je recommande que ces prisonniers soient rapatriés à Frédéricton dans les plus brefs délais, car il est acquis que le*



*Les vestiges des camps, à la rivière Alex.*

*complexe d'Alcan est le plus vulnérable au pays avec le canal Welland. Or comme ces hommes ont été internés pour des raisons de sécurité nationale, il est évident que leur présence dans le secteur de Chicoutimi n'est pas tolérable.»*

Quelques jours plus tard, le gouvernement canadien prend des mesures pour amorcer le transfert de ces prisonniers et aussi rejeter du même souffle une nouvelle demande de la compagnie Price pour obtenir cent prisonniers supplémentaires à ces mêmes installations d'Onatchiway.

Le 27 octobre 1943, tous les prisonniers allemands de la région de Chicoutimi sont renvoyés au camp de Fredericton, faisant ainsi cesser l'état d'alerte dans laquelle ont été placées toutes les forces de réserve au Saguenay. Toutefois comme nous allons le voir, la compagnie Price va bientôt revenir à la charge avec succès auprès d'Ottawa pour l'utilisation de prisonniers de guerre dans ses chantiers au Saguenay—Lac-Saint-Jean. Cette fois, cela sera dans une région plus éloignée des grandes villes et des industries.

Du côté de la compagnie Alcan, ces incidents amènent ses dirigeants à rappeler aux autorités militaires l'importance de maintenir à un haut niveau la sécurité, non seulement de l'usine, mais aussi des barrages hydroélectriques qui l'alimentent.

La compagnie s'inquiète d'une décision récente de la Défense nationale de retirer sous peu les canons antiaériens de la région.

*«Si le complexe hydroélectrique d'Isle Maligne était détruit, la perte de production à notre usine serait d'environ 40%. Si c'était le complexe de Chute-à-Caron et de Shipshaw qui était*

*plutôt détruit, la production serait alors réduite de plus de 60%.*

*«Même si nous savons qu'une décision définitive a été prise de transférer ailleurs au pays ces canons antiaériens, il nous apparaissait important de vous rappeler les enjeux d'une telle décision.»*

### **Les prisons de bois de la rivière Alex**

Ce sera surtout le volet Lac-Saint-Jean qui marquera plus profondément l'histoire des prisonniers de guerre allemands dans la région. Celui de l'utilisation d'une centaine d'entre eux aux camps 142 et 143 de la compagnie Price, à son chantier de la rivière Alex. Mais avant d'entrer dans les détails, une anecdote. Peu après la publication du volume, un individu vient me rencontrer au salon du livre de Québec.

*M. Bernard, j'ai lu votre volume et je tiens à vous dire que le passage portant sur le camp de Saint-Ludger-de-Milot a une grande importance pour moi et me rend particulièrement heureux. C'est qu'il y a 50 ans, j'étais tout jeune, j'ai alors été témoin du débarquement des soldats allemands à Dolbeau. J'étais seul à ce moment-là. Je fus fortement impressionné mais personne autour de moi n'a voulu croire mon histoire... des soldats allemands au Lac-Saint-Jean... voyons. Pendant plusieurs années, j'ai été la risée de la famille. Voilà qu'aujourd'hui, on en a la preuve avec votre livre. Depuis quelques jours, dans ma famille, c'est la douce revanche.*

Comme quoi il faut être patient avec la marche de la vérité et de l'histoire.

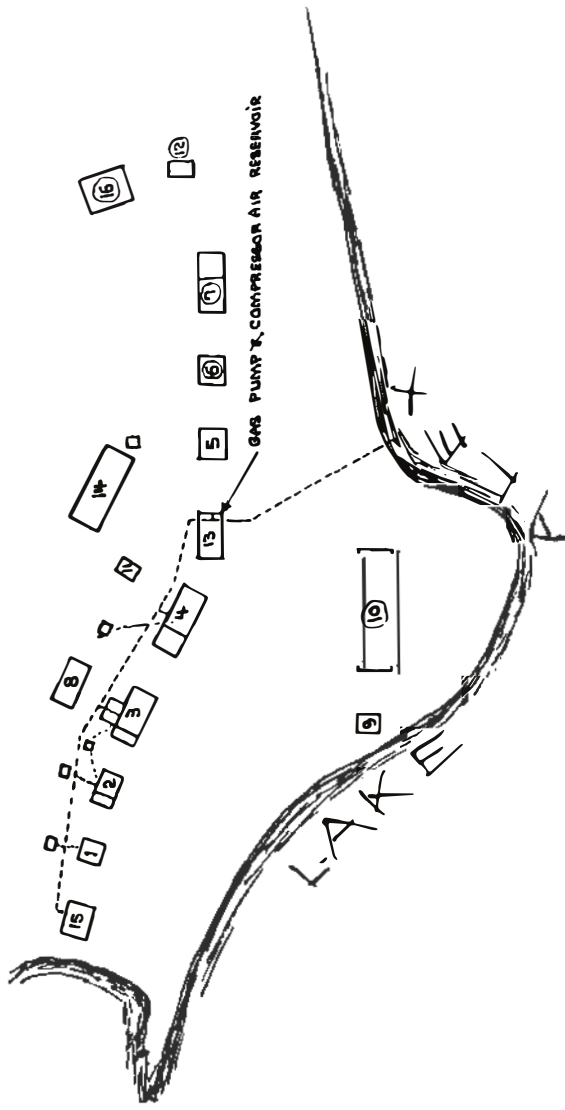
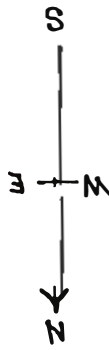
La compagnie Price va donc utiliser ces soldats allemands à son chantier de la rivière Alex. Les résultats seront peu concluants pour différentes raisons.

Voici un extrait du chapitre que nous avons écrit à ce sujet.

Le 20 janvier 1944, un train spécial vient de quitter la gare de Winnipeg avec à son bord cinq cents soldats allemands qui étaient détenus jusque-là au camp de Lethbridge en Alberta. 100 d'entre eux sont destinés aux chantiers forestiers que la compagnie Price possède dans la région de Dolbeau au Lac-Saint-Jean.

Le convoi arrive le 22 janvier à la gare Windsor de Montréal. Une vingtaine de soldats de l'armée canadienne assurent la garde et la bonne marche des opérations. Après quelques heures d'arrêt, le train reprend son chemin vers le Lac-Saint-Jean. C'est finalement à 9h25 du matin, le 23 janvier 1944, qu'une centaine de prisonniers de guerre allemands débarquent à la gare de Dolbeau.

① Gov't. Camp	20' x 22'		
② Staff "	20' x 20'		500.
③ Kitchen	25' x 40'	(Add. 25' x 25' x 15' x 25')	1,500.
④ Store	24' x 40'	(Add. 24' x 20')	2,000.
⑤ Men's Camp	26' x 30'		1,500.
⑥ Blacksmith Shop	24' x 24'		500.
⑦ Stable	24' x 30'	(Add. 24' x 28')	1,800.
⑧ Wood Shed	40' x 20'		200.
⑨ Oil Shed	15' x 20'		50.
⑩ Cache	110' x 30'		1,800.
⑪ Ice House	15' x 20'		400.
⑫ Garage	25' x 15'		200.
⑬ Scales Staff	45' x 21'		500.
⑭ Cache	70' x 30'		1,200.
⑮ New Staff Camp	30' x 24'		1,500.
⑯ Garage	40' x 32'		1,300.



PRICE BROS. & CO. LTD.

Plan of Lake Alex Depot

Scale: 1" = 100'-1"

Approuvé  
Lahinas 10

A.P.S.

ANOC, cot initial e

Plan du dépôt du lac Alex, érigé vers la fin des années 1930 par la compagnie Price Brothers. C'est à proximité de cet endroit que se trouvaient les camps où étaient logés les hommes qui travaillaient au chantier, dont les prisonniers allemands.





ANC, PA 166252

*Des soldats allemands sont fouillés à la gare de Québec, en juillet 1940.*

Là, ils sont immédiatement dirigés vers les chantiers que possède Price Brothers dans le secteur de la rivière Alex près de Saint-Ludger-de-Milot, soit à environ 70 milles de Dolbeau. Le lieutenant A. Crawford, qui est responsable de ce convoi, décrit l'arrivée des prisonniers:

*«Dès leur entrée à Dolbeau, un repas chaud leur a été servi. Quelques heures plus tard, on les a embarqués à bord de camions.*

*«Après avoir roulé une cinquantaine de kilomètres, on les a transférés dans des véhicules à chenille pour la dernière partie du trajet, un chemin difficile et enneigé. Deux camps, distants l'un de l'autre d'environ un mille et demi, les attendent. Il s'agit des camps 142 et 143. Tous deux ont des salles de bain et une cuisine. La nourriture y semble très bonne.*

*«Des indications en anglais et en allemand ont été installées dans les sentiers séparant les deux chantiers. J'ai rencontré*

*le responsable des opérations là-bas. Il s'agit d'un dénommé Coitieux qui m'apparaît être très compétent. Je suis convaincu qu'il saura contrôler la situation.*

*«La relève de la garde doit se faire aux deux jours. Il y a 5 soldats dans chacun des camps. Quant aux prisonniers, 50 sont des marins et les autres des soldats de l'infanterie. Tous me semblent désireux de travailler. Ils doivent recevoir 50 cents par jour pour leur travail.»*

### **Le témoin du camp 143**

Laurier Beaulieu, aujourd'hui ingénieur forestier pour la compagnie Price à Chicoutimi, sera le témoin privilégié de plusieurs événements qui se déroulèrent dans ces camps de la rivière Alex.

*«En janvier 1944, j'ai alors 16 ans, je viens d'être engagé comme garçon de camp (bus boys). Je me souviens que les*

*prisonniers de guerre allemands arrivèrent par voiture à chenilles aux limites de la forêt. Puis escortés d'une dizaine de soldats, ils ont emprunté le long chemin enneigé les conduisant aux camps forestiers de la rivière Alex. De hautes montagnes séparaient les deux chantiers. C'était une sorte de prison naturelle. L'immensité de la forêt remplaçait les barbelés auxquels ils devaient être habitués.*

*«Des baraques rudimentaires en bois abritent les soldats et le personnel responsable ainsi que les gardiens. Les prisonniers coupaient des billes de bois de quatre pieds de longueur en vue de la drave du printemps.*

*«C'étaient dans la grande majorité des bons travailleurs. Pour eux, être en forêt, c'était comme une demi-liberté. De plus, la compagnie leur consentait une nourriture plus abondante que celle qu'ils avaient dans les camps. Il y avait ainsi plus de sucre et de beurre sur la table.*

*«Vu mon jeune âge, les Allemands m'ont rapidement adopté. J'étais un peu comme leur mascotte. Certains d'entre eux parlaient un excellent français. La plupart se débrouillaient en anglais et d'autres curieusement en espagnol. Ils se demandaient à mon sujet pourquoi je n'étais pas aux études.*

*«Ils m'ont enseigné beaucoup de choses sur l'histoire, la géographie. J'étais surpris de constater qu'ils connaissaient bien le Canada, le Québec, et à mon grand étonnement la région. Ils savaient exactement où les barrages étaient situés, et où se trouvait au Saguenay, l'aluminerie Alcan. Au fil des jours, j'appris quelques mots en allemand, comme par exemple compter jusqu'à dix, etc.*

*«Un jour l'un d'entre eux me dit:*

*«-Laissez-moi partir avec un peu de nourriture et dans trois semaines je serai chez moi.*

*«Il ne voulut pas aller plus loin dans ses explications. Ce que j'allais découvrir plus tard, c'est que des sous-marins allemands remontaient assez régulièrement les eaux du fleuve Saint-Laurent et même celles du Saguenay durant la guerre. Plusieurs prisonniers allemands connaissaient les périodes de l'année et les lieux où les sous-marins se retrouvaient sur les côtes canadiennes.*

*«Sur un autre plan, je me rappelle également que les prisonniers avaient réussi à se bricoler une sorte d'émetteur pour communiquer entre les deux camps et ce, à partir des petits appareils radios que la compagnie mettait à leur disposition. L'armée avait pourtant modifié les ondes courtes de ces appareils. Leur système de communication fonctionna durant quelques jours, avant d'être découvert par les gardiens.*

*«Habituellement, il y avait peu de problèmes avec les prisonniers. C'étaient de bons travailleurs. Cependant, on avait parfois l'impression qu'ils passaient leur colère sur les arbres qu'ils abattaient.*

*«Pour chaque camp, le nombre de soldats est de cinq, tous armés de fusils-mitrailleurs de type Brand, si ma mémoire est bonne. Il y eut une seule tentative d'évasion. Du moins, c'est la seule dont je fus témoin. Le tout s'est passé en après-midi. Un des prisonniers, un jeune d'environ 25 ans, en proie apparemment à une crise de désespoir, se dirigea vers la sortie du camp. L'un des gardes l'interpella, mais feignant de ne pas l'entendre il poursuivit son chemin. D'autres gardes sortirent aussitôt et le mirent en joue. Au même moment, le leader des soldats allemands lui cria d'arrêter, de revenir.*

*Pendant quelques secondes, personne ne bougea. Le fuyard regarda vers la forêt, puis vers ses camarades, puis de nouveau vers la forêt. Il fit deux pas, comme s'il avait décidé de poursuivre son chemin, puis s'immobilisa. Le leader lui cria encore quelque chose en allemand. C'est alors qu'il fit demi-tour. Lorsqu'il arriva près de son supérieur, il s'écroula en larmes.*

*«C'est une photo qu'il avait reçue le matin avec sa correspondance qui était à l'origine de cet incident. Cette photo, c'était celle de son fils, un fils qu'il n'avait jamais encore eu la chance de voir, d'embrasser.»*

### **La vie de chantier aux camps 142 et 143**

*«L'horaire de la journée dans le chantier ressemblait à ceci. Ces gars-là se levaient vers 5 heures du matin. C'était le garde-à-vous pendant 5 minutes. Ils étaient en chandails courts. Le leader leur parlait pendant quelques minutes.*

*«Après, ils entraient dans le camp pour procéder à leur toilette. Vers 6h. c'était le déjeuner. Puis 6h.30, le départ vers la forêt pour couper le bois. Une fois par mois, ils pouvaient manger un plat typique de leur pays. Il s'agissait de viandes crues avec beaucoup d'assaisonnement.*

*«Vers le mois de mai, le contremaître du camp nous avisa, sans plus de détails, que le chantier allait bientôt fermer et que les prisonniers seraient retournés dans leur camp. Quelques jours avant leur départ, certains d'entre eux me donnèrent en secret quelques souvenirs.*

*«C'étaient des insignes, une croix gammée, des boîtes de fer avec des inscriptions allemandes. J'ai caché ces cadeaux dans un sac de plastique pour les protéger de l'eau. Puis j'ai mis le tout dans un grand sac de toile dans lequel j'ai glissé aussi quelques pierres.*



«J'ai jeté le tout sous le petit quai où nous étions il y a quelques minutes. J'avais espoir de revenir plus tard récupérer le tout. Il faut dire qu'à l'époque, on ne pouvait accepter de cadeaux de l'ennemi sous peine d'être arrêté et accusé de trahison. On croyait que si un prisonnier allemand donnait un cadeau à quelqu'un, c'est qu'il avait eu de l'information ou quelque chose en retour.

«À ma grande déception, lorsque je revins quelques mois plus tard avec mon père, le sac de toile n'était plus là. J'ai ratissé le fond de l'eau pendant plusieurs heures mais sans succès. Je suis revenu plusieurs fois par la suite avec l'espoir de retrouver ces souvenirs, mais ce fut sans résultat.

«Les eaux de ce petit lac qui coule doucement dans la rivière Alex garderont à tout jamais, je crois bien, mes petits secrets allemands.»

Quelques mois après ce témoignage, nos recherches nous permirent de mettre la main sur plusieurs autres documents d'archives de la compagnie Price et de la Défense nationale. Ceux-ci révélèrent d'autres événements qui se produisirent aux camps 142 et 143. Dans un premier temps, les autorités de la compagnie Price réclament, le 17 février 1944, par télégramme que l'actuel leader du camp 142, l'officier E. Misslitz, soit transféré le plus rapidement possible en raison des troubles qu'il provoque dans le camp. Le télégramme se lit comme suit:

«Cet homme interfère constamment dans les opérations du camp et critique toujours les heures de travail et la discipline. —Stop— Il agite continuellement les prisonniers et provoque ainsi des mécontentements. —Stop— Même si nous refusons maintenant de le reconnaître comme porte-parole dans le camp, son influence négative fera toujours des dégâts s'il n'est pas transféré de ce camp. Également cela rendra très difficile le travail du nouveau porte-parole. —Stop— Nous demandons une action urgente.»

Photos des bâtiments du dépôt de Price Brothers, au lac Alex, vers le début des années 1940.



ANDOC, coll. SHS, F. Ph. 64-3560.



ANDOC, coll. SHS, F. Ph. 64-3560.



ANDOC, coll. SHS, F. Ph. 64-3560.

La direction des Prisonniers de guerre va donner suite à cette requête en transférant, quelques jours plus tard, l'officier Misslitz au camp de Grande Ligne au Québec. Mais les troubles étaient loin d'être terminés.



Ainsi au cours du mois de mars 1944, de nouveaux problèmes éclatent au camp 143. Les prisonniers refusent de travailler, argumentant que leurs heures de travail sont différentes, plus longues que leurs camarades du camp 142, le camp voisin. Ces derniers affirment également que les bonus promis par la compagnie ne sont que duperies. Le leader du camp, l'officier Stienecher, soutient que la nourriture est aussi moins abondante qu'au camp 142.

On accuse enfin la compagnie Price de négliger la correspondance destinée aux prisonniers. Les troubles vont se poursuivre quelques semaines plus tard lorsque les prisonniers signifient leurs intentions de ne pas travailler le 20 avril, date de l'anniversaire d'Adolf Hitler. La compagnie Price menace alors de supprimer certains privilèges que les prisonniers possèdent s'ils mettent à exécution leurs projets. Les soldats allemands décident de ne pas tenir compte de ces avertissements. Ils ne se présenteront pas au travail.

À la lumière de ces derniers incidents et en tenant compte que seulement 2 000 cordes de bois avaient pu être abattues dans tout l'hiver, la compagnie Price décide de fermer les camps de la rivière Alex au début du mois de mai 1944.

L'automne 1944 verra la fin de l'utilisation des prisonniers de guerre allemands par les compagnies forestières au Québec, à la suite de l'intervention du sous-ministre de la province Avila Bédard.

### Une histoire incomplète

Malheureusement, malgré le nombre élevé d'officiers et de soldats allemands que nous avons retrouvés dans cette enquête, aucun n'avait passé par l'un des camps du Saguenay—Lac-Saint-Jean. Autre déception, nous n'avons pas retrouvé de photos montrant ces soldats en train de travailler sur l'un des chantiers de

la rivière Alex ou Onatchiway. Cependant, il en existe sûrement qui ont été prises par la Croix-Rouge, par l'armée ou encore par des contremaîtres de la compagnie Price.

Comme notre volume avait pour objectif de faire un portrait de l'ensemble des camps de prisonniers de guerre allemands au Canada, nous n'avons jamais eu le temps ni les moyens d'aller plus loin. Toutefois, nous espérons que ce livre aura permis d'ouvrir de bonnes pistes pour les autres chercheurs qui suivront, car d'autres pages de cette histoire restent à être écrites.

Même si la Seconde Guerre mondiale se déroulait principalement en Europe, le Québec et le Saguenay—Lac-Saint-Jean ont été au centre de plusieurs événements qui ont par la suite été camouflés ou volontairement oubliés. L'histoire des prisonniers allemands utilisés dans les chantiers de Price n'en est qu'un exemple. Il faudrait aller plus loin. Beaucoup d'archives dorment encore ou sont encore inaccessibles, certaines jusqu'en 2025... sécurité d'état nous a-t-on dit. Il y a toute l'histoire de l'importance des usines de l'Alcan durant ce conflit. Les camps d'entraînement aérien à Alma. Et il y a l'histoire orale... les derniers survivants de cette époque s'éteignent peu à peu.

Pour ceux qui aiment les curiosités, sachez qu'on retrouve au nord du Lac-Saint-Jean (est de Clova) plusieurs lacs dont les noms évoquent la Seconde Guerre mondiale. On retrouve par exemple, le lac Goering, le lac Hitler et... le lac des prisonniers.

Dans le but de mieux vous faire sentir l'esprit de l'époque, nous avons confié à la Société historique du Saguenay un certain nombre d'archives illustrant la correspondance qui se faisait dans ce dossier entre la Défense nationale et la compagnie Price Brothers.

L'histoire a plein de trous de mémoire... À nous d'être curieux pour en retracer les pages manquantes.

**PAUL ALBERT ET**  *Une alliance depuis 45 ans!*

 **31, JACQUES-CARTIER EST  
CHICOUTIMI (QUÉBEC)  
1-800-417-7226 (PACO)  
696-4444**



**PAUL ALBERT CHEVROLET OLDSMOBILE LTÉE**

# Roberval à l'honneur par ses militaires

par Marcel LeBlanc  
Société d'histoire de Roberval

*Étant petit, j'ai vu quelqu'un de grand, mon père,  
Je m'en souviens; c'était un soldat; rien de plus....*

Victor Hugo

Le 13 septembre 1759, après la funeste bataille des Plaines d'Abraham, le Français Jean Jamme dit Bellegarde, officier d'ordonnance, transporte le marquis de Montcalm, mortellement blessé, vers un logis de la rue Sainte-Ursule. Reconnaisant envers celui qui cherche à adoucir ses derniers instants, le général des forces françaises lui remet sa montre, souvenir qui sera précieusement conservé.

Cet officier du nom de Jamme, c'était l'arrière-grand-père de Thomas et Ambroise Jamme, deux pionniers de Roberval.<sup>1</sup>

Si Thomas Jamme, le fondateur de Roberval, était le descendant d'un héros des derniers jours du Régime français, il coulait également du sang des militaires du passé dans les veines des autres bâtisseurs de la localité; on pense ici à ceux qui avaient mérité la victoire, non seulement contre Phipps en 1690, mais également aux soldats de Carillon, de Sainte-Foy, de Châteauguay et même de Saint-Charles en 1837. Ne disait-on pas à l'époque, un peu par vantardise et à la blague mais beaucoup par patriotisme, qu'il fallait trois Anglais pour battre un Canadien? Le record avait été établi en 1813 par les trois cents «voltigeurs» du colonel Charles de Salaberry, mettant en déroute les 3 000 hommes du général américain Hampton.

Aujourd'hui, les rivalités du passé sont effacées et c'est de concert avec les Canadiens de toutes origines que les nôtres ont combattu durant les deux dernières grandes guerres pour libérer le sol de France, la mère patrie.

Quant aux conflits de la fin du dix-neuvième siècle, soit la guerre américaine de Sécession de 1861 à 1865, la contestation amorcée par les Fenians en 1866<sup>2</sup>, les zouaves au secours du pape en 1868, le soulèvement des Métis de Louis Riel en 1885, les Anglais au Soudan en 1884 ou au Transvaal contre les Boers en

1899, ou quelque autre guerre que ce soit, si des Robervalois y ont participé, on les a malheureusement oubliés.

Arthur Buiés, journaliste devenu plus tard un passionné du développement de la région du Lac-Saint-Jean, a fait la campagne de Sicile dans les troupes de Garibaldi en 1860, appelé ainsi à se battre contre les zouaves. Le zouave Auguste-Victor Gagné<sup>3</sup>, établi à Métabetchouan en 1871 et à Péribonka en 1909, n'a pas eu à se battre contre Buiés, puisqu'il défendait les propriétés du pape de 1868 à 1870, moment où il fut fait prisonnier aux portes de Rome.



Auguste Gagné, en 1916.

À une certaine époque, le bruit courut que Georges Martel (1842-1936), de Roberval, avait fait partie du Corps des zouaves en 1868 et que le pape l'avait récompensé en le dispensant de l'abstinence du vendredi<sup>4</sup>; il semble que ces prétentions relevaient de la légende<sup>5</sup>.

Charles Juneau (1850-1942), de Saint-Prime, dont le premier ancêtre Juneau avait émigré au Canada en 1669, se déclarait parent, non seulement avec le général français Andoche Junot (1771-1813), mais également avec l'empereur Napoléon lui-même<sup>6</sup>; il est évident que, là encore, l'imagination du «père Juneau» élargissait un peu trop sa parenté.

Dès la fin du siècle dernier, Roberval occupait déjà une place importante sur la mappemonde, grâce à l'Hôtel Roberval de H. J. Beemer où accouraient les touristes du monde entier. Le nom de Roberval fit à nouveau le tour de la planète avec la parution du roman *Maria Chapdelaine*, de Louis Hémon, le premier best-seller de la francophonie et qui fut traduit en plusieurs langues. Depuis quarante-quatre ans, la Traversée internationale du lac Saint-Jean à la nage porte également le nom de Roberval sur tous les continents. Mais auparavant, les guerres de 1914-1918 et 1939-1945 firent également parler de nous d'une manière élogieuse avec nos cinq héros morts au champ d'honneur et les vingt-trois autres de nos enfants qui ont risqué leur vie sur les champs de bataille. Le 23 juillet 1944, le nom de Gérard Doré, de Roberval, apparaît sur les registres comme le plus jeune Canadien tué sur un champ de bataille: il n'avait que seize ans, dix de moins que Dollard des Ormeaux et à peine deux de plus que la petite Madeleine de Verchères. C'était un enfant qui avait même quatre ans de moins que les conscrits «Marie-Louise» de Napoléon en 1814. Dans l'histoire du pays, il rejoint les noms de nos grands héros. Le souvenir de nos militaires de toutes les époques devrait habiter nos coeurs, principalement lors de l'interprétation de l'hymne national *Ô Canada*. Pourquoi ne chantons-nous pas ce poème, composé par deux des nôtres, le juge Adolphe-Basile Routhier sur la musique de Calixa Lavallée, avec la même émotion que nos cousins Français entonnent la Marseillaise de Rouget de Lisle? Est-ce parce qu'il faut remonter trop loin pour compter nos morts sur les champs de bataille en Amérique? Est-ce parce que nous ne l'enseignons pas à nos enfants?

Cachée quelque part sur les parois de l'orgue de l'église Saint-Jean-de-Brébeuf, se trouve une petite plaque évoquant le décès de trois Robervalois durant les guerres 1914-1918 et 1939-1945. Cette attention envers trois de nos braves est fort louable, mais il en faudrait beaucoup plus pour mettre en évidence le mérite et les sacrifices de tous les fils de Roberval qui ont risqué ou sacrifié leur vie pour assurer la liberté de leurs compatriotes.

C'est pour rappeler la mémoire de ces héros qu'on trouvera, ci-après, une courte biographie de quelques-uns d'entre eux.

## Morts au champ d'honneur durant la guerre 1914-1918

### *Le soldat Urbain Villeneuve sr. Matricule 438 751*

Urbain Villeneuve, fils de Pierre Villeneuve et d'Élizabeth Lavoie, mariés à Roberval le 9 mai 1874, est né à Roberval le 25 mars 1893. Enrôlé à Port-Arthur, Ontario, le 10 mai 1915, il arrive en Angleterre avec le Corps expéditionnaire canadien dans le 52e bataillon, le 3 décembre de la même année. Embarqué pour la France le 20 février 1916, il est envoyé au front le 25 mars suivant. Moins de deux mois plus tard, le 14 mai 1916, il meurt à Brandhock, en Belgique, des suites de blessures reçues au combat.

Il a été décoré de la Médaille de guerre britannique et de la Médaille de la Victoire. Par la suite, ses parents ont reçu du ministère de la Milice et de la Défense, à Ottawa, une médaille de Héros et une petite croix rappelant que leur fils, Urbain Villeneuve, était mort pour le Roi et son pays. Il a été inhumé dans la fosse 2, rang D, lot 13, cimetière militaire de Brandhock, Belgique. Est-ce qu'un parent ou un Robervalois est déjà allé se recueillir sur la tombe de ce jeune soldat de chez-nous, qui a sacrifié sa vie à l'âge de 23 ans? Il était l'oncle d'Urbain Villeneuve jr, de Roberval, lui-même militaire au Canada durant la guerre 1939-1945<sup>7</sup>.

### *Le soldat André Savard. Matricule 672 426*

André Savard, fils de Grégoire Savard et de Victoria Bolduc, est né à Hébertville le 30 novembre 1897. Au début du siècle, cette famille s'établit à Roberval et, le 22 février 1916, à l'âge de 18 ans, André Savard s'enrôle à Chicoutimi. Ils s'embarque sur le *Metagama* le 18 novembre 1916 et, le 6 décembre suivant, il arrive en Angleterre. Le 18 mai 1917, il met le pied sur le sol français et, le 6 juin suivant, il est sur les champs de bataille, dans l'infanterie du 22e Régiment.

Même si toutes les carrières militaires prennent une tournure dramatique au combat, celle d'André Savard revêt un aspect émouvant plutôt inusité. Le 9 novembre 1917, pendant qu'il se bat dans les tranchées sur le sol de France, on rapporte erronément son décès et un télégramme est expédié à ses parents à «Ouiatchouan, Roberval».

Le dimanche 18 novembre 1917, le curé Georges Bilodeau, de l'église Notre-Dame à Roberval, annonce ce décès dans son prône. Deux semaines plus tard, le dimanche 2 décembre 1917, les paroissiens de la cathédrale de Chicoutimi apprennent à leur tour la triste nouvelle. Dans l'assistance, un reporter du journal *Le Progrès du Saguenay* écoute distraitement ce «fait divers» et, dans le numéro du jeudi suivant, le 6 décembre, on retrouve ce message laconique:

*Un jeune Savard, de Roberval, a été tué récemment au front et recommandé aux prières à la cathédrale, dimanche dernier.*



*Encore un des nôtres victime de la terrible guerre. Nos sympathies à la famille en deuil.*

On a oublié d'indiquer son âge et la date de son décès; pire, on n'a même pas mentionné son prénom.<sup>8</sup>

Si *Le Progrès du Saguenay* avait mal cité la rubrique, *Le Colon* de Roberval le surpassa en indifférence: pas le moindre entrefilet pour souligner qu'un enfant de chez nous était mort en combattant.

Mais le plus dramatique et à la fois loufoque de cette situation macabre, c'est que le jeune Savard est toujours vivant. Cependant, le 18 décembre 1917, il tombe malade et doit retourner à l'arrière des lignes: il est atteint d'une douloureuse démangeaison, l'impetigo. Il profite de son séjour dans une infirmerie pour écrire à ses parents et leur donner des nouvelles de sa santé. Quels ne sont pas leur surprise, leur émoi, leur joie et aussi leur indignation de recevoir cette lettre à Roberval! On leur a fait vivre inutilement un cauchemar appréhendé.

En février 1918, le soldat André Savard passe quatorze jours en convalescence à Londres et il revient en France le 28 du même mois. Le 9 mars 1918, il retourne au front.

Le 27 août 1918, moins de trois mois avant la signature de l'armistice, il est tué au combat et, peu après, inhumé au cimetière de Sun Quarry, à Cherisy.<sup>9</sup> Il était âgé de 20 ans et 9 mois.

Lorsque ses parents reçoivent à nouveau l'avis de son décès, a-t-on idée de leur chagrin et, cette fois, d'un certain scepticisme. Mais en recevant les décorations posthumes avec, en particulier, la croix traditionnelle dédiée à sa mère, il leur faut se rendre à l'évidence. Leur fils André Savard ne reviendra plus puisqu'il est mort au champ d'honneur, pour la patrie.<sup>10</sup> Dans le livre du Souvenir, au sommet de la Tour de la Paix à Ottawa, où sont inscrits le nom des soldats tombés durant la guerre 1914-1918, le nom glorieux d'André Savard apparaît à la page 497<sup>11</sup>.

## **Morts au champ d'honneur durant la guerre 1939-1945**

### *Le caporal Maurice Flamand*

Maurice Flamand, fils d'Elzéar Flamand et de Joséphine Lapierre, est né à Roberval, le 25 janvier 1923. Ses parents s'établissent à Jonquière vers 1940 et, en février 1943, il s'enrôle en Ontario. Il termine son entraînement à Valcartier avec le titre de caporal dans le Régiment de Maisonneuve et il traverse en Angleterre au mois d'août 1943. Douze mois plus tard, en août 1944, il débarquait en France et c'est en combattant à la frontière entre la Belgique et la Hollande qu'il est tué le 29 septembre 1944. Atteint de balles à la tête et au coeur, un aumônier lui administre les derniers sacrements sous condition au moment où il expirait. Il était âgé de 21 ans et 9 mois. On a rapporté qu'il avait été frappé

alors qu'il s'exposait à l'extérieur de sa tranchée pour observer l'ennemi. Il fut inhumé au cimetière canadien de Hollande à Bergen-Op-Zoom (Lot 5, rangée D, fosse 12). Par la suite, l'armée adressa à ses parents les décorations posthumes traditionnelles, dont une croix en argent pour commémorer sa mort au champ d'honneur<sup>12</sup>.

### *Le soldat Georges Simpson. Signaleur*

Georges Simpson, fils de Thomas Simpson et de Jeanne Robertson, est né à Roberval dans le cours du mois d'août 1926.

Enrôlé au début de l'année 1944, il devient signaleur pour la transmission des messages radiophoniques durant les batailles.

Quelque part sur les champs de bataille en Europe, il est tué le 31 octobre 1944; il était âgé de 18 ans et 3 mois.

Au début de mars 1945, ses parents recevaient, eux aussi, les décorations posthumes traditionnelles, dont la croix en argent pour ceux dont un fils mourait pour la patrie<sup>13</sup>.

### *Le soldat Gérard Doré. Matricule E 0584*

Gérard Doré, fils d'Isidore Doré (1890-1971) et de Marie-Anne Leboeuf (1893-1975), est né à Val-Jalbert, le 29 août 1927<sup>14</sup>. Dès 1929, ses parents vinrent demeurer à Roberval, rue Auger.

Pour être accepté dans l'armée canadienne, lorsqu'il s'est enrôlé à Québec, le 7 avril 1943, à l'âge de 15 ans et 7 mois, ce Robervalois s'est vieilli de trois ans en se déclarant né le 29 août 1924. Sa taille de 5' 11" lui donnait l'apparence d'un homme plus âgé.

Après un stage à Québec, il est transféré au camp de Lauzon, le 30 avril 1943. Par la suite, il poursuit son entraînement aux endroits suivants:

Valcartier, du 1er juillet au 7 septembre 1943.

Sherbrooke, du 7 septembre au 5 octobre 1943.

Borden, Ontario, du 6 octobre au 8 novembre 1943.

Valcartier, du 10 novembre 1943 au 11 avril 1944.

Debert, Nouvelle-Écosse, du 12 avril au 1er mai 1944.

Durant toute cette période, ses amis, au courant de la déclaration falsifiée de son âge, tentent en vain de le dissuader de son engagement. Il est convaincu que son destin l'appelle prématurément sur un champ de bataille.

Le 1er mai, à Halifax, il s'embarque pour la Grande-Bretagne à bord du transport de troupes *Île-de-France*. Dès son arrivée, il est enrégimenté dans la *6th Canadian Infantry Reinforcement Unit* (C I R U) à Whitley, près de Gilford. Là, le major Mousseau et le

capitaine Thibeault révisent les listes avec soin pour s'assurer que tous avaient l'âge requis, mais sans découvrir l'astuce du soldat Gérard Doré.

Affecté aux Fusiliers Mont-Royal, il est envoyé à New-pond, un château près de Londres, où son régiment reçoit les dernières instructions. Le 6 juillet 1944, il s'embarque à Southampton, à destination de Courseulles-sur-mer, au port artificiel Mulberry d'Arromanches. À son arrivée, son régiment, rattaché à la 6e brigade commandée par le lieutenant-colonel J.-Guy Gauvreau, est dirigé vers l'aéroport de Carpiquet pour relever les gars du régiment de la Chaudière et ensuite vers Caen et Cornsellis dans la banlieue.

Lorsque ces soldats parcouraient la campagne française au pas militaire, ils trouvaient le courage de chanter:

J'aime à revoir ma Normandie,  
C'est le pays qui m'a donné le jour.

Cette vieille mélodie de Frédéric Bérat, très appréciée et populaire au Québec parce qu'elle évoquait la nostalgie de nos ancêtres pour leur pays d'origine, a fait croire aux habitants des environs de Caen que des soldats de la «France Combattante» les rejoignaient. Quelle ne fut pas leur surprise d'apprendre que ces militaires n'étaient autres que des Canadiens français. «Ces retrouvailles susciterent, de part et d'autre, un enthousiasme indescriptible»<sup>15</sup>.

Sous le commandement du lieutenant-colonel J.-Guy Gauvreau, les huit cents soldats du bataillon étaient partis d'Ifs le 18 juillet 1944 et ce n'est que le 25 juillet, sept jours plus tard, qu'ils ont réussi à atteindre la crête de Verrière. Les combats ont été sanglants. Ils sont demeurés quarante-huit heures coincés dans les tranchées, sans savoir ce qui leur arriverait. On peut imaginer l'angoisse de ces garçons, tenaillés par la peur de mourir devant un effroyable feu d'artifice.

*Marcel Roy, qui a été chargé de la macabre cueillette des corps après la bataille, m'a expliqué qu'il en retrouvait partout, en dehors des tranchées. Ils étaient «Shell shock» ou souffraient de «Battle fatigue», une sorte de dépression nerveuse commune aux soldats qui leur faisait parfois poser des gestes absurdes comme celui de quitter leur tranchée pour essayer d'échapper à cet enfer. C'est de cette façon, bien souvent, qu'ils se faisaient tuer. Les «Directs hits» ou chute directe d'un éclat d'obus dans leur trou étaient plutôt rares.<sup>16</sup>*



Le soldat Gérard Doré (1927-1944).

Le 22 juillet, les Fusiliers du Mont-Royal montèrent à l'assaut des fermes de Trotteval et de Beauvoir, qui protégeaient les hameaux fortifiés de Verrière. C'est au cours de ces combats que Gérard Doré fut tué le 23 juillet 1944, à 5 000 km des rives de son pays et dix-sept jours après être débarqué en Normandie. D'après les renseignements obtenus par M. Guy Angers, il était dans la compagnie A et faisait partie soit du peloton 7 du sergent Yves Tremblay, soit du peloton 9 du sergent P.-E. Charuest. Même si M. Angers n'a pu rejoindre aucun témoin de sa mort, il en est arrivé à la conclusion suivante: Gérard Doré a été atteint d'un éclat d'obus d'artillerie et il est mort à peu près instantanément; il est également susceptible d'avoir été frappé d'une balle de mitrailleuse. Tous les connaisseurs sont d'accord pour dire que l'expression «Killed in action» signifie mort sur le coup. S'il y avait eu une chance



Le monument du soldat Gérard Doré, au cimetière de Cintheaux, en Normandie. Photo du 23 juillet 1994.



quelconque de le sauver, cette éventualité aurait été inscrite dans les dossiers.

Cet enfant, qui avait volontairement contribué à mettre un frein aux ambitions du nazisme, mourait sur une terre étrangère, même si elle était celle de son ancêtre Louis Doré.

*Il était un garçon doté d'une volonté de fer, mais cependant très gentil et plutôt doux (Guy Angers).*

Il fut inhumé provisoirement avec cinq de ses camarades tombés devant Verrière, dans un terrain situé sur le territoire de Ifs-Hameau-de-Bras. Ses restes furent transférés plus tard dans le cimetière de Cintheaux appelé aussi de Bretteville-sur-Laize (voir Folio 16 du livre du cénotaphe: Rangée XVI, G.11).

Les premiers Canadiens ou Robervalois à aller se recueillir sur la tombe du héros Gérard Doré furent Jean-Yves Gagnon et son épouse Monique Angers, qui firent leur voyage de noces en Europe en 1949. Partis de Paris en taxi, ils vinrent expressément en Normandie pour rendre hommage à ce valeureux soldat de «chez nous».

Plus tard, le 26 juillet 1991, le comité du Souvenir «JUNO»—IFS, rendit un hommage particulier au soldat Gérard Doré, le plus jeune Canadien mort au champ d'honneur durant la guerre 1939-1945.

Le 16 octobre 1992, c'était au tour du chanoine Georges-Renaud Pilote (1916-1995), curé de la paroisse Notre-Dame de Roberval de 1970 à 1986, d'aller déposer une gerbe de fleurs sur la tombe du soldat Gérard Doré.

Mme Irène Doré, épouse de M. Albert Perron, s'est rendue sur la tombe de son frère Gérard Doré à cinq occasions: la première fois en 1975 et la dernière fois le 23 juillet 1994 en compagnie de sa soeur Hermance et de son frère Jean, à l'occasion du cinquantième anniversaire de la mort du jeune soldat. Pour la circonstance, l'ambassadeur du Canada à Paris était présent et, coïncidence heureuse et propre à mousser davantage notre fierté, cet ambassadeur, l'honorable Benoît Bouchard, était un des fils illustres de Roberval.

À la suite du poète Horace dans l'Antiquité, Rouget de Lisle, l'auteur de la Marseillaise, a écrit *Il est beau de mourir pour la patrie*, mais on éprouve quand même un serrement au cœur lorsqu'on évoque le sacrifice d'un enfant comme Gérard Doré et de tous les jeunes qui l'accompagnaient sur le champ de bataille.



23 juillet 1994: cinquantième anniversaire de la mort du soldat Gérard Doré, de Roberval. L'honorable Benoît Bouchard, ambassadeur du Canada à Paris et originaire de Roberval, accompagne des membres de la famille Doré sur la tombe du jeune soldat, en Normandie.



L'honorable Benoît Bouchard, de Roberval, ambassadeur du Canada à Paris, accompagne Irène Doré (Mme Albert Perron) sur la tombe du soldat Gérard Doré, le 23 juillet 1994.

Comme le suggérait Guy Angers, si Gérard Doré, dans son dévouement et son sacrifice, s'est inspiré de la devise de Roberval *À cœur vaillant, rien d'impossible*, il faudrait également que la population de la localité s'inspire à son sujet, comme à celui de tous les autres militaires robervalois, de la devise du Québec: *Je me souviens*.

### **Autres soldats de la guerre 1914-1918 outre-mer**

#### *Le sergent Stéphane Boily*

Au printemps 1918, Stéphane Boily, fils de J.-E. Boily, inspecteur d'écoles à Roberval, venait de terminer sa première



année au Collège d'agriculture McDonald après ses études secondaires à l'École normale Laval de Québec. Il quitte Roberval le premier mai 1918<sup>17</sup> pour aller s'enrôler à Ottawa dans le bataillon des blindés de l'Université McGill.

Dès le 9 juin 1918, à 14h, il quitte Halifax, à bord du *Cassandra* transportant 2 000 soldats dans un convoi vers l'Angleterre. Parmi ces soldats où il y a des conscrits, on en retrouve de Toronto, de l'Université McGill et de Laval à Québec. Tous arrivent sains et saufs à Londres, douze jours plus tard, le 21 juin.

Le sergent Stéphane Boily, cantonné au camp de Bovington, suivit ensuite un entraînement pour le tir au canon<sup>18</sup>. À la date de l'armistice, son bataillon était fin prêt et il n'attendait que l'ordre de traverser en France.

En janvier 1919, Stéphane Boily fut appelé à faire partie du Khaki University of Canada et il fut envoyé à Basingstoke pour y donner des cours en agriculture et en industrie animale, à un groupe de militaires de l'Ouest et de l'Ontario. Assigné à cette charge durant tout l'hiver, il fut dirigé vers l'Île Jersey, à Pâques, pour s'occuper des troupeaux de grande renommée de cette contrée. À la fin de juillet 1919, il revenait au Canada<sup>19</sup>.

#### *Émile Bolduc, simple soldat. Matricule 672 608*

Émile Bolduc, fils de Théodore Bolduc et d'Émélie Milette, est né à Roberval en 1886.

Le 22 juillet 1912, à Jonquière, il épousait Marie-Louise Savard, fille de Grégoire Savard et de Victoria Bolduc.

Au début de la Première Guerre mondiale, il s'enrôle en compagnie de son beau-frère André Savard, tué au front le 9 novembre 1917.

En 1918, démobilisé du 167e bataillon F.E.C., il revient au pays avec de nombreuses décorations<sup>20</sup>.

Devenu veuf, il convole en secondes noces à Alma, le 22 décembre 1922, avec Philomène Desbiens, veuve de Clodimir Bérubé.

Il est décédé à Roberval, le 13 octobre 1941, à l'âge de 58 ans et inhumé dans le cimetière paroissial. Le ministère de la Milice lui a fait élever un monument dont l'épithaphe rappelle son passage dans l'armée<sup>21</sup>.

#### *Le soldat Ovide Bolduc*

Ovide Bolduc, fils de Théodore Bolduc et d'Émélie Milette, est né à Roberval en 1890.

Au début de la Première Guerre mondiale, à l'exemple de son frère Émile, il signe comme volontaire pour se rendre outre-mer. À

la fin de la guerre, après avoir servi comme simple soldat, il revient couvert de médailles.

Le 27 juin 1922, à l'église Notre-Dame de Roberval, il épousait Antoinette Desgagné, fille de François Desgagné et d'Émélie Courtois.

Revenu du front avec une santé chancelante, il décède le 6 février 1948 à l'âge de 58 ans<sup>22</sup>.

#### *Le soldat Johnny Côté*

Johnny Côté, fils d'Augustin Côté et d'Emma Potvin, de Roberval, s'est enrôlé au début de la Première Guerre mondiale et il est demeuré dans les forces armées du Canada durant tout le conflit, sans jamais traverser outre-mer.

À titre de vétéran, il a été embauché comme «sectionnaire» pour le chemin de fer Canadien National avant d'accéder au poste de chef de gare à Saint-Léonard de Portneuf.

Le 6 juillet 1920, à l'église Notre-Dame de Roberval, il épousait Céline Larouche, fille d'Alfred Larouche et de Caroline Boivin.

Grand gaillard de 6' 4", il est décédé vers 1950<sup>23</sup>.

#### *Le soldat Philippe Desjardins*

Philippe Desjardins, menuisier et préposé à l'entretien du bureau de poste de Roberval durant de nombreuses années, était un vétéran de la guerre 1914-1918.

Enrôlé au début du conflit, il combattit dans les tranchées où il contracta les fièvres dites «des tranchées». À la suite de ses problèmes de santé, il devint infirmier et c'est en remplissant cette fonction qu'il termina sa carrière militaire.

Fils de Frédéric Desjardins et de Joséphine Levasseur, il est né à Saint-André de Kamouraska en 1894; en 1920, peu après son retour du front, il unissait sa destinée à Albertine Boucher, qui décéda en 1921 après la naissance d'un premier enfant. Il quitta alors son village natal et vint s'engager comme manoeuvre aux Passes Dangereuses de la rivière Péribonka. C'est alors qu'il connut sa deuxième épouse et, le 13 juillet 1925, à Roberval, il épousait Aline Laliberté, fille de Philéas Laliberté et de Joséphine Lemay<sup>24</sup>.



*Le soldat Ovide Bolduc (1886-1948).*

On a dit que son visage exprimait la tristesse parce qu'il avait beaucoup souffert à l'époque de la guerre. Il est décédé à Roberval, le 26 décembre 1964, à l'âge de 70 ans.

#### *Le soldat Eddy Fortin. Sapeur*

Eddy Fortin, fils d'Antoine Fortin et de Zéline Dubé, né le 26 juin 1894, est décédé le 23 mai 1949, à l'âge de 54 ans et 11 mois et il a été inhumé à Roberval<sup>25</sup>.

#### *Le soldat Oséa Gagnon*

Oséa Gagnon, fils de Joseph Gagnon et d'Adèle Hébert, est né à Saint-François I.O., le 2 mars 1895. Conscrit en 1917, il fait son entraînement à Valcartier et il traverse ensuite en Angleterre. Avant l'heure d'être envoyé au front, l'armistice du 11 novembre 1918 est signé.

Revenu au Canada et démobilisé, il s'établit à Roberval; il y a pratiqué divers métiers, dont ceux de boulanger et de concierge au bureau de poste. À Roberval, le 5 mars 1922, il épousait Virginie Martel, fille de Simon Martel et d'Élizabeth Savard, et ils ont eu un enfant. En secondes noces, le 1er juin 1927, à Roberval, il épousait Annette Martel, soeur de sa première épouse. Ils eurent quinze enfants. Il est décédé le 27 septembre 1972, à l'âge de 77 ans, et il a été inhumé à Roberval<sup>26</sup>.



*Oséa Gagnon (1895-1972),  
conscrit en 1917.*

#### *Le soldat Joseph Lalancette. Matricule 329 33 96*

Le soldat Joseph Lalancette est décédé des suites de la grippe espagnole le 20 octobre 1918 et il a été inhumé le même jour à Roberval. Les registres de la paroisse Notre-Dame ne contiennent pas son acte de décès. Le vent de panique qui soufflait à cette époque serait la cause de cet oubli. Il faisait partie du Royal 22e

Régiment de Québec et on présume qu'il n'aurait pas été au front<sup>27</sup>.

#### *Le lieutenant G.L. Couston Lemaistre*

Monsieur G.L. Couston Lemaistre, longtemps à l'emploi de Monsieur B. A. Scott à Roberval et à Péribonka, bien connu de la population du Lac-Saint-Jean, s'est enrôlé dès le début de la guerre et il fut un des premiers à se rendre sur les champs de bataille. En mars 1915, il est blessé à l'épaule et, en juin 1916, durant la bataille de Verdun, la mitraille le frappe à une jambe. Encore un des nôtres qui nous faisait grandement honneur<sup>28</sup>.

#### *Le soldat Simon Martel*

Simon Martel, décédé à Roberval, le 13 mai 1946, à l'âge de 82 ans, était un vétéran de la Première Guerre mondiale. Après avoir combattu deux ans sur les champs de bataille de l'Europe, il en revint avec une blessure à une main<sup>29</sup>.

#### *Le soldat Félix-Eugène Roy*

Félix-Eugène Roy, né à Roberval en 1892, faisait partie du 22e bataillon F.E.C. Il est décédé à Roberval le 7 août 1964, à l'âge de 72 ans, et il a été inhumé dans le cimetière paroissial<sup>30</sup>.

#### *Le soldat J. Touchette*

J. Touchette n'était pas natif de Roberval, mais à titre de vétéran de la Première Grande guerre qui l'avait conduit sur les champs de bataille de l'Europe, il a été longtemps gardien de la prison<sup>31</sup>.

#### *Charles Scott*

Charles Scott, fils de B. A. Scott, est un ex-résident de Roberval qui a combattu en Europe<sup>32</sup>.

#### *H. Evelyn Scott*

H. Evelyn Scott, un autre fils de B. A. Scott, membre du 87e Grenadiers Guards qui a combattu dans les Flandres en 1916, y a subi une blessure à l'épaule<sup>33</sup>.

#### *Le lieutenant James Stanley Scott*

Le lieutenant James Stanley Scott, né à Roberval, a mérité la Croix militaire en 1916 comme membre de la Royal Air Force<sup>34</sup>.

#### *Le colonel J. A. Scott*

Le colonel J. A. Scott, frère de B. A. Scott et décédé à Québec en 1926, compte parmi les héros de Vimy<sup>35</sup>.

Rosaire Vézina, fils de Pierre Vézina et de Georgiana Veillette, mariés à Champlain, est né le 28 octobre 1894.

Enrôlé sous les drapeaux durant la guerre 1914-1918, il a d'abord traversé en Angleterre, puis en France sur les champs de bataille où il a été blessé.

À son retour, il a vécu quelques années à Saint-Félicien avant de venir travailler à Roberval au magasin Côté, Boivin & Cie. Plus tard, il était à l'emploi de Jean-Marie Marcotte, commerçant d'automobiles, dont le garage est devenu L.G. Automobile.

Le 9 février 1920, à Saint-Félicien, il épousait Cécile Perron, fille de Nérée Perron et de Georgiana Tremblay. Ils ont eu trois enfants.

Rosaire Vézina est décédé à l'Hôtel-Dieu de Roberval, le 4 novembre 1966, à l'âge de 72 ans, et il a été inhumé à Roberval<sup>36</sup>.

### **Le Régiment du Saguenay**

#### *Le lieutenant-colonel Benjamin Alexander Scott*

En 1900, le lieutenant-colonel B. A. Scott fonde à Roberval le Régiment du Saguenay (18<sup>e</sup> bataillon d'infanterie du Saguenay) dont il est le premier commandant. C'est en 1932 seulement que les effectifs de ce régiment, dont le nom changea à quelques occasions, sont transférés à Chicoutimi<sup>37</sup>.

B. A. Scott a présidé aux destinées industrielles de Roberval en compagnie de Horace Jansen Beemer. Il possédait deux résidences principales, l'une rue Ménard, Roberval, et l'autre rue Saint-Louis, Québec. Aujourd'hui, la Pointe Scott et la rue Scott rappellent sa mémoire à Roberval.

#### *Le lieutenant-colonel J.-Henri Delisle*

Parmi les commandants du Régiment du Saguenay, on retrouve un autre militaire de Roberval, le lieutenant-colonel J.-Henri Delisle (1877-1941). Arrivé dans la localité en 1898 comme employé de banque, il fut durant plusieurs années gérant de la Banque Molson. Vers 1920, il devint courtier d'assurances et syndic de faillites. Il a été à la tête du Régiment du Saguenay au-delà de dix ans<sup>38</sup>.

#### *Le major Armand Sylvestre*

Le major Me Armand Sylvestre (1890-1972), député fédéral du comté Roberval—Lac-Saint-Jean de 1925 à 1930 et de 1935 à 1945, a fait du service militaire durant la Première Guerre mondiale; il fut par la suite rattaché au Régiment du Saguenay<sup>39</sup>.

### **Autres soldats en Europe durant la guerre 1939-1945**

#### *Le soldat Elphège dit Pit Beaucage*

Elphège dit Pit Beaucage, fils d'Alexandre Beaucage et de Marie-Antoinette Chabot, est né à Roberval en 1920.

Il s'est enrôlé comme volontaire en 1942 et il a fait le reste des années de guerre en Angleterre et en Écosse, dans le Canadian Forestry Corp. Il s'est marié en Angleterre mais, après le conflit, son épouse ne l'a pas accompagné à Roberval.

Décédé accidentellement à Roberval, le 23 mai 1964, à l'âge de 44 ans, il a été inhumé dans le cimetière paroissial<sup>40</sup>.

#### *Le soldat Alcide Boivin*

Alcide Boivin, fils d'Albert Boivin et d'Alice Tremblay, est né à Chambord, le 20 juin 1919.

«Grand et mince, il avait fière allure». Il s'est enrôlé dans le Service Corps, parmi les préposés à la conduite des véhicules. Blessé par un éclat d'obus, il en avait conservé une marque violette au front.

Le 28 septembre 1946, il épousait, à l'église Notre-Dame de Roberval, Jeanne D'Arc Bilodeau, fille d'Edgar Bilodeau et de Maria Tremblay. Par la suite, il a demeuré à Roberval où il est décédé le 7 octobre 1964, à l'âge de 45 ans<sup>41</sup>.

#### *Le soldat Philippe Duperré*

Philippe Duperré, fils de Henri Duperré et de Marie Tremblay, est né à Chicoutimi vers 1918, mais alors qu'il était encore tout jeune ses parents vinrent demeurer rue Gagné, à Roberval.

Athlète d'une stature imposante et mesurant plus de six pieds, il s'est porté volontaire dès 1939. Quinze jours avant Dunkerque, son bataillon a traversé en Angleterre où il a été affecté durant tout le conflit à la garde du Palais de Buckingham. Il faisait partie du Royal 22<sup>e</sup> Régiment dont la reine Elizabeth, épouse de George VI, était colonel honoraire. C'est elle qui avait demandé que les Van Doo's gardent le Palais.

Durant une permission, Philippe Duperré s'est marié à l'église Notre-Dame de Roberval, le 3 mars 1943, avec Léontine Aubé, fille d'Achille Aubé et d'Albertine Bélanger.

En 1989, il résidait à Sherbrooke<sup>42</sup>.

#### *L'artificier Jean-René Brosseau*

Jean-René Brosseau, fils de Philippe-Hector Brosseau, commerçant de fourrures à Roberval en 1920, et de Marie-Reine



Pitt, est né à Montréal en 1914. Il a fait ses études primaires et secondaires à Roberval où il a obtenu un diplôme commercial.

Vers 1935, il retourne à Montréal pour apprendre le métier de barbier avec un de ses oncles. En 1939, il s'enrôle comme volontaire dans la Royal Air Force et il passe le temps de la guerre à Londres comme artificier. En 1945, il revint au Canada couvert de décorations.

Par la suite, il devint fonctionnaire fédéral à Montréal dans une fonction de recherche d'emplois pour le retour des vétérans à la vie civile. C'est dans la Métropole qu'il a terminé sa carrière et où il est décédé en 1992<sup>43</sup>.

*Le soldat Robert Guay. Sapeur. Matricule E 41 431*

Robert Guay, fils d'Elzéar Guay et de Rose-Hélène Langlais, est né à Sainte-Hedwidge, le 8 mars 1922, et il s'est établi à Roberval.



*Le sapeur Robert Guay (1922-1990) devant une baraque militaire, durant la guerre.*

Le 27 mai 1941, il signe son engagement volontaire au camp de Chicoutimi. Après son entraînement, il est envoyé en Angleterre et dirigé peu après vers l'Italie. Il fait alors les campagnes d'Italie, de France et d'Allemagne, tout en ayant la chance d'éviter les blessures sérieuses. Cependant, au moment du débarquement en Italie, son bateau est bombardé et il doit sauter à la mer. En attente de secours durant quelques heures avant d'être sortis de l'eau, plusieurs de ses compagnons succombent à l'hypothermie.

Sa carrière militaire lui a valu les six médailles suivantes:

- Grande-Bretagne, 1939-1945.
- Service défense anglaise 1939-1945.
- Italie 1939-1945.
- Volontaire avec agrafe.
- Allemagne (France) 1939-1945.
- Médaille de guerre 1939-1945.

Revenu à la vie civile, fortement marqué par ses années de combat, son sommeil était souvent perturbé par des cauchemars.

À Pointe-Bleue, le 26 décembre 1962, Robert Guay épousait Madeleine Courtois, fille de David Courtois et de Simone Bastien.

Il a été plusieurs années technicien à mon bureau d'arpenteur-géomètre et j'en garde un excellent souvenir: de caractère enjoué, il était discipliné et toujours prêt à rendre service.

Il est décédé à Roberval, le 25 février 1990, à l'âge de 68 ans, et il a été inhumé dans le cimetière paroissial; son monument funéraire rappelle ses années de service dans l'armée<sup>44</sup>.

*Le caporal Armand Harvey. Matricule E 106 659, E 507 810*

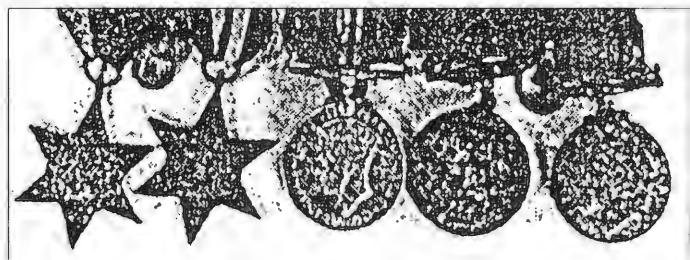
Armand Harvey, fils de Joseph et de Cécile Roy, est né à Roberval, le 12 février 1919.

En février 1942, à l'âge de 23 ans, il est appelé sous les drapeaux pour entreprendre l'entraînement militaire obligatoire prévu par la loi. Après avoir parcouru le pays d'un camp à l'autre entre la Nouvelle-Écosse et la Colombie-Britannique, il s'engage volontaire pour outre-mer. À la suite d'un congé d'adieu d'un mois dans sa famille, on l'assigne au Royal 22e Régiment. Peu après, il se rendait à Halifax pour s'embarquer en direction de l'Angleterre. À Liverpool, il se soumet volontairement à un nouvel entraînement de «soldat d'élite» et, une fois qualifié, il est dirigé vers Naples et le front d'Italie.



*Le caporal Armand Harvey (1919-1992), à l'époque de la guerre 1939-1945.*

Dans le pays de Mussolini, il eut un jour l'heureuse occasion de rencontrer fortuitement Claude Sylvestre, un des quatre soldats de Roberval impliqués dans la campagne d'Italie; les trois autres étaient le sapeur Robert Guay, le sergent Léo Lebel et le père Alphonse Tessier.



*Les décorations d'Armand Harvey, dont l'Étoile de la guerre 1939-1945 et l'Étoile de la campagne d'Italie.*

Mais les instants de joie étaient plutôt rares dans cet enfer où les combats meurtriers se succédaient les uns aux autres. Tout comme son concitoyen Claude Sylvestre, il se signala particulièrement durant les batailles historiques d'Ortona et à la rivière Lamone.

Spécialiste des armes légères, et mitrailleur, Armand Harvey fut blessé de deux balles, l'une au pied et l'autre à la jambe; c'était à la fin de ses neuf mois de campagne. Rapatrié en Angleterre, il revint à Roberval en 1946, couvert lui aussi de nombreuses médailles; parmi celles-ci, il y avait l'Étoile de guerre 1939-1945 et l'Étoile de la campagne d'Italie.

Le 2 septembre 1950, il épousait, à Roberval, Colette Bouchard, fille de Napoléon Bouchard et de Marie-Louise Bonneau.

Durant sa vie civile à Roberval, Armand Harvey a exercé divers métiers dont celui de gouverneur de la prison de 1953 à 1965.

Il est décédé à l'Hôtel-Dieu, le 9 août 1992 à l'âge de 73 ans.<sup>45</sup>

#### *Le sergent Léo Lebel. Matricule 4188*

Le sergent Léo Lebel, fils d'Albert Lebel, inspecteur sanitaire à Roberval, s'est engagé à titre de volontaire dans le Royal 22e Régiment, dès le début de la Deuxième Guerre mondiale. Il poursuit son entraînement au camp Borden en Ontario et, le 7 juin 1940, il s'embarque pour l'Angleterre<sup>46</sup>.

En 1941, durant ses années d'attente et de préparation dans ce pays d'adoption, il épouse une jeune Anglaise. En 1943, il est affecté à l'invasion de la Sicile et il a souvent pour mission d'escorter des prisonniers à l'arrière des lignes<sup>47</sup>.

Par la suite, il fait les campagnes d'Italie, de France et d'Allemagne; sa bonne étoile lui permet d'éviter les blessures.

À la fin de mai 1945, ses parents de Roberval recevaient un télégramme annonçant son retour après cinq ans d'absence<sup>48</sup>.

#### *Le lieutenant Fernand Perron. Matricule J 89 017*

Fernand Perron, fils de Joseph Perron et de Juliette Bilodeau, de Roberval, est né à Val-Jalbert le 19 septembre 1919, et en 1929 ses parents sont revenus vivre à Roberval.

En 1942, il s'enrôle dans l'aviation canadienne et, après avoir suivi un cours de sans-filiste, il reçoit une formation de mitrailleur aérien.

En septembre 1943, il se retrouve en Angleterre, à la base de Dartmouth, et, durant six mois, il continue à s'entraîner. En mars 1944, il participe à une première mission aérienne de bombardement au-dessus des troupes allemandes. Il en fera une quarantaine,

tant en France qu'en Allemagne. Il faisait partie de l'escadrille 425 Alouette, la seule canadienne du genre en Angleterre et il volait sur un bombardier «Halifax Mark» en compagnie de six autres membres d'équipage.

*Souvent, le bombardier, dans lequel il prenait place et qui était piloté par Pierre Haché, était atteint de rafales de mitraillettes ennemies, mais il réussissait toujours à rejoindre la côte anglaise... parfois en atterrissage forcé.*



*Le lieutenant Fernand Perron, en 1945.*

Fernand Perron fut promu lieutenant le 10 août 1944. Quelques jours plus tard, blessé à un genou par un éclat de métal provenant de son appareil mitrillé par l'ennemi, il devait prendre une période de repos.

Le lieutenant Fernand Perron a été décoré de six médailles différentes, ce qui confirme glorieusement son excellente réputation de bravoure.

«Il fallait faire cette guerre pour défendre le monde libre», déclarait-il au journaliste Guy Fournier, à la fin de l'année 1984.

Peu après son retour à Roberval, le 20 juin 1946, à l'église Notre-Dame, il épousait Jeannette Lalancette, fille d'Edmond et d'Azéline Lapointe. Il est aujourd'hui le père de six enfants et le grand-père de nombreux petits-enfants<sup>49</sup>.

#### *Le soldat Claude Sylvestre*

Claude Sylvestre, fils du major Me Armand Sylvestre, avocat, et de Lucienne Otis, est né à Roberval en 1924.



*Les décorations du lieutenant Fernand Perron.*



Suivant la tradition militaire de son père, il s'enrôle comme volontaire en mai 1943 et il poursuit son entraînement à Saint-Jérôme de Terrebonne. En août 1943, il traverse outre-mer. Soldat du Royal 22e Régiment, il a fait la majeure partie de la campagne d'Italie, y combattant jusqu'au 13 décembre 1944, jour où il est blessé aux deux jambes. Il a notamment participé aux sanglantes batailles d'Ortona et de la rivière Lamone; c'est d'ailleurs le plus loin que les troupes alliées sont remontées dans la botte italienne. Les Alliés, à la fin de 1944, fonçaient vers les Pays-Bas et l'Allemagne et il était devenu inutile d'aller plus loin dans le Sud.



Le soldat Claude Sylvestre.

À la suite de ses blessures, Claude Sylvestre fit des séjours aux hôpitaux de Perugia, Cinciano, station thermale réputée et, finalement, à Salerne où il se rétablit complètement.

Lorsque le Royal 22e fut envoyé en Hollande, le soldat Sylvestre passa par Alberhot où il signa la formule pour combattre au Japon.



● Une impressionnante cérémonie s'est déroulée samedi matin, au Centre de recrutement du district militaire No 5, rue St-Jean, quand le major Armand SYLVESTRE, député fédéral du comté de Lac-St-Jean a assermenté son fils, qui vient de s'enrôler dans l'armée active canadienne. L'assermentation eut lieu en présence du lt-col. J.-J. Chouinard, officier en charge du recrutement dans la région, et du capitaine Léonard Tremblay, député de Dorchester aux Communes. Sur la photo ci-dessus, on aperçoit le major Sylvestre alors qu'il fait prêter serment à son fils.

Puis on l'envoya à Gand, en Belgique, pour passer ensuite en Hollande. L'armistice fut signé et il reçut l'ordre de revenir au pays.

Claude Sylvestre vit maintenant à Québec<sup>50</sup>.

*Le père Alphonse Tessier, o.m.i. Capitaine*

Alphonse Tessier, fils d'Armand Tessier et d'Alexina Marcoux, est né à Roberval, le 21 septembre 1900. Il fut ordonné prêtre chez les pères Oblats, le 16 juin 1927.

Le 6 octobre 1940, le père Alphonse Tessier est désigné par son supérieur pour devenir aumônier militaire à Mégantic. Par la suite, il devient Padre du Régiment de Hull qu'il accompagne pour sa période d'entraînement dans l'Ouest canadien. Bientôt, c'est le départ vers les Aléoutiennes et, le 16 août 1943, il devient le premier à célébrer la messe sur l'Île Kiska; c'était peu de temps après que nos troupes eurent débarqué sur cette île préalablement occupée par les Japonais<sup>51</sup>.

Le père Tessier part ensuite pour l'Angleterre avant d'aller participer aux campagnes d'Italie et de Hollande.

Après le conflit, on lui décerne les médailles et décorations réservées à ceux qui ont risqué leur vie sur de si nombreux champs de bataille; plus tard, en juin 1974, il reçoit «La Croix du Mérite» de Pologne pour son grand dévouement à l'égard des troupes de ce pays durant la guerre.

À son retour au Canada en 1946, il est devenu missionnaire et il a terminé sa carrière au Labrador. C'est pourquoi ses confrères l'ont surnommé «le Père la Brume» et on l'a partout remarqué comme un «sèmeur de joie». C'est un fils de Roberval dont on peut être fier parce qu'il a fait honneur à son patelin partout où il est passé.

Le père Alphonse Tessier est décédé subitement à Montréal, le 8 juillet 1975, à l'âge de 74 ans et 9 mois<sup>52</sup>.

*Le lieutenant Lucien Têtu*

Lucien Têtu, fils de Joseph Têtu et de Gertrude Otis, est né à Saint-Félicien vers 1920.

Enrôlé comme volontaire dans le Queen's Own Rifles Regiment en 1939, il passe le temps de la guerre en Angleterre, mais il n'est pas dirigé vers les champs de bataille.

À son retour à Roberval, à l'église Notre-Dame, le 9 juin 1945, il épouse Marcelle Gagnon, fille de Ilas Gagnon et de Anne-Marie Le Gras de La Boissière.

Il a ensuite fait carrière dans le domaine des affaires, commerce de gros et autres, à Roberval.



En 1973, il quittait la région du Lac-Saint-Jean pour Sherbrooke où il est décédé vers 1980<sup>53</sup>.

### *Le soldat Robert Vien*

Robert Vien, fils d'Olivier Vien et d'Alice Cleary, est né à Roberval, le 14 avril 1927. À la fin de la Deuxième Guerre mondiale, il s'engage comme volontaire et, le conflit terminé, il se fait transférer dans l'armée américaine. C'est ainsi qu'il a participé à l'occupation de l'Allemagne durant cinq ans.

Par la suite, il a poursuivi une carrière dans le commerce aux États-Unis. Il est aujourd'hui retraité à Chicoutimi<sup>54</sup>.

### **Soldats de Roberval au Canada durant la guerre 1939-1945 (liste partielle)**

<b>Noms</b>	<b>Matricule</b>
Boivin, Marcel	
Boivin, Alcide	E 49532
Bolduc, Jean-Rock	
Bonneau, Joseph Rodrigue Eric	
Bordeleau, Raoul	F 70678, décédé le 26 décembre 1984
Bouchard, Jean-Marie	E 103102
Bouchard, Thomas	E 101 247
Brassard, Ludovic	101 162, décédé à Roberval, le 4 novembre 1993, à l'âge de 70 ans et 11 mois.
Couture, Alfred	
Dallaire, Laval	188 035
Duchesne, Jean-Paul	
Desgagné, Edmond	
Desgagné, Armand	E 630 244, fils d'Alfred Desgagné et d'Emma Tremblay. Décédé à l'Hôtel-Dieu de Roberval, le 9 avril 1946 et inhumé le 13 à Roberval, à l'âge de 23 ans et 4 mois.
Desgagné, Joseph	
Desjardins, Gaston	E 600 239
Donaldson, Patrick	E 600 592
Doré, Adrien	E 600 659
Dumont, Réal	E 507 943
Fortin, Cyrille	E 454 624, décédé.
Fortin, Paul	E 101 991, décédé le 11 février 1990 à l'âge de 70 ans.
Fournier, Jacques	
Gagnon, Joseph-Henri	E 601 258

Gagnon, Pierre	E 464 078
Gagnon, René	E 110 079, décédé.
Gaudreault, Almas	E 600 620
Gauthier, Gaston	
Girard, Alcide	E 626 301
Girard, Adrien	
Girard, Louis-Henri	E 600 491
Girard, René	
Grenier, Raymond	E 601 781
Guay, Euclide	E 507 845
Guillemette, Lucien	E 600 071
Harvey, Horace	E 600 686, décédé.
Hudon, J.	
Laplante, René	E 603 780
Lapointe, Lorenzo	E 508 024
Larose, sergent Marc-Aurèle	1924-1980
Larouche, Lionel	E 600 373
Larouche, René	E 203 572
Lavoie, Albert	E 600 819
Lavoie, Joseph-Rémi	SE 6 336, Guerre de Corée, décédé.
Lavoie, Maurice	E 630 365
Maltais, Émilien	SE 121 649
Ouellet, Gaston	décédé
Pagé, Edgar	E 507 898
Payeur, Antonio J.A. <sup>55</sup>	R 136 949 AV 2CL
Pilote, Roger	SE 120 919
Saint-Pierre, Rock	
Simard, Armand	décédé
Tremblay, Joseph	E 600 612
Tremblay, Jules-Simon	E 507 891
Villeneuve, Urbain jr	E 22 566

N'apparaissent pas sur cette liste les noms de la plupart de ceux qui sont décédés entre 1945 et 1980 et ceux qui ne résident plus dans la région du Lac-Saint-Jean.

\*\*\*

Trois jeun's garçons revenant de la guerre

Ah! Ah!

Tra la la la la la la!

revenant de la guerre.

Le plus jeun' des trois t'nait un bouquet de roses.

— Oh père Louis, donnez-moi votre fille!

— Gentil garçon, tu n'auras pas ma fille...

En 1941, cette vieille mélodie de l'époque du Régime français se chantait encore à Roberval. Elle a été recueillie, en version abrégée, par François-J. Brassard, de Jonquière, de Mme Charles Caron (Anna Pelletier), qui l'avait apprise de son frère Joseph. Ce dernier avait lui-même entendu chanter cette variante de *Nous étions trois marins*, à Roberval<sup>56</sup>.

Anna Pelletier était originaire d'Hébertville tandis que son époux venait de Saint-Roch-des-Aulnaies; ils s'étaient épousés à l'Assomption, le 8 juillet 1902.

\*\*\*

Dans plusieurs villes du Québec, on retrouve un monument en l'honneur des soldats ou anciens combattants des deux grandes guerres. Pourquoi les citoyens de Roberval ne poseraient-ils pas le même geste en rappelant la mémoire de ceux qui ont défendu la liberté dont nous jouissons gratuitement aujourd'hui?

Comme le disait le lieutenant Fernand Perron, lors d'un interview du journaliste Guy Fournier, en décembre 1984:

*Qui sait ce qui serait arrivé si l'Angleterre avait été laissée à elle-même, après la chute de la France en 1940?*

Sur une centaine de braves soldats robervalois, vingt-six ont traversé outre-mer. De ce nombre, vingt-trois ont risqué leur vie dans les airs ou sur les champs de bataille. Parmi eux, dix ont subi



L'auteur devant le monument de Madeleine de Verchères, à Verchères, en juillet 1979.

des blessures et cinq, dont un enfant de seize ans, Gérard Doré, sont morts pour la patrie. C'est ainsi que le record du plus jeune militaire canadien à mourir au front nous appartient. N'est-ce pas que le souvenir de tous ces fils de chez nous devrait habiter nos mémoires?

Si Madeleine de Verchères et Dollard des Ormeaux ont droit à leur monument, pourquoi les Urbain Villeneuve sr, les Ovide Bolduc, les Evelyn Scott, les Gérard Doré, les Fernand Perron, les Armand Harvey, les Robert Guay, les père Alphonse Tessier et autres n'auraient-ils pas le leur?

Si, ailleurs, on a longtemps prétendu que «la fierté avait une ville», pourquoi ne pourront-on pas dire, ici, que Roberval a aussi sa fierté?

### Notes

- <sup>1</sup> Rossel Vien, *Histoire de Roberval*, publication No 15, SHS, 1955. Voir aussi, du même auteur, un article paru dans l'hebdomadaire *L'Étoile du Lac* du 18 mars 1954.
- <sup>2</sup> À l'époque de la menace de la *Fraternité des Fenians*, partout dans la province, à Rimouski, Québec, Montréal, etc., on avait érigé des camps pour l'entraînement des soldats.
- <sup>3</sup> Auguste-Victor Gagné, né à L'Islet en 1850, est décédé à Péribonka après 1927. Il a été maire de Métabetchouan durant 23 ans et préfet du comté durant sept ans. Le 13 août 1915, il était créé Chevalier de l'Ordre de Saint-Grégoire-le-Grand par le pape Benoît XV. (*L'annuaire des comtés de Chicoutimi et du Lac Saint-Jean*, 1927).
- <sup>4</sup> Guy Angers, lettre du 31 août 1992 à Marcel LeBlanc.
- <sup>5</sup> Je ne retrouve son nom sur aucune liste des 507 zouaves canadiens, dont celle affichée à la Basilique-cathédrale Marie-Reine-du-Monde, à Montréal.
- <sup>6</sup> ANQC, SHS, Mémoires de vieillards No 250; notes prises à Saint-Prime auprès de M. Charles Juneau, le 21 mars 1935, par Madame Clotilde Rainville. Charles Juneau, personnage fort coloré, a fait crouler de rire tous les villageois de Saint-Prime durant plusieurs années. Comique et blagueur, il n'était guère crédible lorsqu'il parlait de ses liens de parenté avec les grands de ce monde. Mais il semble bien que Mme Rainville a ajouté foi à ses propos.
- <sup>7</sup> Guy Fournier, «Urbain Villeneuve» dans le *Progrès-Dimanche* du 28 avril 1991, p. B-5.  
Copie du dossier militaire de Urbain Villeneuve sr dont une partie a été transmise à la Société d'histoire de Roberval par Urbain Villeneuve jr.
- <sup>8</sup> ANQC, SHS, dossier 148, pièce 4.
- <sup>9</sup> ANQC, SHS, dossier 148, pièce 10.
- <sup>10</sup> Dossier du soldat André Savard aux Archives nationales à Ottawa.
- <sup>11</sup> Major-général M.-G. Cloutier, lettre du 12 décembre 1997 à Jim Lafrenière, adjoint du député fédéral du comté de Roberval, Michel Gauthier.
- <sup>12</sup> Journal *Le Colon*, numéro du 2 novembre 1944.  
Guy Angers, *op. cit.*
- <sup>13</sup> *Le Colon*, numéro du 8 mars 1945.
- <sup>14</sup> Gérard Doré comptait neuf frères et soeurs: Irène Doré, épouse d'Albert Perron, fromager à Saint-Prime; Thérèse Doré, décédée,

épouse d'Armand Labbé; Rita Doré, épouse de Robert Roux, de Roberval; Hermance Doré, épouse de Sylvio Aubé, de Montréal; Héléne Doré, de Roberval; Jean Doré, époux de Rachel Vendette, de Grand-Mère; René Doré (1930-1946); Maurice Doré (1917-1963); Marie-Ange Doré (1919-1987), religieuse de la Sainte-Famille à Sillery.

15 Jacques Henri, *La Normandie en flammes*, Édition Charles Corbet, 1984. Cet auteur fait un éloge des militaires du Canada et va jusqu'à écrire: «L'ampleur du sacrifice de ces hommes qui sanctifièrent de leur sang généreux notre sol de France.»

16 Guy Angers, lettre du 13 mai 1992 à Me Guy Lévesque, notaire.  
17 *Le Colon*, 2 mai 1918.

18 Stéphane Boily, lettre du 17 juin 1918 à ses parents et publiée en partie dans *Le Colon* du 16 juillet 1918.  
19 *Le Colon*, 7 août 1919.

20 Informations de M. Patrick Donaldson.

21 Informations sur son monument au cimetière.

22 Informations de sa fille, Mme Gaétane Bolduc, épouse de Marcellin Bouchard.

23 Informations de son neveu, Jean-Pierre Larouche.

24 Informations de sa fille, Caroline Desjardins, épouse de Jean-Charles Parent.

25 Informations sur son monument au cimetière.

26 Informations de Guy Angers.

Informations sur son monument au cimetière.

27 Informations sur son monument au cimetière.

28 *Le Lac-Saint-Jean*, 20 juillet 1916.

29 Informations de Guy Angers.

30 Informations sur son monument au cimetière.

31 Informations de Guy Angers.

32 *Le Colon*, 25 février 1926.

33 *Le Lac-Saint-Jean*, 26 octobre 1916.

34 *Idem*.

35 *Le Progrès du Saguenay*, 18 octobre 1917.

36 Informations de Me Guy Lévesque et la SHR.

37 ANQC, SHS, dossier 795, pièces 2 et 3.

*Le Progrès du Saguenay*, mardi 10 mars 1959.

38 *Le Colon*, 25 septembre 1941.

39 ANQC, SHS, dossier 795, pièce 2.  
*Biographies françaises d'Amérique*, 1950.

40 Informations de son frère, Benoît Beaucage.

Informations sur son monument au cimetière.

41 Informations de Guy Angers et de Jacques Boivin.

42 Informations de Guy Angers.

43 Informations de son frère, Roland Brosseau à Roberval.

44 Informations de lui-même et de son épouse, Madeleine Courtois.

45 Informations de Guy Angers et de Colette Bouchard, épouse d'Armand

Harvey.

*Progrès-Dimanche*, un numéro de l'année 1987.

46 *Le Colon*, 13 juin 1940, lettre de Léo Lebel à ses parents.

47 *Le Colon*, 2 septembre 1943.

48 *Le Colon*, 24 mai 1945.

49 *Progrès-Dimanche*, 6 janvier 1985.

50 *Le Colon*, 28 février 1945.

Informations de Guy Angers.

51 *Le Colon*, 15 mars 1945.

52 Archives de la SHR.

53 Informations de Guy Angers et de Jean Gagnon.

54 Informations de sa soeur, Georgette Vien, à Roberval.

55 Antonio J.A. Payeur, fils de Aristide Payeur et de Mona Vachon, de Saint-Patrice de Tingwick dans le canton d'Arthabaska, n'est pas un fils de Roberval, mais son nom mérite d'apparaître ici parce que ses restes reposent au cimetière de Roberval.

Ce jeune militaire de 22 ans, seul et sans aucun parent à son chevet, est décédé à l'Hôtel-Dieu de Roberval, le 11 novembre 1943, et il a été inhumé le 15. L'aumônier de l'hôpital, l'abbé Lucien Gaudreault, a célébré ses funérailles et M. Robert Roux a signé l'acte de décès à titre de témoin. Au cimetière, son monument rappelle sa carrière militaire.

56 Marius Barbeau, *Le rossignol y chante*, Bulletin No 175, Ministère du Nord Canadien et des Ressources Nationales du Canada, Ottawa, 1962.





# À TRAVERS LES ARCHIVES

## Lettres pastorales et circulaires, 1942 et 1944

Texte retranscrit et commenté  
par Jean-François Hébert

*Comme elles le font en temps ordinaire, les autorités du clergé catholique transmettent leurs commentaires sur l'actualité pendant la Deuxième Guerre mondiale. Ce sont les curés des paroisses qui servent d'intermédiaires entre les compétences diocésaines et les ouailles. Souvent émises du haut de la chaire pendant le sermon, les opinions officielles arrivent aux prédicateurs locaux par le biais des mandements, des lettres pastorales et des circulaires qui leur sont envoyés par l'évêque. Celui-ci émet donc les grandes lignes directrices que devront suivre les célébrants lors de la préparation de leur homélie. De plus, les écrits en provenance de l'évêque sont ainsi faits que le prêtre peut les reprendre tels quels, sans devoir y apporter aucune modification.*

*Les deux textes suivants ont été tirés des lettres pastorales et circulaires de l'évêque de Chicoutimi pendant la Seconde Guerre mondiale. Ils nous donnent une bonne idée du discours que devaient tenir les curés, à cette époque, en ce qui concerne, dans un premier temps, les camps d'entraînement militaire, et, dans un autre temps, les combattants et les prisonniers de guerre.*

### **Nos Jeunes et les Camps d'entraînement militaire<sup>1</sup>**

Il semble bien que vos jeunes gens, si la guerre se prolonge, seront appelés en plus grand nombre dans les camps d'entraînement militaire. Quelque pénible que soit cette obligation, tant pour les parents que pour les jeunes gens eux-mêmes, elle n'est toutefois que la conséquence logique d'une punition que nous avons méritée, puisque la guerre est un fléau que le monde s'est attiré par son éloignement de Dieu. Le remède serait l'empressement dans le retour à Dieu. Quoi qu'il en soit, nous invitons Messieurs les Curés à bien préparer les âmes de ces jeunes avant leur départ. Si les camps militaires peuvent être un danger pour nos jeunes recrues, ils ne sont après tout que ce qu'en font nos jeunes gens.

Si nous envoyons des apôtres, des tempérants, nos soldats dirigés et conservés par nos aumôniers militaires reformeront ces camps qui bientôt seront des écoles de formation. Faites donc que vos jeunes, dès leur arrivée au camp, se rapportent à l'aumônier comme venant de telle paroisse, et ce tout premier contact leur ménagera les autres dont ils auront besoin en temps et lieu.

### **Nos prisonniers de guerre<sup>2</sup>**

Nosseigneurs les Archevêques et Évêques, à leur réunion de février dernier, ont résolu de rappeler à leurs fidèles, l'obligation qui leur incombe de s'intéresser d'une façon spéciale à leurs co-paroissiens et même co-diocésains, combattant dans les armées alliées ou même, parfois, prisonniers de guerre.

Quel réconfort ne serait-ce pas pour ces pauvres soldats de savoir que dans leurs paroisses respectives, on pense à eux, on prie pour eux, on s'inquiète de leur sort et on le leur fait savoir par des lettres, des cadeaux et, peut-être, des objets de toute première nécessité.

---

<sup>1</sup> Mgr Georges Melançon, «Lettre Pastorale et Circulaire au clergé, No 14, 19 mars 1942» dans *Mandements, Lettres Pastorales et Circulaires des Évêques de Chicoutimi*, Vol. 11, Chicoutimi, 1943, p. 370.

<sup>2</sup> Mgr Georges Melançon, «Circulaire au clergé, No 26, 25 mars 1944» dans *Mandements, Lettres Pastorales et Circulaires des Évêques de Chicoutimi*, Vol. 12, Chicoutimi, 1947, p. 218.

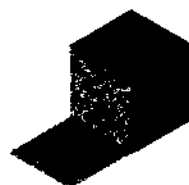
Le Comité d'Action catholique, de la Ligue du Sacré-Coeur ou tout autre organisme existant pourrait fort bien prendre l'initiative de ce mouvement. Les familles qui ont des fils outre-mer, à l'action ou prisonniers, pourraient en faire part à ce Comité qui, immédiatement, prendrait contact avec eux, soit directement, soit par l'intermédiaire de la Croix-Rouge, et continuerait par la suite une correspondance suivie avec chacun d'eux. Un fonds spécial pourrait aussi être constitué dans le but de leur adresser de temps en temps, quelque chose qui adoucirait l'épreuve de l'éloignement, qui leur parlerait tant au coeur, parce que ce serait comme un peu de "chez nous" qui viendrait les visiter et les réconforter. À leur retour, comme il nous en sauraient gré, ces braves jeunes! Pour en juger, mettons-nous à leur place...

Messieurs les Curés sont invités à mettre en branle cet organisme dans leurs paroisses et à créer le fonds de secours qui sera nécessaire. Par-dessus tout, nous mettrons la prière quotidienne, pour demander une protection de tous les instants en faveur de l'âme et du corps de nos soldats, pour que la guerre s'achève au plus tôt et que la paix nous ramène nos jeunes chez nous.



**ABITIBI  
CONSOLIDATED**  
DIVISION PORT-ALFRED

Abitibi-Consolidated Inc.  
Division Port-Alfred  
542, 1ère Rue  
C.P. 40  
Ville de La Baie (Québec)  
G7B 3R2  
Tél.: (418) 544-9705  
Fax: (418) 544-1550



**Bloc[conseils]**  
SERVICES FINANCIERS

**Groupe Riverin  
Bilodeau inc.**

---

COURTIER D'ASSURANCES  
ET SERVICES FINANCIERS

---

365, Racine Est, 3e étage  
Chicoutimi (Québec)  
G7H 1S8  
Téléphone: (418) 698-0336  
Télécopieur: (418) 549-2038  
Sans frais: 1-800-361-0336

# COMPTES RENDUS

Annette S. Fortin, *Beaux souvenirs d'Hébertville, tome II*, [Hébertville], [L'auteure], 1994, 332 p.

Jusque dans les années 1930-1940, l'histoire était confinée à raconter ce qui était arrivé aux grands personnages; les rois, les politiciens, etc. Cependant, grâce à un courant de pensée venu de l'Europe, cette histoire a commencé à se rapprocher de la masse, du peuple, des gens ordinaires. Dans notre région, avec l'oeuvre de pionnier de Mgr Victor Tremblay, les historiens ont commencé à s'intéresser, non seulement aux événements importants, mais aussi au quotidien. Entre autres, les travaux de l'IREP prouvent qu'en étudiant la «Petite Histoire», on peut en arriver à comprendre la «Grande Histoire».

Malheureusement, lorsqu'un historien professionnel rédige aujourd'hui l'histoire d'une localité, surtout lorsqu'il s'agit d'un premier ouvrage sur cette agglomération, il peut difficilement en 200 ou 300 pages s'attarder sur le quotidien. Il doit rapidement

dépeindre, au fil des pages, les différentes étapes par lesquelles la municipalité est passée, surtout les plans. De plus, la plupart du temps, l'historien ne vient pas de la localité même. Il est donc très difficile pour lui, dans un court laps de temps que constitue un contrat, de connaître le pouls du quotidien, de connaître toutes les anecdotes, les histoires familiales, etc. Il importe donc que des gens «de la place», ceux qui sont les acteurs mêmes de la petite histoire, mettent tout en oeuvre pour colliger ces faits.

Pour ce qui est d'Hébertville, le village pionnier du Lac-Saint-Jean, on retrouve plusieurs personnes passionnées d'histoire depuis plusieurs décennies. L'une d'entre elles, Annette Simard-Fortin, amasse depuis des dizaines d'années des souvenirs des familles de pionniers et des petites histoires. Déjà, dans les années 1980, madame Fortin nous avait livré un premier volume, *Beaux souvenirs d'Hébertville*. Elle récidive aujourd'hui avec un deuxième tome, *Beaux souvenirs d'Hébertville II*. Comme dans le premier, on y retrouve principalement de courtes biographies de gens natifs d'Hébertville ou y demeurant toujours et qui ont oeuvré ou oeuvrent toujours dans leurs domaines respectifs; navigateur, religieuse, mère de famille nombreuse. Chacun y raconte son quotidien, sa vie, ses souvenirs.

Madame Fortin raconte aussi brièvement quelques événements importants de l'histoire de la municipalité; construction du foyer pour personnes âgées, cataclysmes, oeuvre de la Société mutuelle d'assurance, etc. C'est donc la vraie histoire que l'auteur raconte, celle du peuple qui a forgé peu à peu la personnalité de la municipalité. Ponctué de magnifiques photographies, de dessins de madame Fortin et de petites capsules (béatitudes, savez-vous que...), ce volume est donc un témoignage. Il démontre que la vie et l'histoire d'un peuple sont beaucoup plus complexes et riches que ce que l'historien peut souvent en

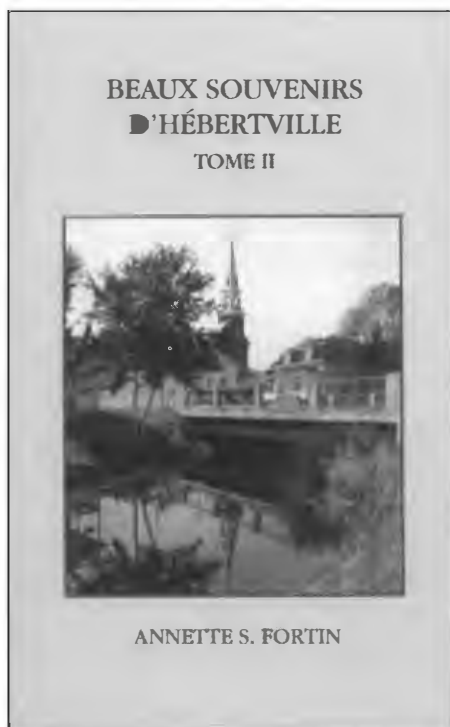
raconter. Comme nous l'avons mentionné au début, cette somme de petites anecdotes, en fait, constitue l'histoire, la Grande.

Dany Côté

\*\*\*

Camil Girard et Burkhard Ortmann, *Laterrière; des maisons et des hommes. Guide d'excursion et d'interprétation du patrimoine*, Laterrière, Ville de Laterrière, 1997, 95 p.

Depuis quelques années, plusieurs municipalités de la région se sont dotées d'un ouvrage de ce genre visant à faire connaître le patrimoine bâti de leur localité. C'est dans ce courant que s'inscrivent Girard et Ortmann en nous offrant leur guide d'excursion et d'interprétation. Abondamment illustré, tant de photographies que de croquis, cet ouvrage nous permet de constater toute la richesse patrimoniale que peut receler une localité comme celle de Laterrière.





Divisant le territoire de la municipalité en quatre grands secteurs, les auteurs nous donnent un aperçu de plusieurs bâtiments dont l'aspect visuel, architectural ou historique mérite que l'on s'y attarde. Que ce soient l'église, le presbytère, les maisons ou les autres sujets traités, chaque thème a droit à une illustration et à un court texte où l'on retrouve l'historique du sujet en question de même que ses diverses particularités architecturales. C'est ainsi que l'on peut découvrir, par exemple, qu'une telle maison d'apparence ordinaire est, en réalité, une ancienne forge.

Quoique la qualité de certaines photographies soit impressionnante, nous croyons que quelques-unes auraient eu davantage à être prises au cours d'une autre saison que l'hiver, la neige nous empêchant souvent de visualiser les détails décrits dans le texte. Par contre, nous ne voudrions pas oublier de mentionner l'excellente initiative que constitue la reconstitution, à partir d'un texte, de la chapelle du père Honorat.

Tant au plan de la présentation que du contenu, nous pouvons donc dire que cet ouvrage apporte une certaine connaissance pour quiconque s'intéresse au patrimoine régional, et plus particulièrement à celui de Laterrière. Cependant, nous devons considérer ce genre d'ouvrage comme un outil de référence. En effet, la structure correspond davantage à une formule encyclopédique qu'à un texte suivi.

En terminant, il serait souhaitable que toutes les municipalités de la région produisent un tel document puisque, espérons-le, ce genre d'étude peut permettre de sensibiliser une partie de la population à l'importance de la conservation du patrimoine bâti régional.

*Jean-François Hébert*

\*\*\*

Louis Rasmussen, *Léon Gamache, le relieur du Saguenay*, Chicoutimi, Éditions Félix, 1998, 288 p.

Cet imprimé est tiré en 500 copies commerciales par la nouvelle Coopérative d'édition et de distribution du Saguenay—Lac-Saint-Jean, sise à Chicoutimi. C'est leur première édition. L'aspect visuel du volume est judicieusement rehaussé par les 100 exemplaires de luxe reliés par le successeur de Léon Gamache, Pierre Girouard, de La Reliure du Saguenay enr. Cette entreprise a été fondée en 1952 par Léon Gamache, l'homme dont il est question dans cette biographie.

La vie du père de la reliure au Saguenay est un thème pertinent de ce volume et semble être traitée en toute transparence. Le lien de confiance entre l'auteur et M. Gamache est senti.

L'auteur traite des origines familiales et ancestrales de M. Gamache, du milieu familial et scolaire dans lequel il a fait ses premiers pas, et de ses contacts avec la reliure. Il aborde les méandres de sa formation et de ses expériences en reliure ainsi que de son implantation au Saguenay. Le livre traite également des implications de M. Gamache dans le milieu et ce qui en a découlé dans le développement culturel, social et économique de la région. La biographie présente aussi des témoignages

des anciens élèves de M. Gamache, qui sont devenus à leur tour, ici ou ailleurs, des relieurs reconnus à la suite du partage de ses connaissances. Enfin, on parle des événements au plan de sa santé qui déterminent une retraite active, entre autres au sein de la Société historique du Saguenay, et une relève heureuse.

La vie de Léon Gamache, c'est une vie sans regret, celle d'un homme qui s'est réalisé, qui a contribué au développement du Saguenay et qui a fait connaître à une multitude de gens sa passion: la reliure.

Louis Rasmussen en est à sa première publication. On n'y croirait pas! Il a connu M. Gamache grâce à son métier d'auteur et grâce à sa mère, Denise Chantal, auteure régionale aussi. Il y a retrouvé un autre artisan passionné.

Le texte coule bien et est accessible. Si on trouve quelques chapitres trop longs en début de lecture, il ne faut pas se décourager, le rythme devient plus agréable par la suite.

Beaucoup d'illustrations (44) sont fournies mais plusieurs d'entre elles perdent leur attrait. En effet, leur qualité ne permet pas toujours d'apprécier ce qu'elles transmettent, surtout lorsqu'on connaît peu le métier. C'est dommage car les thèmes qu'elles représentent sont bien choisis et justifiés, et parfois même amusants.

En somme, c'est une biographie qui ne semble pas trop longue au lecteur mais qui apparaît bien faire le tour de la question. Plusieurs anecdotes ou événements racontés par l'auteur fournissent souvent des éléments historiques intéressants à l'égard de la région et parfois du Québec aussi.

En effet, on compte sur les doigts d'une main les publications traitant de relieurs au Québec, métier méconnu mais toutefois aussi vieux que le livre lui-même. Bravo et merci.

*Chrystian-Terry Roy*



# EN BREF...

## Mot du président sortant

Lors de ma retraite à Montréal, en 1983, mon épouse et moi décidâmes d'un commun accord de revenir vivre au Saguenay, région que nous aimions profondément. Nous n'avions pas encore déménagé que le Conseil du loisir scientifique me demandait de l'aider dans son rôle d'éducation scientifique des jeunes; ceci me convenait en raison de ma formation et de l'intérêt que j'avais pris dans ces questions. Qu'il me suffise de mentionner l'expo-sciences que j'avais mise sur pied en 1964 et que j'avais présidée plusieurs années.

Au printemps de 1985, M. Armand Demers, alors directeur à la Société historique du Saguenay, m'approchait en vue d'un poste au sein du conseil d'administration. Même si j'étais abonné à la revue *Saguenayensia* et si je m'intéressais au folklore, au mode de vie de nos ancêtres, etc., ceci ne me donnait aucune compétence en histoire, sauf une certaine curiosité. Ayant du temps à disposer et croyant au bénévolat d'ordre culturel, je décidai d'accepter, sans connaître les obligations qui en résulteraient et sans savoir où cela me mènerait.

Avant que j'eusse pu le réaliser, voilà qu'en 1986 on me bombardait vice-président (faute de candidats), ce qui, pour la même raison, me mena à la présidence en 1988, lors du départ pour Montréal de mon prédécesseur, M. Robert Bergeron.

Je complète donc cette année 13 ans au conseil d'administration de la Société, dont près de 10 à la présidence. Sans le ressentir, j'ai quand même vieilli et cela fait déjà 4 ans que je suis dans le «septième âge». Tout au cours de mon mandat, j'ai plaidé en faveur d'avoir des plus jeunes au sein du conseil d'administration, afin d'y amener des idées nouvelles et rafraîchis-

santes, qui empêchent la Société de se scléroser et de «s'empoussiérer». Ces appels répétés semblent avoir porté fruit, puisque plusieurs membres du conseil d'administration ou de l'équipe de la revue *Saguenayensia* sont dans la trentaine.

D'autre part, vous connaissez peut-être ce dernier épisode de la vie de Talleyrand. En 1830, âgé de 76 ans, il accepta la demande de la France d'être son ambassadeur en Angleterre, où il négocia l'accord franco-anglais et le sort de la Belgique. Le trouvant usé et fatigué, celle que l'on appelle sa nièce, la princesse de Dino, lui dit de se déclarer vieux avant qu'on le trouve vieilli. C'est ce que j'ai fait récemment, confiant que la Société est entre bonnes mains pour affronter l'an 2000 et les années qui suivront.

Je ne résumerai pas le travail accompli au cours des 13 dernières années, les succès remportés, les échecs essuyés. Je peux honnêtement dire que, malgré les changements de société et de valeurs, les personnes avec lesquelles j'ai eu le plaisir de travailler ont, chacune à sa façon et avec ses talents, contribué à maintenir vivante votre Société et ce, malgré de très grandes difficultés financières. Celles-ci semblent vouloir se résorber, et je le souhaite de tout coeur.

Amis lecteurs, amies lectrices, membres de la Société historique du Saguenay, je vous prie de continuer à soutenir votre Société de toutes les façons qui vous conviennent. Le personnel et le conseil d'administration ne peuvent tout faire et ils ont besoin de votre aide. C'est une grande richesse que nous avons avec la Société historique qui existe depuis 1934, *Saguenayensia* depuis 1959, l'Ordre des Vingt-et-Un depuis 1971, la semaine de la fierté régionale depuis 1993, etc., etc.

Je vous remercie de votre apport et de votre contribution, mais il est un fidèle

collaborateur dont j'aimerais souligner le dévouement comme membre du conseil d'administration depuis 1985 et comme vice-président depuis 1988. Fêré de petite histoire et d'histoire régionale, amateur de tout ce qui concerne notre histoire et plus spécifiquement celle de Kénogami et Jonquière, Réal Lévesque a été un bras droit dont on ne peut sous-estimer le jugement et le dévouement. À l'âge de 77 ans, il prend une deuxième retraite bien méritée et je tiens à lui dire ma plus vive gratitude.

*Paul-Eugène Lemieux*

## Nouveau président

Monsieur Jacques Chouinard, c.a., est devenu le septième président de la Société historique du Saguenay, suite à la démission de M. Paul-Eugène Lemieux. Après avoir donné le meilleur de lui-même pendant plus d'une décennie et voyant une relève plus jeune, M. Lemieux a décidé de passer le flambeau, de façon à donner un souffle nouveau au sein de la Société historique du Saguenay.

La formation scientifique et une brillante carrière de spectroscopiste au Laboratoire de recherche de l'Alcan ne conduisaient pas de soi M. Lemieux aux plus hautes fonctions à la Société historique du Saguenay. Mais son intérêt marqué pour les organismes culturels et une passion pour «les faits et gestes» du passé le menaient tout naturellement dans cette voie.

La subvention annuelle de la MRC du Fjord-du-Saguenay, une entente avec la Société d'archives Sagamie inc., un encadrement de la fête du Saguenay—Lac-Saint-Jean à l'intérieur d'une semaine dite «semaine de la fierté régionale», l'enregistrement de l'hymne au Saguenay—Lac-Saint-Jean, l'instigation de nouveaux membres dans l'Ordre des Vingt-et-un sous



## Nouveau conseil d'administration

l'appellation de «membre honoraire», l'organisation de différents brunches bénéfiques et mettant en évidence un thème ou un patronyme régional, telles sont les principales réalisations de M. Lemieux.

M. Lemieux ne ménageait ni son temps ni son argent pour la cause de la Société historique du Saguenay. Il faut louer chez lui sa persévérance et sa ténacité, la vigueur de son esprit et l'étendue de ses connaissances. Comment remercier un bénévole aussi généreux?

Dans le but de présenter notre nouveau président, précisons qu'il a obtenu un baccalauréat en administration des affaires à l'Université du Québec à Chicoutimi, qu'il est membre de l'Ordre des Comptables Agréés du Québec et membre non cotisant de la Corporation des Comptables en Management. En 1982, il fonde un cabinet de comptables agréés «Chouinard, Girard, Gravel», fusionné depuis 1994 avec celui de Raymond, Chabot, Martin, Paré. Parallèlement à sa carrière, M. Chouinard est actuellement président de la Fondation canadienne du Rein (région du Saguenay—Lac-Saint-Jean), vice-président de la Société de promotion économique de Chicoutimi inc. et a occupé, au cours des trois dernières années, la présidence de La Régate de la Coupe du Saguenay inc. En la personne de M. Chouinard, nous bénéficions d'une expertise différente.

### Démission de M. Réal Lévesque

Dès son arrivée à la Société historique du Saguenay, M. Paul-Eugène Lemieux est allé chercher un compagnon de travail à Alcan tout aussi féru d'histoire et d'une disponibilité sans faille. Dans tous les rôles joués à l'intérieur de la Société, M. Lévesque aura été une personne ressource indispensable. Un peu plus âgé que M. Lemieux et n'ayant à attendre aucun bénéfice personnel de son bénévolat, M. Lévesque a toujours été de bon conseil pour le président certes, mais aussi pour tous les membres du conseil d'administration, de même que pour toutes les causes qui tenaient à cœur tout le monde. Sa bonhom-



Voici la composition du nouveau conseil d'administration, suite aux élections tenues mercredi le 15 avril 1998 lors de l'assemblée générale annuelle: à l'avant, Louise Bouchard et Mimi-Constance Couture entourent le nouveau président, Jacques Chouinard; debout, de gauche à droite: Jean Laflamme, Roland Tremblay, Jacques Gravel, Alex Tremblay, Rosaire Villeneuve, Paul-Eugène Lemieux qui quitte après dix ans de loyaux services, Aurélien Tremblay et Val Rasmussen. Gaston Allard était absent lors de la prise de la photo.

mie et la vivacité de son esprit lui attiraient le respect de tous.

De toutes ses actions, voici deux exemples qui méritent d'être soulignés. Le premier a trait à l'instigation d'une tournée au Lac-Saint-Jean pour placer aux principaux endroits touristiques les différents produits de la Société, de façon à développer le goût de l'histoire au sein de la population. Le second est l'idée d'une publication sur les villages fantômes et oubliés de notre région, idée que Russel Bouchard a concrétisée dans la collection «Cahiers de Saguenayensia — Histoire des municipalités» avec deux ouvrages: *Villages fantômes, localités disparues ou méconnues du Bas-Saguenay* (no 11) et *Villages fantômes, localités disparues ou méconnues du Haut-Saguenay* (no 12).

### Décès de Jean-Maurice Coulombe

Le 5 avril 1998, décédait M. Jean-Maurice Coulombe qui a fait preuve d'un

grand dévouement à la cause de la Société historique du Saguenay. M. Coulombe a siégé au conseil d'administration au-delà d'une dizaine d'années, dont deux à titre de président. Pendant tout ce temps, monsieur Coulombe a fait preuve de dynamisme et nous a fait bénéficier de son expérience et de ses multiples contacts. Entre autres choses, permettez-moi de mentionner que M. Coulombe a fait le tour des commissions scolaires de la région pour distribuer des numéros de la revue *Saguenayensia* dans le but de sensibiliser les jeunes à l'histoire régionale. Au nom des membres du conseil d'administration et en mon nom personnel, nous adressons nos condoléances à son épouse et à tous les membres de sa famille.

Roland Bélanger



# SITES ET MONUMENTS DE LA SAGAMIE

## Le cénotaphe de Chicoutimi

par Sylvain Gaudreault

Comme c'est le cas dans de très nombreuses villes canadiennes, plusieurs municipalités du Saguenay—Lac-Saint-Jean possèdent leur monument aux morts. Ces monuments sont dressés un peu partout à travers le pays en souvenir des militaires morts au combat lors des deux guerres mondiales.

De façon générale, comme par exemple à La Baie, à Jonquière (secteur Kénogami) ou à Alma, les monuments aux morts ou aux braves sont des stèles de granit ou des plaques commémoratives apposées sur des édifices. Sur ces stèles ou plaques, on retrouve parfois des croix, parfois des bas-reliefs, parfois des statues.

Dans le cas du monument aux morts de Chicoutimi, son style se démarque particulièrement des monuments traditionnels. En effet, érigé à la veille de la Révolution tranquille, le cénotaphe de Chicoutimi est une sculpture conçue à partir de multiples pièces détachées d'équipements militaires. Son allure générale rappelle un canon mitrailleur géant.

Le monument a été inauguré le dimanche 15 novembre 1959. Pour l'occasion, on a organisé une importante cérémonie militaire à laquelle participaient des milliers de citoyens. Rappelons que le maire de l'époque était Rosaire Gauthier et que le député fédéral était le conservateur Vincent Brassard.

C'est la Jeune Chambre de commerce de Chicoutimi qui a eu l'initiative d'ériger un véritable monument aux morts. Afin de concrétiser leur projet, les membres se sont chargés de la collecte des fonds nécessaires.

La conception du monument est due à l'architecte chicoutimien Jacques Coutu qui réalisa quelques années plus tard, notamment, les plans de l'église Saint-Mathias de Jonquière (secteur Arvida). Le monument de Chicoutimi s'inscrit dans une tendance beaucoup plus moderne, en rupture avec les cénotaphes traditionnels. D'ailleurs, un autre monument aux morts, aux tendances nettement modernistes, avait précédé celui de Chicoutimi. Il s'agit du monument aux braves d'Arvida, situé également sur le parterre de l'hôtel de ville, place Davis. Ce monument a été dévoilé, quant à lui, en juin 1952.

Il est important de souligner que la sculpture du cénotaphe de Chicoutimi a été réalisée, à proprement parler, par un jeune artiste de trente ans, Armand Vaillancourt. Aujourd'hui, Armand Vaillancourt est considéré comme l'un des plus importants sculpteurs du Québec contemporain. Au sujet de son oeuvre de Chicoutimi, Armand Vaillancourt disait qu'elle évoquait «les horreurs de la guerre».

Au pied du cénotaphe, une plaque surélevée, en forme de demi-cercle, mentionne les noms suivants: «1914-1918: Aubin L., Bolduc J.R., Boulianne C., Beauhemier J.E., Kane R., Côté R., Dallaire E., Desbiens J., Desmeules A., Dubé J., Dubuc J., Fortin A., Gagnon S., Girard J., Guay P.E., D.S.O., Larouche W. 1939-1945.»

Tout près de cette plaque, une autre, encastrée dans le socle de la sculpture, mentionne que: «À cet endroit, est enfouie de la terre prise en France en 1953 sur la tombe d'un gars mort au front en 1944.»

Encore aujourd'hui, vers le 11 novembre de chaque année, c'est devant ce monument qu'est célébré le «Jour du Souvenir» en mémoire des soldats morts à la guerre.



# WWW.Q!

Branchez-vous: [www.hydro.qc.ca](http://www.hydro.qc.ca)



## « Est-ce que créer est un métier ? »

Oui, créer est un métier. Et pour des milliers de créateurs québécois, c'est même le plus beau métier du monde. À travers leurs oeuvres, présentées ici et ailleurs, c'est tout un peuple qui s'exprime. Pour faire éclore tous ces talents, des entreprises comme Alcan devront continuer de stimuler la créativité des gens d'ici.

Déjà, dans le passé, le Théâtre Alcan a vu naître des oeuvres et des créateurs qui ont marqué l'histoire. Aujourd'hui encore, c'est avec beaucoup de fierté qu'Alcan continue d'encourager et de soutenir les entreprises culturelles du Québec.

Alcan s'associe aux créateurs, car elle sait qu'ils inventent l'avenir.



L'AVENIR EST SI PROCHE